

PROSE  
POESIE





FONDATION HEYDAR ALIYEV



F-18906

PROSE

POESIE

Bakou 2012

M.F.Axundov adına  
Azərbaycan Milli  
Kitabxanası

W 6 (2-43)



Prose

Voilà dix ans que j'habite Bakou et que j'y travaille. J'ai eu affaire à une quantité de gens durant cette période, mais je me souviens surtout, je ne sais pourquoi, d'un de mes collègues. Il s'appelait Ali, mais dans tout l'établissement, les gens s'adressaient à lui en disant Ali-ami, ce qui signifie oncle Ali.

C'était un homme plutôt taciturne, il souriait rarement et paraissait toujours absorbé par ses pensées et ses préoccupations. Les rides profondes qui sillonnaient son front ne s'effaçaient jamais. J'entendis un jour une conversation entre mes collègues, ils parlaient de l'oncle Ali.

— Il est quelque peu bizarre, dit l'un d'eux. Il ne s'est pas marié et, de plus, s'est chargé de bon gré d'un pareil fardeau.

— Quel fardeau ? demanda un autre.

— Comment, vous n'êtes pas au courant ? Alors qu'il était encore tout jeune, il a perdu un frère qu'il aimait beaucoup, et c'est là qu'il a résolu d'éduquer les six enfants que celui-ci laissait.

— Six enfants ? Oh là là ! . . .

Après avoir appris cela, j'observai Ali-ami de beaucoup plus près.

Il travaillait comme secrétaire à la réception de notre établissement. Du matin au soir, il y avait foule, et Ali-ami devait, tout en faisant entrer les visiteurs à tour de rôle dans le bureau, répondre à leurs questions, ainsi qu'aux incessants appels téléphoniques. Très souvent, il restait encore à son poste

après l'heure réglementaire, afin de mettre de l'ordre dans les dossiers.

Lui-même avait certainement des requêtes à présenter, mais entrant et sortant du bureau des centaines de fois, exposant le cas de chacun et se préoccupant de chacun, il ne fit jamais mention de lui-même et ne demanda jamais rien pour son propre compte. Il m'arrivait aussi de m'attarder dans le bureau après la journée de travail pour examiner le courrier, s'il y avait des questions devant être résolues d'urgence. C'est alors que la porte s'entrebâillait doucement et qu'Ali-ami prononçait, montrant une tête grisonnante :

— Vous travaillez encore? Et quand irez-vous vous reposer ?

— Vous pouvez partir, Ali-ami, vous devez être très fatigué à courir toute la journée, lui disais-je.

— Tout le monde part avec la sonnerie, il n'y a que vous qui restiez encore à travailler, répliquait-il.

— C'est pour ça qu'on a institué une journée de travail, pour que les gens s'en aillent chez eux après la sonnerie. Vous aussi, rentrez à maison, Ali-ami, il faut vous reposer, j'en ferai autant bientôt.

— Oui, sûrement, le travail se fait de la sonnerie à la sonnerie, disait Ali-ami. Mais il est fâcheux de voir que certains cherchent toujours à voler une minute de leur horaire de bureau pour arranger leurs affaires personnelles.

Je souhaitais vivement faire quelque chose pour cet homme sympathique qui n'était plus jeune et donc avait droit à des fonctions plus faciles. Lorsque l'occasion se présenta, je proposai à Ali-ami d'occuper un poste qui était vacant.

— C'est un travail plus tranquille, Ali-ami, et vous toucherez dix roubles de plus, c'est justement ce qu'il vous faut, lui ai-je dit.

Baissant la tête, il me répondit :

— J'ai l'habitude de mon travail.

— Il est assez fatigant pour vous, Ali-ami. Nous pourrions prendre quelqu'un de plus jeune à votre place, et vous auriez un travail plus agréable et plus calme.

Ali-ami soupira.

— Mais non, cela ne me fatigue pas, murmura-t-il.

Je compris alors que ma proposition l'avait offensé, car son regard semblait dire : « Je deviens vieux, et vous voulez vous débarrasser de moi. »

Je n'insistai pas, et Ali-ami continua à assumer ses fonctions. Quelque temps après, je changeai d'établissement.

Des années passèrent. Je rencontrais parfois Ali-ami dans la rue. Je m'arrêtais toujours pour échanger quelques mots avec lui.

— Comment allez-vous, Ali-ami ?

— Très bien, merci.

— Vous avez très bonne mine.

— Oh, vous savez ! — Ali-ami passait sa main dans ses cheveux blancs.

— Je vieillis, je prends de l'âge. . .

Je lui posais des questions sur les enfants et je voyais alors son visage s'éclairer, pendant qu'il m'en parlait :

— Ils grandissent, ils font leurs études...

Du temps s'écoula encore. . .

Un jour j'étais en train de dépouiller le courrier dans mon bureau et j'eus besoin de ma secrétaire. Je sonnai, mais personne ne répondit, personne ne vint. Jetant un coup d'oeil à ma montre, je constatai qu'il était tard, que la journée de travail était terminée depuis longtemps. Je me souvins alors de mon ancien secrétaire. Où était-il en ce moment, Ali-ami ? . . . Il y a parfois de ces coïncidences ! La porte s'entrouvrit à cet instant, et la tête blanche d'Ali-ami se montra...

— Bon jour, fit-il avec un grand sourire.

— Bonjour, Ali-ami ! s'écriai-je. Quel bon vent vous amène ?

— Je viens d'apporter le courrier dans votre établissement, et j'ai eu envie de vous voir. J'ai attendu quelque temps près de la porte, espérant que vous sortiriez, et ensuite...

— Ça me fait grand plaisir... Ne restez pas sur le seuil, venez par ici...

— Non, non, je ne veux pas vous distraire de vos occupations...

— Mais voyons donc, asseyez-vous, Ali-ami, je vous en prie !

Il vint lentement jusqu'à ma table, mais ne voulut pas s'asseoir.

— Alors, comment vont vos affaires, Ali-ami ?

— Tout va bien, ça marche, répondit-il.

Nous parlâmes un peu de choses et d'autres, puis je demandai au vieil homme ce que devenaient ses enfants.

Un sourire s'épanouit sur sa figure :

— Dieu soit loué, tous les cinq se portent bien.

— Tous les cinq ? Mais je croyais que vous en aviez six...

— Oui, mais l'un d'eux n'est pas revenu de la guerre. Il est tombé au champ d'honneur ... — Ali-ami resta un moment silencieux et ajouta : — L'aîné est revenu du front avec bon nombre de décorations. Il travaille comme médecin, il avait justement terminé ses études de médecine avant le début des hostilités. L'un de ses frères a choisi une carrière musicale, il travaille maintenant à la Philharmonie et poursuit ses études au Conservatoire. C'est le plus jeune des enfants, il avait dix-huit mois quand son père est mort. La fille étudie à l'Université.

J'écoutais le vieil homme en observant son visage qui rayonnait de bonheur. C'était la première fois que je le voyais ainsi.

— Et comment vos enfants se conduisent-ils avec vous ? demandai-je quand il eut fini de parler.

— Très bien, ils veulent tous me persuader de prendre ma retraite, répondit-il, et je décelai une note de fierté dans sa voix. «Tu as suffisamment travaillé, cher oncle, il est temps pour toi de prendre un repos bien mérité», me disent-ils. Mais moi, je n'ai pas envie d'abandonner mon travail. Il y a si longtemps que je suis à ce poste, j'ai même reçu une médaille pendant la guerre, et tout le monde est très gentil avec moi. Pourquoi alors prendre sa retraite ? Je peux donner quelque argent de poche aux enfants, car les jeunes en ont davantage besoin que nous, les vieux.

Je dévisageai le vieil homme avec une certaine insistance.

— Ali-ami, vous ne savez pas quel coeur généreux vous êtes, quel homme, dans le vrai sens du mot ! lui dis-je.

Confus, il détourna son regard, mais j'eus le temps de remarquer que ses yeux étaient pleins de larmes.

*Traduit par Hélène KARVOVSKI*

CE QUE DIT LA TERRE...

Les circonstances ont voulu que je vive maintenant loin de la maison paternelle. Cette histoire a commencé il y a quelques années, en une période de décembre calme et sans nuages comme celle-ci. Ce jour-là, on m'a convoquée au comité du parti de district et l'on m'a dit :

— Chakla-khanoum<sup>1</sup>, le kolkhoze de Sarytépe nous inquiète beaucoup. Quelle que soit la personne qu'on y envoie, les affaires ne vont pas. Nous avons réfléchi et nous avons décidé de proposer ta candidature comme président. . . Nous avons longuement conféré, avons pesé le pour et le contre. Bien sûr, cela ne sera pas facile, loin des tiens. . .

J'intervins, toute émue :

— J'ai peur. Et si je ne suis pas à la hauteur ? C'est une grande exploitation complexe, et puis. . .

Je m'arrêtai court, ne voulant pas trahir ce qui me préoccupait le plus. Mais le premier secrétaire comprit :

— Et puis, elle est complètement à l'abandon. Oui, ce sera dur, il va falloir en mettre un coup. Un tel fardeau, seul un homme fort peut le porter. . .

Les deux secrétaires échangèrent un regard et éclatèrent d'un rire joyeux, comme pour me remonter. Gamid-mouallim<sup>2</sup> me regarda et dit, avec sérieux cette fois :

— A l'école déjà, Chakla-khanoum passait pour la plus courageuse et la plus décidée. . .

<sup>1</sup> *Khanoum*, titre de respect à l'égard d'une femme. (N.d.T.)

<sup>2</sup> *Mouallim*, maître. (N.d.T.)

— Eh bien, j'accepte, dis-je, qu'il en soit comme vous voulez.

En dépit de mes craintes, ma mère, en apprenant qu'on me recommandait au poste de président du kolkhoze de Sarytépe, se réjouit même :

— Pars, ma fille, je te souhaite bonne chance. L'époque est comme ça. Ils ont certainement vu quelque chose en toi, puisqu'ils te confient un aussi grand kolkhoze...

J'attendais avec inquiétude ce que dirait mon père. Assis sur un tabouret, il aiguillait les bêches et les haches émoussées. Sa barbe blanche en éventail me rappelait les neiges sur les sommets des montagnes. Depuis mon enfance, mon père était pour moi une sorte de haute montagne, et chaque fois que je m'approchais de lui et qu'il me parlait, mon cœur se mettait à battre plus vite.

— Que me conseilles-tu, père ? demandai-je en m'arrêtant devant lui.

Il me regarda de la tête aux pieds.

— Est-ce que tu comprends si bien la langue de la terre pour t'atteler à une telle affaire ? me posait-il à son tour une question.

Je ne répondais jamais à mon père aussitôt. Depuis mes plus jeunes années, il m'avait appris à bien réfléchir avant de donner une réponse. Pendant que je restais à réfléchir, ma mère se prit à me défendre.

— Pas la peine de faire le sage, père ! La terre, ce n'est pas un être humain, comment peut-elle avoir une langue pour parler ! Tu ferais mieux de dire une bonne parole à notre fille, de l'encourager, qu'elle parte et qu'elle travaille...

— A t'entendre, tu comprends tout, rétorqua mon père avec calme. Si j'écrivais tout ce que la terre m'a dit, ça ferait un gros livre.

— Je sais ce que tu veux dire, père. Mais l'homme ne peut pas tout apprendre d'un coup, il faut des années...

— Si tu as bien réfléchi et t'es décidée, alors pars, ma fille. Seulement souviens-toi, tu auras beau lire tant de livres que tu voudras, tu ne sauras jamais tout. Ecoute les conseils des kolkhoziens, écoute la terre. Tu n'en retireras que du profit. . .

A Sarytépe les gens m'ont accueillie différemment, comme tout nouvel arrivant: certains avec aménité, d'autres avec méfiance. Où que j'aie, je sentais partout sur moi des regards scrutateurs; ils ne me quittaient pas. L'attitude des gens envers moi était ambiguë. Lorsque je donnais quelque conseil ou un ordre quelconque, ils étaient d'accord en tout et acquiesçaient de la tête. Mais au fond de leurs yeux se cachait une pensée: «Voyons d'abord quel oiseau c'est, on en a vus dans notre vie!...»

Mais bientôt la glace de la méfiance se brisa.

Voici pourquoi.

Je fais confiance aux gens. Rien au monde ne me répugne plus que l'injustice, le manque d'assurance permanent, et la méfiance. J'aime la clarté et la franchise en tout. Et brusquement, je me suis surprise à regarder moi-même les gens avec un parti pris. Je compris que les kolkhoziens le sentaient bien et qu'en réponse, ils étaient encore plus froids et méfiants. Le conseil de mon père me revint alors en mémoire : « Suis toujours ton droit chemin, ma fille. Celui qui essaie de t'en détourner, qu'il le fasse en vain. »

Je me mis à me comporter avec ceux qui m'entouraient en amie, en camarade. Et alors, je vis des gens merveilleux, honnêtes et bons. Eux-mêmes en eurent assez de leur attitude méfiante et froide, et ils se prirent à m'aider avec joie.

Il me suffisait maintenant d'avancer une proposition pour que les conseils fusent de tous côtés, me disant comment faire mieux et avec plus d'utilité telle ou telle chose.

Nous décidâmes tout d'abord quels problèmes devaient être réglés en priorité et un plan fut établi, avec des délais pour chacun. Si l'on ne semait pas le blé, ne plantait pas un arbre ou ne sarclait pas un champ au moment opportun, cela revenait à des agneaux mal nourris par la brebis, faibles et maladifs.

Je me souviens, j'avais dix ans à l'époque, mon père planta dans notre cour deux arbres : un en mars, juste avant le *Novrouz-baïram*<sup>1</sup>, quand les bourgeois se remplissaient de sève, l'autre beaucoup plus tard, quand les premières pousses commençaient à verdier.

— Regarde et rappelle-toi, me dit-il. Tu verras combien seront différents les arbres si l'on en plante un au mauvais moment.

Les années passèrent. Effectivement, l'arbre planté en mars poussa si bien qu'il ombrageait maintenant toute la cour. Ses branches se couvraient de fleurs au printemps et de pommes en automne. Sur l'autre arbre tantôt les feuilles jaunissaient, tantôt les fleurs tombaient avant de se faner, tantôt les pommes jonchaient le sol avant de mûrir.

Où que j'aïlle, j'avais ces deux pommiers devant les yeux.

Quand je vois que le temps passe et que le travail n'est pas encore fait, il me semble que c'est un crime. L'inquiétude me prend et les fautifs se font sermonner, je n'y peux rien, tel est mon caractère.

Ce trait, les kolkhoziens le remarquèrent tout de suite et s'efforcèrent de respecter les délais sans discussion.

Quand nous établîmes le plan de travail et les

<sup>1</sup> Fête du printemps. (N.d.T.)

délais pour les semailles, il fut décidé de nommer un responsable pour chaque chose.

Et vous savez comme c'est difficile ! Bien souvent les gens eux-mêmes ne connaissent pas leurs propres capacités. Il y en a qui pensent comme ça : travailler le moins possible et en tirer le plus de bénéfice. Il va de soi que nous nous trompions parfois, mais nous placions toujours quel-qu'un. A présent, chacun au kolkhoze avait un travail qui lui plaisait, l'entente régnait dans les équipes et elles s'entraidaient.

Durant ce temps, mon père vint souvent me voir à Sarytépe, et chaque fois que nous restions en tête à tête à bavarder tranquillement devant une tasse de thé, je sentais qu'il était venu moins pour me voir que pour prévenir mes erreurs. Il s'avérait que mon père me suivait attentivement, que pas une nouvelle de mon kolkhoze ne lui échappait.

Je n'oublierai jamais le sérieux avec lequel il me parlait. La première fois il vint l'année où notre kolkhoze dépassa le plan d'après les indices. Cela avait été une année étonnante. Début mars, il se fit chaud brusquement, le printemps s'était montré précoce, ce qui est une grande chance pour les cultivateurs de coton. Aussi, fin mars avions-nous déjà terminé de semer. L'été fut très chaud, en trois mois pas un seul nuage n'apparut dans le ciel. L'hiver d'avant beaucoup de neige s'était amassée dans les montagnes, alimentant en eau les rivières jusqu'à la mi-juillet. La chaleur du soleil et l'humidité du sol firent que les cotonniers atteignirent la taille d'un homme et se couvrirent abondamment de fruits. Et l'automne ! Il avait été doux et serein. Le temps chaud avait tenu jusqu'en novembre. Puis quelques pluies généreuses étaient tombées, arrosant les champs. Ensuite le ciel s'était éclairci, le soleil avait

dispensé ses rayons sur la terre. Le vent frais des nuits d'automne, les rayons chauds du midi, et tous les fruits avaient eu le temps de mûrir et de s'ouvrir.

Oui, quelle bonne année cela avait été. Le kolkhoze avait tellement dépassé le plan, la récolte avait été si forte que nous-mêmes avions peur d'y croire. Aussi, au moment d'établir les nouveaux plans, avons-nous décidé d'agrandir de moitié les champs de coton.

Il faut dire qu'une partie de nos terres se trouve dans une région montagneuse. Le blé y pousse bien, ainsi que les melons. L'idée d'en attribuer une partie à la culture du coton était attirante.

Un soir, on frappa à ma porte. J'ouvris et vis mon père. Il coucha chez moi et partit alors qu'il faisait encore nuit. Je n'oublierai jamais les paroles que prononça mon père cette nuit-là.

— A quoi penses-tu ? Qui sème du coton en terrain montagneux ? Une année aussi bonne arrive une fois tous les trente ou cinquante ans, et toi, tu as décidé que ce serait toujours comme ça. Moi qui pensais que ma fille avait appris durant ces années à comprendre la langue de la terre. Je vois que je m'étais trompé . . .

Le matin, Gamid-mouallim vint nous trouver et lui aussi, mine de rien, tourna la conversation sur les terrains montagneux. En fin de compte, nous ne nous en fîmes rien.

Ce soir mon père arriva à Sarytépé à l'improviste. Il soupa et prit le thé avec moi, parla de choses et d'autres. Au moment d'aller se coucher, il me dit qu'il voulait faire le tour des champs le lendemain matin et me demanda de préparer deux chevaux. Là où nous irions, aucune voiture ne passerait. A plus de quatre-vingts ans, mon père était encore un hardi cavalier.

La nuit se dissipait lentement derrière les montagnes. La steppe s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon. Les champs labourés étaient noirs. Au loin, la gelée blanche donnait au blé d'hiver des reflets d'argent.

Toute à l'admiration du spectacle de la nature qui s'éveillait, je m'abandonnai un instant à des rêves bien loin du présent : il me semblait que je chevauchais les forêts de Guek-guel ou le jardin des Quarante vierges des contes de ma grand-mère.

Ayant senti que mes pensées étaient loin, mon père tira brusquement les rênes, arrêta son cheval et dit :

— Et maintenant écoute ce que te dit la terre...

Je jetai un coup d'oeil au grand champ de coton qui s'étendait devant nous. Cette parcelle nous avait joué un mauvais tour : au lieu des vingt quintaux de coton planifiés, elle n'en avait donné que huit. Nous avions eu beau faire, les cotonniers avaient à peine poussé.

En désespoir de cause, nous nous étions résignés à abandonner ce champ .

— Le sol est mauvais, père, il ne donne plus rien.

— Le sol est mauvais. . . , répéta mon père. Mais moi, j'écoute cette terre, elle se plaint de toi. Elle se plaint parce qu'on la soigne mal. . . Une mauvaise terre ! Mais pourquoi ? ! Parce que vous en avez tiré tous les sucres toutes ces années. Et que lui avez-vous donné en échange ? Quelques camions de fumier, et encore j'en doute. Est-ce que tu n'entends pas la voix de cette terre ? Ecoute-la ! . . .

Je restai pensive. Il me sembla entendre réellement la voix de cette terre qui s'étendait devant moi. Comme si la terre, acquérant le don de la parole, me disait : « Voilà des millions d'années que je vis, et

mes meilleurs jours ont été quand les hommes amollissaient mon sein, semaient

le blé, ne me laissaient pas envahir par les mauvaises herbes, devenir infertile . . .

— La terre, ma fille, se fatigue tout comme l'homme, me dit mon père. Elle aussi perd ses forces, elle aussi a besoin de soins.

Il tira les renes et se mit en marche. Je jetai un coup d'œil coupable à irri qui « se plaignait ».

— La terre, ma fille, elle a des milliers de secrets, poursuivait mon père. Ecoute-la... La terre, ma fille, elle a de grands secrets, étudie sa langue, aie de l'estime pour elle.

J'écoutais les paroles de mon père et songeais que ce qui faisait la grandeur de la raison humaine, c'était peut-être qu'en apprenant à connaître la nature, elle la transformait en même temps, s'efforçant d'utiliser au mieux ses forces inexpugnables.

— Tu comprends, père, la chimie va nous apporter très bientôt de telles inventions qui décupleront les forces de la terre, nous aideront à obtenir une récolte record.

— N'attendez pas les bras croisés que tout vous tombe prêt, m'interrompit mon père, et que la terre, comme dans les contes, devienne fertile du jour au lendemain. Non, il n'en sera pas ainsi. Cela demande du travail, il faut penser à tout . . .

Mon père fit faire demi-tour à son cheval et partit dans une autre direction.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-il brusquement.

Je vis un monceau de sacs en papier pleins de produits chimiques jetés n'importe comment sur le sol. Les sacs étaient percés par endroits, la terre était recouverte d'une couche de superphosphates blanche comme du

sel. J'en eus le souffle coupé de honte et de colère. Que répondre à mon père ? Que le diable emporte le chef d'équipe et celui qui avait abandonné ces sacs ici . . .

Comme s'il avait lu dans mes pensées, mon père continua :

— Il y a des choses, ma fille, où la négligence est un crime. Ces engrais ne doivent pas rester un seul instant à découvert. Il peut pleuvoir ou neiger, l'humidité leur est très nuisible. Regarde comme la rosée a abîmé les sacs. Qui les a laissés ici ? De cela aussi se plaint la terre où nous étions tout à l'heure. Les engrais, c'est le pain de la terre. Et ici ils périssent . . .

Je ne pus me retenir :

— Aujourd'hui même je poserai la question de Gassan. Il ne doit pas rester chef d'équipe une minute de plus ! . . .

Mon père se retourna vivement de mon côté.

— Oui, c'est ça !... Je pensais qu'il n'y avait que la langue de la terre que tu ne connaissais pas, mais je vois que tu n'as pas appris non plus à parler avec les gens. Mieux vaut expliquer sa faute à Gassan, qu'il en ait honte , et une autre fois il agira autrement... Il faut non pas qu'ils craignent le châtement, mais qu'ils s'intéressent à leur travail . . .

Mon père éperonna son cheval. Je le suivis, ne pouvant m'empêcher d'admirer la force et la clarté d'esprit de cet octogénaire.

Quelques minutes après, mon père arrêta son cheval près d'un grand lot qui depuis des années ne connaissait ni la bêche, ni la charrue, ni le tracteur. Le champ était envahi de mauvaises herbes, par endroits il y avait des blocs de pierre et d'innombrables souches. Mon père me demanda sans me regarder :

— Et cette terre, qu'est-ce qu'elle te dit ?

— Autrefois passait ici le lit d'une rivière, répondis-je. Les rives étaient plantées de mûriers, de peupliers, de platanes et de roseaux. Mais quelques années avant mon arrivée ici, la rivière s'est brusquement ensablée, puis asséchée. Les arbres ont péri, ne laissant que des souches. De l'autre côté il y avait un cimetière, et ces blocs que tu vois servaient de pierres tombales.

— Tout cela, je l'ai compris du premier regard. C'est un assez bon lot : peu importe ce qu'on y sèmera, la récolte sera de toute façon riche d'ici deux à trois ans. Mais il faut tout d'abord le dessoucher et le débarrasser des pierres. . .

— Père, c'est trop difficile. On a des choses plus urgentes à faire.

— Les bras de l'agriculteur peuvent se fatiguer, pas sa pensée. N'aie pas peur du travail, aussi dur soit-il, tu en retireras toujours une grande joie, rétorqua mon père.

Il avançait lentement, scrutant la steppe enveloppée de brume et chantonnant tout bas.

Je le regardais et ne pouvais me lasser d'admirer sa soif et son amour de la vie. Comme j'en étais fier ! Il s'arrêta brusquement et quand j'arrivai à sa hauteur, il me chuchota, comme pour m'ouvrir sa pensée la plus secrète :

— La terre me dit de tels contes que je suis prêt à l'écouter cent ans ! Je méditais sur ses paroles. Mon père aime la terre. Et la terre, qui sent cet amour, lui ouvre son cœur, devient son amie fidèle.

Et maintenant, où que j'aille, j'écoute partout la voix de la terre. Quand les déserts, les montagnes et les vallées sont enveloppés par l'obscurité et que pas un bruit ne perce la nuit, la terre ne sommeille ni ne connaît le repos : elle entonne son chant éternel. Et

dans ce chant j'entends les voix de ceux qui sont morts il y a des dizaines, voire des centaines d'années, Ainsi que celles des générations à venir.

Oui, la terre m'appelle, m'invite à penser, à travailler, à tracer des champs et des jardins, à cultiver des fleurs. . .

*Traduit par Colette KITACHEWSKY*

Ilias Efendiev

## LE GOUDRONNEUR ET LA FLEUR ROUGE

Quand le vieux Kara et son apprenti se hissèrent sur le toit de la maison dans la Ville Haute, le soleil se levait.

Tous deux, grands et solidement bâtis, portaient des chemises de toile grossière maculées de mazout. Le vieil homme avait enfoncé sur les sourcils sa casquette marron usée ; le jeune garçon, nu-tête, ne craignant ni le vent ni le soleil, portait ses cheveux noirs coiffés de côté. Dans la main droite, le vieux tenait une pipe ancienne, noire d'avoir servi.

Ils passèrent d'une extrémité du toit à l'autre. Le gars demanda : « On commence ? » Le vieil homme opina de la tête.

Le jeune descendit par l'échelle, le vieux prit sa blague à tabac et se mit à bourrer lentement sa pipe. En même temps, clignant légèrement les yeux à cause du soleil, il inspecta le toit à goudronner.

L'ancien goudron avait coulé et s'était amolli. Ici et là, des fissures apparaissaient.

Alors le vieux vit qu'à un endroit le goudron s'était gonflé, avait crevé et qu'une fleur avait poussé dans la fente ainsi formée. Elle était d'un rouge vif et, sous les rayons obliques du soleil levant, elle flamboyait comme un rubis. Les jeunes feuilles à peine épanouies la protégeaient de leur collerette.

Sans quitter la fleur des yeux, le vieil homme fuma une pipe. Durant sa longue vie de goudronneur, il avait observé à plus d'une reprise pareil phéno-

mène. Cela se produisait généralement en automne ou au printemps. Et à chaque fois, il était frappé par la force incroyable de ces tiges frêles. Et à chaque fois, lorsqu'il s'inclinait vers elles, il lui semblait qu'elles voulaient lui dire quelque chose. Mais quoi? Le vieux ne s'était pas posé la question. Il se contentait de regarder. . .

Le soleil se détacha de l'horizon, comme suspendu au-dessus de la mer. Le vieil homme se redressa avec difficulté et scruta l'est, la main en visière. Il se tenait, les jambes écartées, les pieds chaussés de gros souliers. On avait l'impression qu'il était là depuis la création du monde et qu'il n'en bougerait pas jusqu'à la fin des temps.

Son visage était hâlé par le soleil et mangé de rides. On eût dit de profonds et noirs sillons d'automne. . .

La tête noire du jeune garçon se montra au-dessus du toit. Hissé sur le dernier barreau de l'échelle, il tendit au vieux le sac avec les outils. Ils prirent chacun une pince et se mirent à casser et à jeter du toit le vieux goudron.

Une fois le travail terminé, ils redescendirent. Le vieux déboutonna sa poche de poitrine et en sortit un rouble :

- Tiens. . .
- J'en ai !
- Prends.

Le gars serra le billet dans sa main et partit en courant. Le vieux le suivit des yeux d'un air approbateur. Puis il s'assit à l'ombre, au pied du mur de la maison, et alluma sa pipe.

Il semblait, à le voir, qu'il était assis là à regarder les passants et les voitures. Mais non, toute cette agitation bruyante n'intéressait pas cet homme de soixante-dix ans. Son regard se portait au-dessus d'elle, comme s'il essayait de voir quelque chose à

l'autre bout de la rue. Qu'il essayait, mais pour voir quoi, lui-même ne le savait pas. Il ne faisait que regarder.

. . . Le jeune garçon apparut de derrière le coin, portant un sac de papier sous le bras. Il tenait un journal à la main.

— Celui d'aujourd'hui ? s'intéressa le vieux.

— Oui, mais rien de particulier. Tu le veux ?

Le vieux, la pipe toujours serrée entre les dents, feuilleta le journal sans se presser, et le jeune, tirant du sac un bouquet de persil arabe, lança « Je vais laver ça ! », et se glissa par la porte de la maison.

Quand il revint, le vieil homme avait déjà étalé un journal, posé le pain, le saucisson, le fromage et deux bouteilles de bière. Ensuite, il sortit un couteau au manche en os noirci par le temps et coupa le saucisson.

— On aura fini vers sept heures ? demanda le gars brusquement.

— Quoi, le travail ? Sans doute, répondit le vieux en le regardant. « Vers sept heures. . . Ah, la jeunesse. » En son temps, il assaillait son patron de questions du même genre. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis, mais il lui semblait que c'était hier. . .

Après avoir cassé la croûte, ils replièrent le journal contenant les restes du repas et allumèrent un feu sous la grande cuve noircie de fumée qu'ils avaient apportée la veille.

. . . Cette cuve, remplie de goudron fumant et qui faisait penser au chaudron de Satan, le vieux la connaissait depuis cinquante ans. Que d'années, les manches retroussées, tel ce jeune garçon, il avait remué le goudron, le sentant devenir mou et se prêter à la force de ses bras.

La première fois qu'il avait essayé, il était encore adolescent, l'apprenti d'un vieil artisan qui, lui

aussi, s'appelaient Kara, du nom des goudronneurs de génération en génération. Ils travaillaient à une grande hauteur, goudronnaient le toit de l'académie, le plus bel édifice de la ville qui, à l'é-poque, s'appelaient Ismailia.

Le vieil homme pensa à nouveau au cours trompeur du temps. Il y avait exactement cinquante-cinq ans, un vendredi, qu'ils avaient commencé, l'artisan et lui, de goudronner le toit de ce bâtiment. C'était le dernier vendredi du *Novrouz-baïram*<sup>1</sup>. Ils avaient travaillé jusqu'au lever du soleil. Puis ils avaient rapporté de la cantine voisine des galettes de maïs bien fraîches, du fromage et une théière de thé bien fort.

Le soir, ousta<sup>2</sup> Kara l'avait invité chez lui. Des feux étaient allumés près des portes; poussant des cris de joie, des enfants sautaient pardessus.

Goulsoum-badjji<sup>3</sup>, la femme du vieil artisan (que Dieu ait son âme, elle était digne d'ousta Kara!), avait servi du pilaf avec de la viande rôtie, puis du thé dans des verres piriformes et des sucreries orientales...

Le vieux se souvenait de tout dans les moindres détails. Comme si ousta Kara et Goulsoum-badjji étaient encore en vie...

Le jeune apprenti, qui pesait de tout son poids sur le long manche métallique, remuait le goudron. Celui-ci fumait en pâte épaisse. Les muscles du garçon tantôt se tendaient sous la peau de ses bras bronzés, tantôt s'effaçaient. De grosses gouttes de sueur lui perlaient au front.

Le vieux, assis non loin, tirait sur sa pipe et regardait le garçon d'un air approbateur : « Un qui est de la trempe des goudronneurs !.. »

Il s'écria enfin, en vidant sa pipe contre la pierre :

— Ça suffit ! Laisse bouillir. Viens t'asseoir et souffler un peu.

<sup>1</sup> Fête du printemps. (N.d.T.)

<sup>2</sup> Ousta, maître. (N.d.T.)

<sup>3</sup> Badji, soeur. (N.d.T.)

Le garçon posa sa pelle et sortit son mouchoir. C'était la première fois que le vieux lui voyait un mouchoir aussi propre et bien repassé (à part sa vieille grand-mère, celui-ci n'avait plus personne au monde).

Il s'épongea le visage.

— Je vais boire un coup, dit-il.

— Va, lui donna la permission le vieux.

— Je t'apporte quelque chose ?

— Je n'ai pas soif.

Le jeune garçon avait déjà atteint la porte, lorsque le vieux lui cria :

— Fais attention de ne pas boire trop. Y a pas si longtemps, tu avais mal à la gorge !

Le soleil déclinait, mais on ne voyait pas la fin du travail. Le garçon remplissait rapidement seu après seu ; le vieux, perché sur le toit, tirait les seaux à lui et répandait le goudron en une couche épaisse et régulière.

Enfin, consultant son gros oignon qui marquait sept heures moins le quart, le vieil homme se pencha et cria :

— C'est tout ! On finira le reste demain.

Et il ajouta, comme pour lui-même : « J'ai mal aux reins. .. »

Le garçon, le visage tout illuminé, jeta le seu :

— Si tu n'as plus besoin de moi. . .

— Va !

— A demain.

Le veston sur l'épaule, il se dépêcha de partir. Quant au vieux. . . Il n'avait où se hâter. Il descendit lentement l'échelle pour ne pas la faire vaciller, ramassa le seu abandonné et le plongea dans le goudron fumant. Ensuite il monta à nouveau sur le toit, tira le seu. . .

Quand il termina le travail — le vieux avait promis de le faire dans la journée et ne voulait pas man-

quer à sa parole —, la nuit était déjà tombée. Il descendit vers le quai d'un pas nonchalant et alla s'asseoir sur un banc. Des lauriers-roses poussaient au bord de l'eau.

Il aimait ces heures après le travail, ce banc et la mer.

Le quai était noir de promeneurs. Des couples enlacés passaient devant lui. Mais le vieil homme ne regardait pas dans leur direction. Des lampes étaient suspendues au-dessus de sa tête, mais il ne les voyait pas. Il contemplait la mer, les raies lumineuses qui s'éclairaient depuis la rive.

On apercevait les feux des bateaux dans la rade. Des phares clignotaient au loin. La mer luisant, près du rivage, respirait comme vivante, et il y avait dans ce mouvement une sorte d'agitation, quelque chose d'irrésistible, d'éternel. Cela reconfortait et inquiétait à la fois le vieil homme quand il venait à ce rendez-vous avec la mer.

Après avoir fumé deux pipes, le vieux se leva enfin. Sa route le conduisit vers la maison dont ils avaient récemment goudronné le toit. En passant devant, il porta son regard vers la fenêtre et vit à travers le rideau de tulle une pièce vivement éclairée et une table à laquelle prenaient leur

repas un homme et deux enfants. La radio diffusait de la musique légère. . .

. . . Le vieux ouvrit la porte de sa chambre minuscule située en banlieue, et appuya le bouton de l'interrupteur. Une ampoule nue qui pendait au plafond, une table recouverte d'une toile cirée usée, des chaises, un lit de fer dans l'angle. Tout, de même que la courtépointe sur le lit, était vieux, mais propre.

Le vieil homme ôta son veston d'un geste lent et le suspendit à la patère près de la porte. Il passa dans la petite cuisine contiguë, prit sur l'étagère le bocal de lait caillé que sa voisine lui apportait chaque

soir. Quand il eut mangé, il rentra dans sa chambre et brancha la radio. On donnait les informations (le vieil homme aimait les écouter). Après une courte pause, le speaker annonça un *seguiakh*<sup>1</sup>.

Autrefois, le plus grand plaisir pour lui avait été d'écouter des *seguiakhs* dans l'interprétation du chanteur Khan Chouchinski. Mais maintenant . . . Le vieux se leva et arrêta la radio. Depuis que son fils Djavanchir n'était pas rentré de la guerre, il ne pouvait plus en écouter. Parce que ses nerfs devenaient fragiles. Et aussi parce qu'il n'y avait plus place dans son cœur pour une autre tristesse. . .

Le vieux arrêta la radio et s'allongea. Mais il ne put trouver le sommeil.

La seule personne qui lui rendit visite presque tous les jours, son apprenti, n'avait pas franchi le seuil de sa maison depuis dix longs jours. Pourquoi ? Est-ce qu'on le demande aux jeunes ? . . .

Il se leva et éteignit la lumière. Une minute ou deux ses yeux ne virent rien. Il était entouré de l'obscurité la plus épaisse. Comme si c'était cela l'éternité. Et il s'y plongea. Mais sa pensée restait en éveil. Et elle lui apportait lumière et espoir.

Il pensait déjà à l'étonnement du jeune garçon demain, lorsque celui-ci verrait que le travail était terminé. Aux toits des maisons voisines qu'ils goudronneraient. Aux propriétaires qui le remercieraient et l'inviteraient chez eux.

Jusqu'à présent, tout le monde était content de son travail. On le respectait et on sollicitait ses services longtemps à l'avance. Le maître Kara en était fier. . .

Le vieux revit le garçon en train de remuer le goudron, puis il s'endormit. . .

. . . Le lendemain, ils goudronnèrent le toit de la maison voisine. A nouveau le vieil homme tra-

<sup>1</sup> Motif d'une mélodie folklorique azerbaïdjanaise. (N.d.T.)

vailla sur le toit, le garçon en bas. Quand ils arrivèrent à la fin et que le vieux se pencha pour hisser le seau, il vit une jeune fille debout non loin de l'apprenti. Elle était en bleu de travail. Un ruban rouge vif maintenait ses cheveux courts. On voyait qu'elle venait de prendre une douche : les mèches sur son front étaient encore mouillées. Les mains derrière le dos, elle regardait le garçon qui plongeait rapidement les seaux dans la cuve, renversant un peu de goudron par terre à chaque fois.

Le vieux pensa qu'il s'agissait d'une passante, car on ne comptait pas les curieux qui s'arrêtaient pour les regarder. Mais lorsque le travail fut terminé, et qu'il descendit du toit, le gars désigna de la tête la jeune fille, toujours debout à côté de lui :

— Fais connaissance, maître.

La jeune fille s'approcha du vieux Kara, le regardant par en dessous. Puis soudain elle sourit. Elle avait des dents très blanches et son ruban rouge flamboyait sur ses boucles de jais encore humides. .

Le vieux lui serra la main avec précaution, puis il tira sa pipe et demanda, tout en la nettoyant :

— Tu travailles ?

— Elle construit des studios de cinéma, répondit à sa place le garçon. Elle sort de son chantier. .

La jeune fille restait plantée là où elle s'était arrêtée, regardant, muette, le vieil homme en face, comme si elle attendait qu'il l'interrogeât de nouveau. Mais il ne lui posa plus de questions. Alors le jeune homme jeta son veston sur son épaule :

— Si tu n'as plus besoin de moi. . .

— Allez, dit le vieux.

Le garçon attendit une seconde ou deux, puis se retourna, et ils s'en allèrent.

— Rachid ! lui cria brusquement le vieux.

Quand le gars revint, l'autre lui fourra un billet de trois roubles dans la main.

Tu as déjà été payé pour le travail ? s'étonna le jeune garçon.

— Non, mais. . .

— Merci ! et le garçon se hâta de rattraper son amie.

... A partir de ce jour-là, elle revint tous les soirs. A sa vue, le garçon se dépêchait, renversant du goudron par terre. Puis il prenait son veston et ils repartaient ensemble.

Le vieil homme ne les accablait pas de questions : « Le moment voulu, eux-mêmes le diront. » Mais depuis l'apparition de la jeune fille au ruban rouge, il se laissait aller aux rêves. Il s'imaginait en train d'organiser la noce, cherchait un nom pour l'héritier, qu'il appellerait du nom chantant de Kara, si c'était un garçon. Chaque journée de la future famille du jeune goudronneur se présentait nettement devant lui. . . Que de fois il avait compté l'argent qu'il recevrait quand ils rénoveraient les toits de toutes les maisons du quartier, que de fois, une à une, il avait passé en revue dans sa tête les choses qu'il faudrait acheter pour le mariage.

Mais, par une belle journée de dimanche, il arriva un événement totalement inattendu.

Le vieil homme, qui venait de rentrer des bains dans sa chambre vide, se faisait du thé.

On frappa alors à la porte.

Cette fois-là le jeune garçon n'était pas seul. Mais quelle importance, le vieux se réjouit comme jamais auparavant.

— Asseyez-vous, prenez place, s'affairait-il. On étouffe ici. — Il ouvrit l'unique fenêtre.

Le garçon et la jeune fille s'étaient fait beaux. Il avait mis une chemise d'un blanc éclatant et noué une cravate bleu ciel. Au poignet de sa compagne brillait une petite montre en or.

Le vieux sentit brusquement que le garçon

n'était pas comme d'habitude, insouciant et détendu, mais que quelque chose le préoccupait, et à sa joie vint se mêler un sentiment confus de crainte.

— Belle journée aujourd'hui, dit soudain le vieux avec un sourire. Le jeune garçon le regarda attentivement. Jamais il n'avait entendu dans la bouche du vieux goudronneur des mots aussi vides. Jamais il n'avait vu sur son visage un sourire aussi stupide.

Le vieux se leva, se dirigea rapidement vers la cuisine et apporta trois verres de thé sur un vieux plateau décoré de fleurs.

— Ce n'était pas la peine de vous déranger, maître, dit le garçon. Elle t'aurait pu le faire. . .

— Me déranger ! Quel dérangement, mon Dieu. . . — Le vieux détourna les yeux. — Restez assis, je reviens tout de suite.

Le gars le saisit par le bras.

— Patron, nous avons déjà mangé. Ne te dérange pas. Mais toi, tu as peut-être faim ?

Le vieil homme fit non de la tête.

— Alors assieds-toi, nous avons à parler.

Pour la première fois depuis toutes ces années le jeune homme voyait ion vieux compagnon dés-  
emparé, ému.

Un silence se fit. Comme s'il ne le supportait pas, le vieux rapprocha le plateau.

— Buvez. Le thé va refroidir.

Pour la première fois depuis toutes ces années, le jeune perçut dans la voix de son maître tant de tristesse, de douceur. Et son cœur se serra.

Le garçon saisit son verre et le but en deux gorgées. Le vieux allait tendre la main vers le verre vide, mais le jeune dit précipitamment :

— Non, je n'en veux plus. . .

Le vieil homme le regarda par en dessous.

— Ce matin, dit-il, il y en a encore deux de la

forteresse qui sont venus. J'ai dit qu'on avait beaucoup de travail, après le quinze seulement. . .

Le garçon jeta un coup d'oeil à la jeune fille. Le silence se fit à nouveau. Enfin, le jeune homme se redressa brusquement.

— Maître, demain je ne viendrai pas. . .

— Où ça ? demanda le vieux d'une voix étranglée.

— Goudronner.

— Pourquoi ?

— Je vais faire des études. . .

— Où donc ? fit le vieux comme s'il n'avait pas compris.

— Au technicum des ponts et chaussées.

Le vieil homme se tut une minute ou deux.

— Ça ne va pas être trop dur ? . . .

Le garçon comprit ce que le vieux avait en vue.

— Non, ça ne fait rien, on s'en tirera. . .

— Je travaillerai, et lui, il étudiera, dit la jeune fille d'une voix forte, se mêlant d'une façon inattendue à la conversation des deux hommes.

Vous comprenez. . .

Elle s'arrêta, choisissant ses mots.

— . . . vous comprenez, maintenant ce n'est plus l'époque des goudronneurs. On ne goudronne plus les toits des maisons neuves. . .

« Oui, c'est vrai. . . On ne goudronne plus, songea le vieux, les toits des maisons neuves. . . »

La jeune fille poursuivait, impitoyable :

— Ne jugez pas d'après vous. Rachid est très jeune. Il doit penser à l'avenir.

« Oui bien sûr, se dit le vieux. Il doit. . . »

— Pour parler franchement, et la voix de la jeune fille lui parvenait voilée, vous êtes pour lui comme un père. Longtemps Rachid n'a pas voulu consentir à vous quitter. . .

Le vieux releva la tête et regarda la jeune fille

d'un autre oeil. Il avait l'habitude de la voir dans son bleu de travail ajusté, avec son ruban rouge dans ses cheveux de jais. Elle était menue, et pourtant si forte.

Prenant son verre et celui du garçon (le vieux n'avait pas bu de thé), la jeune fille les porta à la cuisine. Quand elle revint, le garçon, ayant poussé un soupir de soulagement, se leva. Le vieux en fit de même. Ils ne dirent rien pendant une minute. Puis, par la force de l'habitude, le garçon lança :

— Si vous n'avez plus besoin de moi. . .

— Allez. . .

— Portez-vous bien, maître.

— Vous aussi, portez-vous bien et soyez heureux. . .

Ils avaient déjà atteint la porte lorsque la jeune fille se retourna brusquement, courut vers le vieil homme, se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa.

Ils partirent. La porte, en s'ouvrant, laissa passer un rayon de soleil. Puis elle se referma, et la pièce fut à nouveau plongée dans la pénombre habituelle.

Le vieux resta debout près de la porte, comme s'il essayait de se rappeler quelque chose de très important. Puis il s'approcha de la fenêtre. Ils avaient déjà disparu derrière le tournant. . .

Il souleva le pan de son veston, en tira sa pipe. Il était à nouveau concentré et posé comme toujours. Ensuite, il mit sa casquette et sortit dans la rue.

Il marchait d'un pas calme et mesuré en direction du square qui lui était familier depuis son enfance, et où les goudronneurs se réunissaient le dimanche.

Le soleil qui s'était levé dorait l'horizon, les coupoles de l'académie décorées d'ornements brillaient.

Il marchait et passait en revue les maisons qu'il lui faudrait goudronner cette semaine. Il marchait et

pensait à la vie, cette vie à la fois vieille et éternellement jeune, aux lois simples et pleines de sagesse.

*Traduit par Colette KITACHEWSKY*

## DON QUICHOTTE

Il fit quelques pas pour se mettre à l'écart. La douleur l'avait saisi en pleine poitrine, du côté gauche, puis, s'intensifiant, elle se répercuta sous l'omoplate et il comprit que c'était le coeur. Il se tourna vers la fenêtre, afin que personne ne puisse se rendre compte de son état. Ayant sorti les comprimés qu'il portait toujours sur soi à tout hasard, il en mit un dans sa bouche. Puis il fit mine de regarder par la fenêtre.

Il y a bien longtemps que cela ne s'était produit. Il continuait à prendre part aux discussions scientifiques, écoutant les critiques justes et parfois injustes qui lui étaient adressées, et il savait que des lettres anonymes le concernant parvenaient de temps à autre à l'établissement. Il arrivait que certains de ses anciens élèves, auxquels il avait enseigné l'art de vivre, qu'il avait conduits par la main comme des enfants et qu'il avait aidés en toutes choses, ces gosses, devenus aujourd'hui hommes de science et occupant des postes importants, il arrivait qu'ils s'attaquaient à lui ouvertement et, ce qui était pire, injustement, lui causant toutes sortes d'ennuis. Il endurait tout cela avec résignation. Mais le coup qui venait de lui être porté était trop pénible, trop invraisemblable. Fallait-il que cela se produise justement aujourd'hui, alors qu'ayant rencontré ses collègues, il les félicitait à l'occasion du début de l'année universitaire.

Ils se trouvaient tous dans le hall et les étudiants, rentrés des grandes vacances, les avaient entourés, joyeux et excités, saluant avec chaleur leurs

professeurs. C'est là qu'un étudiant, en train de ser-  
rer les mains de ses professeurs, retira démonstrati-  
vement la sienne lorsque ce fut le tour  
d'Oumid-mouallim<sup>1</sup>. De surprise, les jeunes gens res-  
tèrent pétrifiés. Certains des enseignants firent sem-  
blant, par politesse, de n'avoir rien remarqué. Mais,  
déjà, l'étudiant en question était parvenu à ses fins,  
la chose était faite. Comme s'il venait d'accomplir  
un geste particulièrement significatif, il plongea avec  
négligence ses mains dans ses poches et s'en fut.  
Ses camarades firent groupe autour de lui.

— Dis donc, Salman, tu n'es pas fou ?

— Et quoi ?

— Il a tant fait pour toi, et tu le remercies de  
cette manière.

— Et qu'a-t-il donc fait pour moi ?

— Rien de particulier, simplement il a payé ta  
bourse de sa poche durant tout un semestre.

— Et qu'est-ce que ça peut me faire ? S'il ne  
m'avait pas recalé à l'examen, il n'aurait pas eu be-  
soin de payer.

Tout cela avait été dit bien haut, afin qu'on en-  
tende. On avait l'impression que Salman n'épar-  
gnait pas ses cordes vocales, pourvu qu'on n'en  
perde pas un mot.

Le comprimé dispensa une sensation de froid  
dans la poitrine d'Oumid-mouallim. Une agréable  
fraîcheur baigna son cœur, et il lui sembla que sa  
cage thoracique était devenue plus vaste. Il fit une  
inspiration profonde, il avait besoin d'air, attentif à  
cette douleur lancinante, qui s'apaisait peu à peu,  
comme si quelqu'un desserrait l'étau lentement.  
«Pourquoi Salman s'en prend-il à moi? C'est étrange.  
Peut-être ai-je tort, après tout ?» Il s'absorba dans ses  
pensées, cherchant à reconstituer les événements...

<sup>1</sup>Mouallim, maître. (N.d.T.)

... Lorsque Salman se présenta pour tirer son  
billet<sup>1</sup>, ses mains tremblaient légèrement. Il portait  
des moustaches fourmies à bouts relevés vers le haut,  
qui ne convenaient absolument pas à son état d'étu-  
diant.

Des plaques rouges marquèrent sa figure, puis il  
devint pâle comme un linge. Sans même avoir eu le  
temps de lire ce qu'il y avait dans le billet, Salman  
le posa à l'écart et tendit la main pour en prendre un  
autre. Son regard croisa celui d'Oumid-mouallim, et  
il suspendit son mouvement.

— Est-ce que je peux le changer ?

— Naturellement, c'est ton droit.

Il saisit un deuxième billet et le reposa à nou-  
veau, c'était comme si sa main avait touché du métal  
incandescent. Ses yeux fixèrent Oumid, ils expri-  
maient une muette prière. On n'avait pas le droit de  
tirer un billet une troisième fois, mais, d'un signe de  
tête, Oumid l'autorisa à le faire. La figure de l'étu-  
diant s'éclaira. Après avoir tiré un troisième billet, il  
se dirigea, le tenant à la main, vers une table éloi-  
gnée, sortit du papier et un stylo, puis se mit à tirailler  
ses cheveux en plissant le front. Peu après, il  
entreprit de chercher quelque chose sous sa chemise.  
Oumid, qui l'observait, comprenait fort bien ce qu'il  
cherchait, mais faisait semblant de ne rien remar-  
quer. Il attendait patiemment de voir comment tout  
cela finirait.

Les étudiants venaient à tour de rôle répondre  
au professeur. Salman semblait rivé à son siège.  
Ceux qui s'étaient présentés après lui avaient déjà  
passé leur examen, mais il paraissait ne pas s'en  
apercevoir. La salle d'études se vidait et ils demeu-

<sup>1</sup> Les questions auxquelles les étudiants doivent répondre à l'examen  
sont inscrites sur un certain nombre de billets. Chaque étudiant tire au  
sort un billet pour ensuite répondre aux questions qui s'y trouvent.  
(N.d.T.)

rèrent en tête-à-tête. Il n'y avait plus aucun sens à faire traîner les choses. Salman se leva enfin pour aller vers Oumid.

Il s'assit lourdement en face de lui et commença à étaler ses notes sur la table et à les lisser avec la main.

— Je t'écoute.

— Question numéro un. . . Vous me croirez si vous voulez, professeur, mais je tombe toujours sur des questions que je ne connais pas, j'ai une de ces malchances !

— Dis-moi ce que tu sais.

— Merci beaucoup, professeur, une seconde, que je me souviene.

On eût dit que des idées s'éveillaient dans la tête de Salman et il faisait des efforts pour les saisir. Oumid notait que sa chemise avait besoin d'un petit coup de lessive, que le noeud de sa cravate était taché de graisse que la petite poche de son veston bâillait. Il comprit que le jeune gars vivait de sa bourse et décida de ne pas trop le faire sécher. S'il a un peu oublié certaines choses, ce n'est pas un grand malheur. Il paraît que même Napoléon tremblait lorsqu'on prononçait le mot d'« examen » . . .

— Qu'as-tu lu dans la liste que je vous ai recommandée ?

— J'ai tout lu, professeur.

— Donne-moi un titre.

Il y a un livre qui s'appelle. . . un très gros bouquin. Une seconde, je vais me rappeler. . .

— Je ne suis pas pressé, réfléchis tranquillement.

La sueur perlait au front de Salman. Oumid se demanda comment il avait réussi à être admis à l'institut, alors qu'il y avait eu cinq postulants pour chaque place. Si c'était grâce à ses connaissances,

pourquoi « na-geait -il » à ce point maintenant ? Il est peut-être orphelin, se disait-il. C'est peut-être le fils unique d'une jeune veuve de guerre ? L'espoir auquel elle a consacré toute sa vie ?

— Ecoute, mon petit — Oumid parlait d'une voix douce et triste, on avait l'impression qu'il allait poser sa main sur la tête de Salman —, choisis trois questions qui te conviennent et tâche d'y répondre.

Tirant son mouchoir de sa poche, Salman s'essuya la figure, toussota plusieurs fois. Il sembla à Oumid que le jeune gars reprenait enfin ses esprits et allait lui répondre. Il pourrait donc lui mettre une note satisfaisante, sans aucuns remords. Quel caractère bizarre il avait : quoi de plus simple, si l'étudiant n'a pas les connaissances indispensables, colle-lui une mauvaise note. Repousse ton bonnet sur la nuque et poursuis ton chemin, comme on dit. Eh bien, non ! Il lui faut absolument se tourmenter, se faire des idées, rentrer chez soi tout énérvé, s'y montrer grognon, avaler des pilules en cachette et souffrir d'insomnie.

Les étudiants travaillent mal ? Qu'est-ce que cela peut te faire ? se disait-il parfois dans un moment de colère. Tu n'es ni le premier ni le dernier. Ne fais donc pas le Don Quichotte ! Il arrivait que les principes moraux auxquels il avait obéi durant ses longues années d'enseignement fussent près d'être ébranlés. Mais il se figurait alors comment les spécialistes manqués, promus avec son concours, allaient « éduquer » les enfants qu'on leur confierait et ce qu'il adviendrait si tous ses collègues commençaient à employer pareilles méthodes. Qu'advient-il de nous tous dans ce cas, qu'advient-il de la génération montante ? pensait-il. Il se souvient qu'un jour, au cours d'une discussion avec ses amis, dans le feu du débat, il avait prononcé tout un monologue. Il leur avait dit : « Si l'on suit vos conseils, chers col-

lègues, si l'on oublie l'équité et l'impartialité, ne croyez-vous pas que nous allons créer un avenir plutôt original, un monde où tous sans exception seront illettrés : instituteurs et médecins, ingénieurs et juges d'instruction ? Dites-moi, chers collègues, à qui d'entre vous peut plaire semblable avenir ? Qui de vous souhaiterait que ses enfants vivent dans une société qui ne soit pas autre chose qu'un ramassis d'ignares diplômés ? Excusez-moi, mais cette perspective peu attrayante ne me séduit pas du tout, personnellement. . . »

Oumid sentit qu'il s'était laissé distraire un peu trop longtemps.

— Je t'écoute, mon petit.

— Excusez-moi, professeur, mais je vous ferai remarquer que vous n'avez aucun tact pédagogique, vous fixez l'étudiant d'un air si sévère que celui-ci perd aussitôt la tête, et oublie tout.

Cette déclaration laissa Oumid tout ébahi, après quoi, il sourit.

— Admettons que cela soit ainsi, Salman, et que proposes-tu de faire ?

— Vous devez avoir une approche individuelle pour chacun.

— Comment dois-je le comprendre ?

— C'est à vous de voir.

A la façon dont le visage du professeur avait changé, l'étudiant comprit qu'il était allé trop loin. Il savait parfaitement qu'il était inutile de demander à Oumid-mouallim de lui mettre une note à la frime.

— Salman, tout ceci n'est que prétextes et fausses excuses. Tu peux t'en aller, lorsque tu seras prêt à passer ton examen, tu viendras me trouver.

Le jeune homme recula sur sa chaise avec brusquerie, se leva et lança :

— Vous me poursuivez depuis la première année et vous vous moquez de moi ! Vous faites exprès de m'embrouiller ! Il y a des limites à tout.

— En effet, il y a des limites à tout, mon gars...

Salman comprit ce qu'on lui disait et il s'en alla en claquant la porte.

. . . Deux jours plus tard, Oumid partait à une conférence qui devait se tenir à Moscou, mais, avant son départ, il fit un saut jusqu'au bureau du doyen pour expliquer à ce dernier qu'il fallait considérer comme satisfaisante la note qu'il mettait à Salman si le jeune homme passait avec succès les examens restants. Ce serait trop dommage que l'étudiant soit privé de sa bourse à cause de cela. Le doyen ne fit pas d'objection et, ayant inscrit le nom de Salman, promit de tenir compte de cette demande.

. . . Oumid revint à Bakou alors que les vacances d'hiver avaient pris fin depuis longtemps. Dès son premier cours, il chercha Salman des yeux dans l'auditoire, mais ne le vit pas. Alors il questionna ses collègues à son sujet, ces derniers ne pouvaient pas le renseigner non plus. Le jour même, aussitôt qu'il fut libre, il se rendit au foyer des étudiants. Le surveillant lui dit que Salman ne s'était pas montré après les vacances. Oumid résolut d'attendre encore quelques jours, car il arrivait que des étudiants fussent retenus chez eux pour une raison ou une autre. Une semaine s'écoula, mais Salman n'avait pas repris ses études. Alors Oumid alla au bureau du doyen pour consulter les feuilles d'examen, il put constater que le jeune homme avait passé avec succès toutes les autres épreuves et n'avait pu continuer à recevoir sa bourse à cause d'une seule mauvaise note. Le doyen s'excusa: il avait complètement oublié la requête de Oumid-mouallim à son sujet et, ayant remarqué que le professeur paraissait mécon-

tent de cet oubli, il déclara, fronçant les sourcils :

— Pourquoi me poussez-vous à des machinations ? Si cela vous préoccupait tellement, il fallait vous y prendre en temps et lieu.

Evidemment, il a raison, pensa Oumid qui ne put que lui dire :

— Communiquez-moi au moins son adresse au pays.

Le doyen pressa un bouton pour appeler la secrétaire, celle-ci trouva l'adresse de Salman et la dicta à Oumid qui partit sur-le-champ envoyer un télégramme au jeune homme. Le message l'invitait à revenir à Bakou.

Ils se rencontrèrent devant l'entrée de l'institut, et Oumid avait le sentiment d'avoir retrouvé quelqu'un de très proche. Il serra chaleureusement la main de l'étudiant et lui demanda avec sympathie :

— Pourquoi ne suis-tu pas les cours ?

— Je n'ai pas l'intention de poursuivre mes études.

— Et pourquoi cela ?

— C'est trop difficile. — Salman leva la tête et ses yeux croisèrent ceux d'Oumid. On ne pouvait comprendre ce qu'exprimait son regard, l'embarras ou bien un reproche. — Jusqu'à maintenant, je m'en sortais plus ou moins avec ma bourse, mais on me l'a supprimée. . .

Toute sorte de pensées assaillirent Oumid, lui était désagréable de se sentir responsable de ce que le jeune homme abandonnerait ses études en deuxième année et retournerait au pays. Il se pouvait que la destinée de Salman, tout son avenir dépendent en ce moment de lui, Oumid. Si l'étudiant restait à l'institut et y mettait du sien, il obtiendrait un diplôme d'études supérieures et aurait une excellente profession, et s'il partait, qui sait ce qu'il deviendrait. . .

— Non, tu ne peux pas abandonner tes études!

— Et de quoi pourrais-je vivre ?

— Durant ce semestre, c'est moi qui te verserai une bourse.

Salman n'en croyait pas ses oreilles, il regardait son professeur d'un air stupide. Il sembla à Oumid, qui le fixait droit dans les yeux, que de minuscules étincelles s'y allumèrent pour s'éteindre aussitôt, comme cela se produit lorsque quelqu'un s'est montré plus fin et a berné son adversaire ... Mais il s'agissait d'une impression fugace.

— Vous pourriez me mettre une note satisfaisante, professeur ?

— Si tu ne continues pas tes études, je ne mettrais rien du tout.

... Oumid-mouallim se sentait faible et apathique comme toutes les fois qu'il avait pris son médicament. Il entrouvrit la fenêtre. La brise qui s'engouffrait du dehors était imprégnée de l'odeur âcre des feuilles mortes. L'air frais lui redonna quelque force. Il se souvint tout à coup d'une parabole ancienne qu'il avait entendu raconter dans sa petite enfance. Peut-être par le vieil Aly-kichi' qui rassemblait les gosses sous un murier, aussi vénérable que lui, pour leur parler de ce qu'il y avait ou n'y avait pas dans le vaste monde. A moins qu'Oumid ne l'ait lue quelque part. Cette parabole évoquait l'histoire d'un homme de marque, généreux et plein de courage, qui vivait au temps jadis et possédait un cheval d'une beauté extraordinaire. Lorsque ce superbe animal se cabrait et hennissait d'une voix sonore, lorsqu'il arrivait le premier dans des courses folles, son maître était récompensé par les regards admiratifs des jeunes et belles dames, par l'enthousiasme et la stupefaction qu'il lisait dans les yeux

<sup>1</sup> Kichi, titre de respect à l'égard d'un homme plus âgé. (N.d.T.)

des jeunes carvaliers. Mais voilà qu'un jour, ce noble coeur rencontra à la croisée des chemins un pitoyable estropié. Tirant sur les brides, il arrêta sa monture pour demander à l'estropié où il allait et s'il ne fallait pas l'emmener un bout de route sur son cheval. L'autre était si faible et impotent qu'il ne put même pas atteindre l'étrier. Le cavalier sauta alors à bas du coursier, prit l'estropié dans ses bras comme s'il s'agissait d'un petit enfant et le déposa sur la selle. Une fois assis, l'estropié passa en un clin d'oeil ses pieds dans les étriers et, serrant les brides dans son poing, tira dessus avec force. Le magnifique cheval se cabra et se mit à hennir sauvagement. C'est là que l'homme au coeur généreux reconnut son vieil ennemi; il se mit à pleurer amèrement. Alors, le voleur lui dit en riant :

— Est-ce qu'un cheval vaut la peine que l'on verse des larmes ?

— Ce n'est pas à cause du cheval que je pleure, misérable ! J'avais foi dans les hommes, mais tu as tué cette foi ...

Oumid-mouallim sentit que quelqu'un lui touchait le bras ; c'était son vieux camarade. Pour que l'autre ne puisse se rendre compte de l'état où il était, Oumid-mouallim se tourna de flanc vers lui. Il aspirait avec plaisir l'air froid de la rue, puis il s'efforça de sourire. Mais rien n'échappait à son ami qui avait fait la guerre avec lui, ainsi que ses études du troisième cycle au retour du front: ils habitaient la même chambre au foyer.

— Eh bien ? Ça va mieux maintenant ? demanda-t-il à voix basse.

— Mais il n'y a rien eu, mon vieux, répondit Oumid-mouallim.

Ils gardèrent le silence quelque temps, puis, se prenant par le bras, se dirigèrent vers la sortie ; ils

allèrent jusqu'au boulevard, là où il y avait la mer. ...

— Je t'ai déjà dit cent fois au moins: cesse de faire le Don Quichotte.

Oumid-mouallim s'arrêta pour lancer un regard chargé de reproche à son vieux copain ...

*Traduit par Héléne KARVOVSKI*

## LE TAPIS SUR LE BALCON

Passé midi, le soleil inonda de lumière le mur de la maison qui donnait sur la vaste cour et, sur un des balcons du premier, on vit un tapis s'enflammer de feux multicolores. On aurait pu croire qu'elle l'avait fait exprès, la maîtresse de maison, d'étaler sur la balustrade du balcon ce tapis aux tendres ramages et aux fleurs éclatantes, pour que les passants l'admirent. Mais ce n'était pas pour cela. En réalité, la mère Djakhan qui, la veille, avait envoyé son fils, sa belle-fille et ses petits-enfants en vacances, en profitait pour ranger l'appartement. Au petit matin, elle avait battu le tapis à grands coups de bâton de cornouiller pour en éloigner la poussière, puis elle l'avait passé au torchon mouillé et venait de le pendre pour le sécher et l'aérer. C'était un vieux tapis lui venant de sa grand-mère qui le tenait de sa mère à elle, et Djakhan savait qu'à l'époque il n'était déjà plus neuf. Mais les vieux tapis ont cette particularité extraordinaire de ne pas vieillir avec le temps.

La mère Djakhan alla au balcon pour secouer le chiffon avec lequel elle venait d'épouseter les meubles (il y a toujours une couche de poussière sur ces tables et buffets modernes au bois poli) et vit un homme âgé assis sur le banc, en face de l'entrée de l'immeuble. Il fumait. Dès que la mère Djakhan apparut au balcon, il se leva prestement et lui fit même un signe de tête, lui sembla-t-il. Djakhan ne prêta au-

cune attention à cet étranger, naturellement. Il y en a tant qui passent ici, dans cette vaste cour !

Mais au bout de quelque temps, quand elle sortit de nouveau au balcon, elle vit que le fumeur était toujours assis à la même place, les yeux fixés sur leur balcon. Il se leva encore et la salua d'un sourire. La mère Djakhan tourna la tête à droite, à gauche, regarda les balcons voisins : qui pouvait bien saluer cet étranger ? Non, il n'y avait personne. De toute évidence, c'était à elle, à Djakhan, que l'homme adressait son salut. Clignant les yeux, elle l'observa et nota que ses vêtements usés n'étaient pas de ceux qu'on portait à la ville. Elle ne l'avait jamais vu, jamais de la vie. Il devait faire erreur et la prendre pour une autre.

Elle retourna dans la chambre et se prit à épouser le poste de télévision. C'est alors qu'on sonna à la porte. Quand elle restait seule, la mère Djakhan n'ouvrait à personne sans demander qui c'était. Cette fois encore, elle se dirigea vers l'entrée en traînant ses pantouffles et demanda :

— Qui est là ?

— Ouvrez, badji!, lui répondit une voix d'homme qu'elle ne connaissait pas. J'ai à vous parler.

— Mais qui êtes-vous ? — Djakhan colla son oeil au judas, mais l'homme se tenait de sorte qu'on ne pouvait apercevoir que son épaule et son bras.

— Un homme qui ne vous veut aucun mal. — Dans sa voix se laissait deviner un sourire.

— Mettez-vous là, que je puisse voir votre visage, ordonna la mère Djakhan.

C'était le type de tout à l'heure, celui qui l'avait saluée. « Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ! s'alarmait-elle. Il épie notre appartement ? ... Pourtant, il n'a pas l'air d'un malfaiteur. »

<sup>1</sup> Badji, soeur. (N.d.T.)

Elle entrouvrit la porte juste le peu que lui permettait la chaîne de sûreté :

— Alors, parlez, que désirez-vous ?

Maintenant elle voyait bien son visage très maigre au nez proéminent.

Il devait avoir un peu plus de cinquante ans. Son veston trop large pendait sur ses épaules osseuses. Comme pris en faute, l'inconnu murmura, baissant la tête:

— Badji, n'allez pas croire que je... Voilà, si vous voulez, vous pouvez regarder mes papiers.

— Je n'ai pas besoin de vos papiers, fit la mère Djakhan en levant les bras au ciel. Qu'en ferais-je de votre papeterie ? Que désirez-vous ?

— N'allez rien croire, je n'ai qu'une toute petite prière à vous adresser. Permettez-moi de regarder de plus près le tapis qui est pendu à votre balcon.

— Regarder le tapis ? s'étonna Djakhan.

— Oui, badji. Soyez gentil.

— Pas question, vous n'avez pas à regarder les tapis des autres. — Et elle tira sur la porte pour la claquer mais l'étranger la retint et se mit à parler très vite:

— Badji, comprenez-moi bien, je suis un amateur de tapis. ... Ça m'a fait un coup au coeur quand j'ai vu le vôtre, j'en ai été tout chaviré. ... Je m'appelle Gazanfar. Gazanfar Safar ogly Askérov. Je suis du district de Konakhkend. Je n'ai besoin de rien d'autre, badji, que de jeter un coup d'oeil sur le tapis. Je vous répète que je suis un grand amateur. ...

« C'est clair, pensa la mère Djakhan, il est fou. Peut-être pas vraiment cinglé, mais il doit avoir la tête un peu dérangée, comme on dit. Le malheureux ! »

— Ah, kardach<sup>1</sup>, le plaignit-elle, je vois que tu es malade.

<sup>1</sup> Kardach, frère. (N.d.T.)

— C'est vrai, badji, je suis malade, répondit-il avec un sourire implorant. Je suis malade des vieux tapis faits à la main. Alors vous me permettez d'entrer?

— Non, je ne laisse jamais entrer personne. Mes enfants sont partis, je suis seule à la maison et puis je n'ai pas le temps, je fais le ménage.

— Si je revenais ce soir ? insista l'amateur de tapis. Le soir, vos enfants seront-ils rentrés ?

— Non, ils sont partis à Choucha et ne seront de retour que dans un mois.

— Dans un mois ? Ah, quelle malchance. . . Ils reviendront peut-être avant ?

— Ça m'étonnerait. — La mère Djakhan tira à nouveau sur la porte. — Bon, au revoir, kardach, je n'ai pas de temps à perdre.

— Badji, attendez ! s'écria Gazanfâr Askérov. Donnez-moi au moins votre numéro de téléphone ! Je téléphonerai du chef-lieu pour savoir si vos enfants sont rentrés.

Mais Djakhan avait déjà claqué la porte.

— Votre numéro de téléphone, badji ! entendit-elle sa voix lui parvenir du palier.

— Nous n'avons pas le téléphone, trancha Djakhan, et elle s'en retourna poursuivre sa besogne.

Il y avait bien le téléphone dans l'appartement, mais à quoi bon donner son numéro à un étranger, et à un cinglé par-dessus le marché. C'est ainsi qu'elle bougonnait en travaillant du torchon. Puis elle jeta furtivement un coup d'oeil par la fenêtre et vit s'éloigner la silhouette voûtée. Le cinglé se retourna plus d'une fois pour jeter un dernier regard au tapis.

Deux semaines s'étaient écoulées, lorsqu'un soir, Djakhan entendit sonner à sa porte. « Enfin », se dit-elle en se dirigeant vers l'entrée. C'est que

son fils Djamal avait téléphone de Choucha il y a quelques jours pour dire que le temps y était plus frais qu'ils n'avaient cru, et que les enfants n'avaient pas de vêtements chauds, alors qu'elle rassemble leurs affaires et qu'elle les envoie à Choucha soit par la poste, soit avec quelqu'un. La mère Djakhan, inquiète, se mit aussitôt à téléphoner à tous ses amis et effectivement l'un d'eux devait justement partir demain matin à Choucha en mission, et lui avait promis de passer prendre le paquet ce soir.

— J'arrive, j'arrive, bougonnait Djakhan tandis qu'elle se hâtait vers la porte où les coups de sonnette devenaient de plus en plus impatients.

Elle colla son coeil au judas et bondit comme piquée par une abeille : ce n'était pas celui qu'elle attendait ! C'était l'autre. . . le. . . comment donc ? . . . l'amateur de tapis qui se tenait devant la porte ! Pourquoi diable revenait-il ? . . . Que lui fallait-il donc ? S'il est malade, qu'il s'adresse au docteur et prenne des médicaments au lieu de venir embêter les gens. Plutôt assommant, le bonhomme ! Peut-être vaut-il mieux ne pas répondre, lui faire croire qu'il n'y a personne à la maison ? Mais il est tellement crampon qu'il reviendra dans une demi-heure et se remettra à sonner.

Il vaut mieux lui montrer tout de suite de quel bois elle se chauffe. . .

La mère Djakhan, comme la fois d'avant, entrouvrit la porte sans décrocher la chaîne de sûreté et grommela :

— Alors, vous revoilà ?

— Oui, badji, excusez-moi, fit le malvenu tout sourire. J'ai pensé que vos enfants étaient peut-être déjà revenus.

— Non, ils ne sont pas revenus.

— Quel malheur ! Et moi qui arrive du chef-lieu. . . Badji, si vous e voulez pas me laisser entrer dans l'appartement, vous pouvez peut-être apporter le tapis ici et me le montrer par la fente. . .

— Ecoutez, citoyen, dit Djakhan en élevant la voix, ouvrez bien vos oreilles et écoutez ce que je vais vous dire. Tant que mon fils n'est pas rentré de vacances, je vous interdis de vous approcher de cette porte. Je ne vous laisserai pas entrer.

— Peut-on être si méchante, badji ? implora l'autre. Que craignez-vous ? Je ne suis ni un cambrioleur ni un ogre. . . Si vous voulez, je peux appeler vos voisins, vous n'aurez rien à craindre en leur présence, pas vrai ? Qu'en dites-vous ?

— Ce que je vous ai déjà dit. Je n'ai qu'une parole, c'est clair ? Revenez quand les miens seront rentrés. C'est mon dernier mot.

— Quand reviennent-ils donc ? — Gazanfar leva les sourcils comme s'il souffrait le martyre.

— En septembre !

Irritée, Djakhan claqua la porte et tourna deux fois la clé dans la serrure. « Quel fouinard ! se dit-elle avec rage. Il débite de ces inepties. . .

Qu'a-t-il derrière la tête ? Ah, mais j'y pense, on lui a peut-être volé un tapis comme celui-là et il veut voir si son tapis volé n'est pas chez nous. Sinon pourquoi s'obstinerait-il à vouloir entrer dans l'appartement ?... »

C'est à la fin du mois d'août que, bronzés et rafraîchis par l'air alpin de Choucha, les enfants revinrent à Bakou. Le jour même de leur arrivée, la mère Djakhan parla à son fils du visiteur importun : il s'est probablement fait voler un tapis semblable et brûlé du désir de voir le nôtre.

— Tu as bien fait de ne pas le laisser entrer, mère, l'approuva Djamal. S'il revient, c'est moi qui lui parlerai.

C'était le 1<sup>er</sup> septembre. Rentré de son travail, Djamal soupa puis s'allongea un peu. A peine s'était-il endormi que la sonnette retentit.

— Oh, Djamal, tu dors ? fit sa mère en jetant un coup d'oeil chez lui. C'est encore ce bonhomme...

En bâillant, Djamal alla ouvrir et fit entrer l'hôte dans le vestibule. Avec un sourire timide, Gazanfar Askérov tendit la main à Djamal et se présenta :

— Je vous écoute, articula Djamal.

— Votre mère a dû vous dire que j'étais venu chez vous... — Gazanfar fit entendre un petit rire gêné. — Je crois lui avoir paru suspect, elle n'a même pas voulu regarder mes papiers. . . Voulez-vous que je vous montre ma carte d'identité ?

— Ce n'est pas la peine.

— Alors laissez-moi vous expliquer. . . C'est que nous avons au chef-lieu du district un artel de tapisseries et j'en suis le président. Le mois dernier, j'étais venu aux bureaux de la direction de l'artel qui se trouvent dans l'immeuble voisin. . . En passant devant votre balcon, j'ai vu ce vieux tapis. Un magnifique tapis, en spécialiste, je l'ai compris tout de suite. Vous me permettez de le voir ?

— Je vous en prie.

Djamal introduisit le visiteur dans la chambre des enfants. Sur le tapis qui en recouvrait le plancher, un gamin de cinq ans environ jouait avec un petit autocar rouge qu'il faisait rouler autour de lui en imitant le bruit du moteur. Près de la fenêtre, une fillette, de près de deux ans son aînée, avec un grand noued

dans ses cheveux bruns, était assise à une table et dessinait quelque chose dans un cahier avec des crayons de couleur. Les grosses tournèrent un regard perplexe vers le nouvel arrivé. Djamal prit son fils dans ses bras. Gazanfar Askeéov mit des lunettes au verre fêlé et s'accroupit pour examiner les dessins du tapis. Il en caressa amoureusement la laine et murmura :

— Oui, je ne me suis pas trompé. . . C'est bien le tapis que je cherche depuis si longtemps. . .

La mère Djakhan, qui se tenait dans l'encadrement de la porte, s'indigna.

— Regardez-moi ça ! s'écria-t-elle levant les bras au ciel. Il vient chez les gens et il déclare qu'il a trouvé son tapis ! Frotte-toi donc les yeux, kardach ! Ce tapis est dans la famille depuis des temps immémoriaux. Il a appartenu à mon arrière-grand-père, si tu veux savoir. C'est clair ? Pour qui nous prends-tu ? Les biens qu'on t'a volés, va les chercher ailleurs !

Gazanfar se redressa et regarda, avec un clignement perplexe, Djakhan on colère. Sa voix eut presque des accents plaintifs quand il parla :

— Allons donc, badji. . . Vous m'avez mal compris. Ce tapis est bien à vous, qui en douterait. . . Je voulais dire qu'il fut un temps où on tissait des tapis comme celui-ci dans le pays, puis ces dessins furent délaissés, on ne sait trop pourquoi. Depuis de nombreuses années, je suis à la recherche d'un tapis comme celui-là, je voulais en trouver au moins un... Au musée, dans la forteresse, il y a beaucoup de tapis tissés à la main, mais je n'en ai jamais vu avec ce dessin-là. J'en avais seulement entendu parler. Et voilà qu'enfin je tombe dessus. . . C'est une grande joie pour moi.

— Ben, fallait le dire tout de suite, grommela la mère Djakhan. Sa colère s'était soudain dissipée.

Gazanfar se remit à examiner le tapis. Courbant le dos, il en fit lentement le tour. Djamal le suivait du coin de l'oeil en caressant la tête du petit.

— Je ne sais si j'oserai vous demander. . . , dit Gazanfar sans quitter des yeux les merveilleux rames.

— Allez-y, je vous en prie. — Djamal posa son fils par terre et sortit un paquet de cigarettes de sa poche. Il n'alluma pas la cigarette, se contentant de la rouler entre ses doigts.

— Vous accepteriez peut-être de le vendre ?

— Quelle idée ! s'agita de nouveau la mère Djakhan. Pourquoi devons-nous vendre une chose qui fait partie de la maison ? Vous pensez peut-être que nous manquons d'argent pour vivre ?

— Mais pas du tout, badji. — Gazanfar lui jeta un regard craintif. — Je n'ai pas dit que vous étiez dans le besoin. Je vois que vous vivez bien et je vous souhaite de vivre encore mieux. Il s'agit d'autre chose... J'aurais beaucoup aimé acheter le tapis pour que nos tapissiers remettent ces anciens dessins à la mode.

Il tourna un regard plein d'espoir vers Djamal, mais celui-ci ne se considérait pas en droit de disposer du tapis et attendait ce que dirait sa mère.

— Kardach, ce tapis n'est pas à vendre, déclara celle-ci d'un air résolu. Tu peux venir nous voir, tu seras le bienvenu, mais le tapis n'est pas à vendre.

Une expression de douleur apparut dans les yeux de Gazanfar, il se voûta encore plus et son visage s'assombrit.

— Badji, je vous en supplie, ne refusez pas. . . Je payerai ce qu'il faudra. Voici l'argent. . .

Il sortit de sa poche une liasse de billets. Sa main tremblait un peu lorsqu'il tendait l'argent à Djamal. Mais celui-ci hocha la tête et répéta ce que venait de dire sa mère : le tapis n'est pas à vendre.

L'air perdu, Gazanfar se tenait debout au milieu de la pièce.

— Tant pis, c'est vous qui décidez, dit-il avec un profond soupir. Mais si un jour vous voulez le vendre, je vous en supplie ne le vendez à personne d'autre qu'à moi. . . Vous pourrez faire venir un expert pour l'estimation et je payerai le double. . .

Il griffonna son adresse sur un bout de papier, fit un salut et partit le dos encore plus voûté qu'à l'ordinaire.

Des lettres adressées à Djamal arrivaient de Konakhkend. L'inlassable Gazanfar le pria de convaincre sa mère de lui céder le tapis. Ces lettres agaçaient Djamal, et il ne répondait pas. Mais voilà qu'un samedi, on entendit la sonnerie de l'interurbain. Gazanfar avait appris leur numéro au bureau d'information. Il s'enquit poliment de la santé de la mère Djakhan, qui avait décroché, et la pria d'appeler Djamal. Et tout recommença. . .

Ce soir-là, Djamal dit à sa mère :

— J'en ai assez de ce maniaque. Comme un aveugle qui ne veut pas lâcher ce qu'il a saisi, ce Gazanfar s'agrippe à nous. . . Il ne nous fichera pas la paix avant d'avoir le tapis. Vaut peut-être mieux le lui céder, maman ? Il propose en échange un tapis neuf plus coûteux que le nôtre.

La mère Djakhan ne voulait même pas en entendre parler. Le tapis lui était cher non pas comme un vieil objet d'art, mais comme le souvenir de sa mère. Même à l'époque la plus dure de son existence, pen-

dant la guerre, quand elle avait reçu un avis de décès de son mari et était restée seule avec deux enfants, l'idée de vendre le tapis ne lui était même pas venue à l'esprit. Pourquoi devait-elle s'en séparer aujourd'hui, alors qu'ils vivaient dans l'aisance ?

— Tu as raison maman, dit Djamal. Mais d'un autre côté. . . Gazanfar dit qu'il n'y a plus de tapis comme celui-là. Le nôtre est peut-être le seul, tu comprends ? Il dit que leur artel, en prenant celui-ci pour modèle, fera des lapis qui viendront décorer de nombreuses maisons. . .

La femme de Djamal le soutint. On ne parla que du tapis plusieurs soirées de suite. Finalement, la mère Djakhan s'adoucit. . .

Le samedi suivant, Gazanfar leur téléphona encore une fois du chef-lieu, et Djamal lui déclara brièvement :

— Venez. J'ai convaincu ma mère.

En guise de réponse, il entendit une espèce de meuglement ; de joie, le pauvre Gazanfar avait dû perdre le don de la parole.

Gazanfar arriva le dimanche à midi. Il entra portant sur l'épaule un sac long et lourd. Son visage semblait rajeuni.

— Je vous apporte un tapis qui est une merveille ! annonça-t-il.

Il délia les nœuds et sortit du sac un tapis bien roulé qu'il déroula directement sur le vieux tapis.

— Alors, badji ? Croyez-vous perdre au change ?

Djakhan se tenait près du mur, la joue appuyée sur la main.

— C'est un beau tapis, répondit-elle après un moment de silence. Du bon travail. . .

Satisfait, Gazanfar se mit à rouler le vieux tapis, puis il déroula le nouveau qui couvrit exactement l'espace entre la petite table et les lits des enfants, comme s'il avait été commandé sur mesure.

— Ecoute, kardach, fit la mère Djakhan en s'avançant vers Gazanfar. Ton lapis est plus neuf, pas de doute, et même peut-être plus beau que le mien, mais pour moi, il n'en est pas de plus cher que celui-là.

— Je sais, je sais, badji, opina Gazanfar, et je vous comprends parfaitement.

— Aussi, poursuivit Djakhan en s'approchant davantage, entendons-nous tout de suite pour ne pas nous disputer après.

— Que voulez-vous dire ? — Sur ses gardes, Gazanfar fit un pas en arrière, serrant le sac contre sa poitrine.

— Je te cède ce tapis pour un mois. Pendant ce temps, vos tapissiers recopieront les dessins et apprendront à les tisser. Après vous pourrez en faire tant que vous voudrez, de ces tapis. Mais tu me rendras le mien et tu emporteras le tien. Toute ma proposition est là.

Quelque chose sembla se casser dans le dos de Gazanfar, tenement il se vouïta. Il tourna un regard désespéré vers Djamal, implorant son soutien, mais Djamal écarta les bras : que veux-tu, il est à ma mère, le tapis.

— Voyons, fiston, murmura Gazanfar au bord des larmes, tu m'as dit que tu as convaincu ta vénérée mère, je suis arrivé sur-le-champ. . .

— Aïe, kardach, s'exclama la mère Djakhan, je n'aime pas tes paroles. Prends garde, je peux changer d'avis complètement. . .

— Non, badji, non ! s'écria Gazanfar avec ef-

froi, serrant encore plus fort le précieux rouleau contre sa poitrine. Je ne dirai plus un mot !

Et il partit portant joyeusement le tapis sur l'épaule.

*Traduit par Elisabeth MOURAVIOVA*

Ioussif Samedogly

## JEU DE L'ANNEE 1946

Ils sont encerclés. Il n'y a pas d'issue. Ils se tiennent assis, tête basse, tous trois, face à face avec la mort. Aucun d'entre eux ne veut mourir. Ni Siavouch, ni Kérim, ni Nazim. Il ne leur reste que deux solutions : la captivité ou la mort. L'ennemi a annoncé qu'il lancerait une bombe atomique s'ils ne se rendent pas. Et eux, ils n'ont pas de bombe atomique. Ils l'ont oubliée chez eux.

La mère de Siavouch, Kérim et Nazim — c'est Sakina — se trouve, elle aussi, dans la tranchée. Sakina serre contre sa poitrine une minuscule poupée, Ghioulzar, l'unique soeur des trois jeunes garçons, et lui chante une berceuse :

*Do-do, le jardin somnole,  
Les roses dorment profondément...*

— Tes frères vont maintenant aller se battre. Ils vont tirer et tuer les ennemis. . . Puis ils reviendront victorieux. Et nous rentrerons à la maison pour manger. Tu sais ce que nous mangerons ? Nous mangerons une brioche sucrée grosse comme ça ! C'est moi qui l'ai faite ! Si tu savais comme elle est bonne ! Seulement tu dois m'obéir. Si tu pleures, je te laisse-

rai ici au milieu des ennemis et je ne te donnerai pas de brioche. Tu as compris ?

Sakina soulève Ghioulzar : la petite poupée ouvre aussitôt les yeux et les ferme des que sa mère la recouche.

— Dors, ma petite, dit Sakina en serrant davantage la poupée contre sa poitrine. Le soir, je t'emmènerai promener, puis je te baignerai. Mais si tu pleures, gare à toi !

*Do-do, le jardin somnole,  
Les roses dorment profondément . . .*

Lorsque Sakina relève la tête, elle ne voit plus ses fils.

— Regarde, ma petite, tes frères sont partis. En ce moment ils tirent, tra-tra-tra . . . Ils reviendront bientôt, et nous rentrerons à la maison. Dors... Dors...

A cet instant, quelqu'un crie :

—Hé, Sakina !

Elle regarde du côté d'où vient la voix et aperçoit au bout de la tranchée sur un tas de caisses, trois soldats ennemis. L'un d'eux braque sur Sakina un pistolet au long canon, qui ressemble à un fusil sans crosse.

— Et toi, pourquoi es-tu vivante ?

Sakina serre les lèvres.

—Et pourquoi devrais-je mourir ? réplique-t-elle. Nous, on s'était mis d'accord dès le début que je ne mourrai pas !

L'ennemi rit. Il agite son arme et crie féroce-ment:

— Tu ne respectes pas les règles du jeu ! Tes trois fils sont morts.

Sakina se met en colère :

— Ils sont morts, et puis après ? On a décidé ensemble que je ne mourrai pas. Mais vous ne m'avez pas tirée dessus !

L'ennemi éclate de rire :

— Toi alors ! Nous avons lancé une bombe atomique ! Là-bas, tout près de la tranchée. Tu dois donc mourir.

Sakina saute sur ses jambes, la poupée tombe lourdement. La fillette la relève prestement et nettoie les cheveux jaunes qui se sont salis dans la poussière.

— Mais non, dit Sakina, nous avons décidé que je ne mourrai pas. C'est toi qui ne respectes pas les règles !

Le silence se fait. Un autre ennemi s'approche et décharge en l'air sa mitrailleuse.

— Bon, dit-il, comme tu veux. Mais quand une bombe atomique explose, elle émet des rayons radioactifs qui aveuglent l'homme . . .

Personne, semble-t-il, ne comprend ce que sont ces « rayons radioactifs ». Le gars à la mitrailleuse, voyant que tous le regardent avec étonnement, cligne des yeux et explique en trébuchant sur les mots :

Oui . . . Papa dit que lorsqu'une bombe atomique explose, elle dégage des rayons radioactifs. Ils rendent tout le monde aveugle.

Sakina secoue la tête et dit avec colère :

— Vous êtes tous des menteurs !

Cette fois, le troisième approche.

— Bon, d'accord, si tu ne veux pas, on ne te tuera pas. . . Mais tes trois fils sont morts. Tu dois devenir folle !

Après une minute de réflexion, Sakina acquiesce. Elle dénoue ses fines tresses, laisse glisser ses cheveux sur les épaules et écarquille les yeux.

Les ennemis font un bond, crient « hurra ! » et partent en courant. La mère, démente, se met de nouveau à chanter la berceuse :

*Do-do, le jardin somnole,*

*Les roses dorment profondément. . .*

Puis elle murmure à la poupée :

— Tes frères sont morts. Ils ne reviendront plus. La bombe atomique les a tués. Maintenant tu es mon unique enfant. Je n'ai plus personne. Je n'ai plus que toi. Tu vois, maman est devenue folle de chagrin. Maintenant tu dois obéir à maman, ne pas faire de bêtises, ne pas pleurer. Nous allons rentrer à la maison et je te donnerai de la brioche. Ensuite nous enterrerons tes frères... D'accord ? Allons-y.

Sakina se lève et prend la poupée dans ses bras. Mais les yeux de celle-ci ne s'ouvrent pas. Quelque chose tinte, la poupée s'est sans doute cassée. Sakina la secoue mais les yeux de Ghioulzar restent fermés. La mère, fondant en larmes, s'écrie :

— Ouvre les yeux !

Les longs ois de la poupée semblent être collés. L'unique soeur des trois garçons, le dernier enfant de Sakina, est devenue aveugle.

*Traduit par Philippe COMTE*

Sabir Akhmédov

## CROCHETS ET ANNEAUX

Ce jour-là, j'étais à neuf heures précises devant la rédaction qui offre plus volontiers que d'autres l'« imprimatur » aux jeunes auteurs. J'avisai à l'entrée un homme voûté, au visage hirsute, qui me fit penser à un vieux lion. Il leva des yeux délavés, laissa glisser sur moi un regard distrait, sans me voir. Ses doigts seraient une cigarette qu'il suçait avidement ; on eût pu croire que, de toutes les joies de la vie, il n'y avait que celle-ci qui comptait, que c'est seulement dans cette fumée bleutée, venant racler ses poumons depuis des années, qu'il trouvait un sens à son existence.

Je fis semblant de ne pas le remarquer, je regardais les gens qui déambulaient dans le jardin, tout en lui jetant de temps à autre un coup d'oeil furtif.

Le vieux continuait de fumer, aspirant avec une placide satisfaction l'âtre fumée. Il semblait sur le point de faire une découverte, on eût dit qu'il fourrageait dans sa mémoire pour se rappeler ce qu'il avait oublié ou perdu là, quelque part dans ce jardin, dans cette maison, hier, avant-hier, vingt ans auparavant...

Celui que j'étais venu trouver à la rédaction parut au bout d'une quinzaine de minutes. Ayant attendu juste ce qu'il fallait pour qu'il ait le temps de pénétrer dans son bureau et d'ôter son pardessus, je me hâtai de le rejoindre.

J'enfilai un étroit couloir, ouvris une porte, dis bonjour et entrai. Le collaborateur en question était un homme assez jeune, mais son air grave était celui d'un fonctionnaire imbu de son importance. . .

La rédaction tout entière occupait une grande pièce haute de plafond, aux larges fenêtres qui faisaient penser à des portails. Des cloisons vitrées peintes en blanc la partageaient en quatre. Elles n'arrivaient pas au plafond et formaient comme des alvéoles. Un lustre poussiéreux, de dimensions respectables, déversait sa clarté sur les quatre bureaux. Au plafond, on voyait des crochets et des anneaux. Vestiges sans doute d'une salle de gymnastique. Quand j'aperçus ces crochets et anneaux rouillés, j'eus l'impression de m'arracher du plancher et de me retrouver suspendu à une corde imaginaire, attachée à l'un des anneaux.

Je me repris, détournai le regard et m'entendant invité à m'asseoir, je pris place sur une chaise. J'adoptai la pose émue et confuse qui sied aux débutants et me penchai vers le rédacteur, en murmurant « sotto voce » (j'ai déjà dit que les cloisons n'atteignaient pas le plafond et que les sons circulaient sans obstacle):

— Je voudrais vous lire un récit.

— Ici, tout de suite ?

— Oui, je vous en prie.

Ma hardiesse et mon ton de confiance parurent susciter chez mon interlocuteur un semblant d'intérêt.

— A une condition. Dès que quelque chose me contrariera, je vous interromps.

— D'accord.

— Allez-y.

« Près de la fenêtre d'un studio, au rez-de-chaussée d'un immeuble de construction récente, un homme était couché sous un édredon sur un lit de fer à la peinture écaillée. La pièce était propre. On sentait une présence ordonnée dans l'aménagement pourtant simple des lieux. Le drap, dont un coin pendait du lit, était de la blancheur d'un nuage qui ne promet aucune pluie.

*Le visage du malade était blême, blafard. Le miroir terni de ses yeux qui fixaient une lampe au plafond laissait entrevoir la lueur noire de la Mort. La maladie terrifiante était là, son stigmate était plus redoutable qu'une sentence de mort.*

*Le malade savait qu'il était au bout de son rouleau...»*

A cet instant, le vieux que j'avais remarqué à l'entrée entrouvrit la porte avec précaution. En entendant la dernière phrase, il sourit mollement et marmonna quelque chose.

En mon for intérieur, j'abreuvi l'intrus de toutes les malédictions que je connaissais, car l'effet risquait d'être manqué. Dès qu'il eut refermé la porte, je poursuivis :

*« Il n'y avait personne d'autre dans le logement. Sa femme était au travail. Elle ne s'inquiétait pas pour lux, il n'avait besoin ni de soins médicaux ni de remèdes. Parfois, un gamin voisin venait demander s'il ne lui fallait rien et, obtenant une seule et même réponse, s'en allait... »*

— Top, cela suffit. . . Dites, pourquoi choisissez-vous des sujets aussi affligeants ? Enfin, le sujet, passe encore. Mais il y a surtout que ce que vous écrivez n'emporte pas l'adhésion. Le lecteur, voyez-vous, doit se représenter un homme terrassé par un mal cruel, croire que tout se passe exactement comme vous le décrivez. Il faut savoir trouver les détails, les menus choses qui peuvent convaincre. . .

— Convaincre ? Il faut un certificat du médecin, peut-être ?

Il sourit, parut apprécier cette pointe d'humour contre moi-même. Je souris également et me levai, en promettant de revenir.

Je n'avais pas plaisanté en vain à propos du médecin. A peine sorti, je fus visité par une excellente idée. Je m'enfournai dans un bus qui m'emmena

jusqu'à un hôpital, à l'autre bout de la ville. Je passai devant des malades assis ou marchant sous des arbres aux branches tombantes et me dirigeai vers le service de cancérologie. Je longeai les fenêtres d'une des salles et y hasardai un coup d'oeil. J'eus l'impression de plonger mon regard dans une vaste chapelle funéraire. Il y avait là une douzaine de lits coupés par des gens qui soutenaient un dialogue muet avec la Mort.

Il y avait beaucoup de monde dans la salle où je pénétrai. Je la parcourus en lisant attentivement les inscriptions sur les portes des cabinets de consultation et m'arrêtai devant l'un d'eux. Cinq malades attendaient leur tour. Je saisis la poignée comme s'ils n'existaient pas. Derrière un bureau se tenait un homme affable d'une quarantaine d'années. Il terminait son entretien avec une femme déjà âgée. Quand j'entrai, elle se leva, me sourit avec une expression de feinte gaieté et sortit, le dos courbé, toute à ses pensées.

Je pris place en face du docteur.

— On dirait que la vieille dame va se retaper ?

— Pensez-vous, il ne lui reste qu'à s'en remettre à Allah !

— Allah peut-il quelque chose pour de tels malades ?

Le médecin me dévisagea sans aménité.

— Que puis-je pour vous ?

Je fourrai la main dans ma poche pour en extraire mon manuscrit.

— Docteur, je me permettrai de prendre quelques minutes de votre temps.

— Je vous en prie.

— Je voudrais vous lire un récit.

— Vous vous êtes apparemment trompé de service.

— Non, non, j'ai tous mes esprits.

— Camarade, mes malades attendent d'être reçus et je ne vois vraiment pas ce que votre récit vient faire ici.

— Il faut pourtant que je vous le lise, dis-je, et je commençai : *« Près de la fenêtre d'un studio, au rez-de-chaussée d'un immeuble d'une construction récente. . . »*

Je lus jusqu'à l'endroit où j'avais été interrompu par le rédacteur. Le docteur était sans doute las d'un labeur monotone, de la nécessité imposée par ses obligations de se montrer optimiste, de ces entretiens harassants auxquels il était astreint. Ma visite lui offrait un répit. Il me pria de poursuivre. Je refusai.

— Bon, mais que voulez-vous alors ?

— J'aimerais savoir si mon personnage ressemble à un malade.

— Oui.

— Et vous pourriez confirmer, s'il le fallait, que l'homme que je décris est atteint d'un cancer ?

— Bien sûr.

Tout content, je lui tendis la main, mais il ne bougea pas.

— Je vous demanderai alors de confirmer officiellement ce que vous venez de dire.

Le médecin sortit d'un tiroir une fiche à ordonnances, prit un stylo et écrivit soigneusement ce qu'il fallait.

Le lendemain, j'étais de nouveau à la porte de la rédaction. Le vieil homme était là lui aussi. Il faisait les cent pas en fumant et en jetant des regards distraits sur les passants. Selon toute apparence, sa découverte de la veille n'avait pas encore donné de résultats. Il se morfondait manifestement dans l'attente de quelqu'un.

Le collaborateur du journal m'avisa de loin. Arrivé à ma hauteur, il grommela une vague bonjour, poussa la porte vitrée et pénétra dans la rédaction. Je

lui emboîtai le pas. Il salua ses collègues des pièces voisines, entra dans son bureau, se débarrassa de son pardessus qu'il accrocha à une patère.

— Vous l'avez ? dit-il en me montrant une chaise.

— Oui.

Il examina longuement le certificat, fixé au manuscrit par un trombone, et proféra enfin :

— Allez-y, lisez la suite.

« Au début, la femme ne se doutait pas quel était le mal qui rongait son mari. Elle s'épuisait à le soigner jour et nuit, pour lui prouver, dans l'état où il était, tout son attachement. A peine réveillée, elle mettait la main sur son front, l'homme entrouvrait les paupières pour voir les yeux souriants de sa femme. Le visage, le regard de celle-ci étaient illuminés par l'espérance. Cet espoir renouvelait, semblait-il, toute la tendresse des rapports établis entre eux en vingt ans de vie commune, pendant lesquels il ne leur fut pas donné d'avoir des enfants.

— Bonjour, disait-elle.

— Bonjour.

— Tu as l'air d'être tout à fait bien.

— Oui, répondait-il.

— La crise est passée, tu vas te rétablir maintenant.

— Dieu le veuille.

— Que veux-tu que je te prépare ?

— Ce que tu voudras. . .

La femme s'en allait. Au retour, elle lui achetait toujours des fruits. Elle rentrait gaie et enjouée, comme si elle n'avait pas toute une journée de travail derrière elle. Sans laisser paraître sa lassitude, elle se montrait encore plus tendre et prévenante.

Mais un jour on lui apprit quelle était la maladie dont souffrait son mari. Elle ne dormit pas de la nuit.

— Tu as l'air toute chose, dit le mari au matin.

— Tu te fais des idées, répliqua-t-elle.

Le soir, il eut la même remarque :

— Tu me parais bien triste.

— Penses-tu !

Bientôt la femme retrouva son entrain. Dans son sourire forcé, le mari lut qu'il était condamné. A partir de ce jour, ils se trompèrent délibérément l'un l'autre, car la vérité était trop cruelle.

— Bonjour, chéri.

— Bonjour, ma chérie.

— Tu as très bonne mine aujourd'hui.

— C'est très bien.

L'homme avait perdu sa fidèle compagne. Elle s'était écartée de lui, était restée dans un monde qu'il ne connaissait plus. Comme si c'était une autre femme, bien qu'elle se montrât doublement prévenante et pleine de sollicitude. « Tu veux peut-être quelque chose ? Que faut-il t'acheter ? » demandait-elle. Et il lui semblait qu'elle le faisait seulement pour se laisser dire : « Non, merci, je n'ai besoin de rien », parce que telle était la réponse qui s'imposait.

Du jour où on lui avait dit que son mari ne se relèverait plus, la femme s'était mise involontairement à penser à sa vie future. Elle s'imaginait même comment elle déplacerait les meubles pour que la pièce ne paraisse plus la même.

L'homme restait des heures étendu sur le dos, les yeux rivés au plafond blanc.

Si c'était permis, dit-il un soir, j'aurais demandé que tu m'emmènes au cimetière pour m'y ensevelir.

La femme se cacha le visage dans les mains.

— Il faut savoir regarder la mort en face. — L'homme s'efforça de sourire, mais en vain, la peau de son visage étant tendue comme un parchemin. — Mieux vaut devancer la mort. Sans cette maudite faiblesse qui me tient, je m'en irais moi-même au cimetière. Nous avons habité une partie de notre vie

*dans une sorte de sous-sol. Une tombe, c'est presque la même chose. La seule différence, c'est qu'ici on se rend compte où l'on vit, tandis que là-bas. . .*

*La femme versait de vraies larmes. . . »*

— Arrêtez.

Je posai le manuscrit sur le bureau.

— Elle n'est guère vraisemblable, votre histoire. Les rapports entre la femme et le mari ne sont pas convaincants. Vous y mettez le paquet. Il faut des preuves valables pour pouvoir croire à un pareil changement, croire que cette femme ait pu se lasser si vite de lui. Vous parlez d'un couple!

— Ce n'est pas vraisemblable ?

— Non. — Il me regarda sévèrement, avec une pointe d'irritation.

Je me levai, ramassai les feuillets épars. Je souris vaguement, en avançant l'éventualité d'une nouvelle entrevue, et sortis.

Il y a longtemps que j'avais remarqué, au rez-de-chaussée d'un immeuble résidentiel en face d'un grand institut du voisinage (il n'y avait que le jardin à traverser), la plaque d'un office de l'état civil. . .

Je frappai et pénétrai dans le bureau du responsable. La pièce plutôt petite était meublée avec prétention, comme s'il s'agissait de faire croire que c'était là le bureau d'un personnage important.

— Bon jour.

— Bonjour.

L'employé correspondait tout à fait à ses fonctions. Il semblait fait pour procéder à l'enregistrement du bonheur des gens. Sa maigreur, toutefois, était quelque peu en contrepoint. Mais il avait le teint frais, sans doute venait-il de terminer un bon déjeuner.

— Je vous prendrai quelques minutes à peine.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

J'obéis et sortis le manuscrit. Avant de lire, je dis:

— Faites bien attention à ce passage. . .

— Un instant, camarade ! s'exclama-t-il dès que j'eus lu les premières phrases, en me jetant un regard éloquent. Vous savez où vous êtes ?

— Mais certainement.

— Alors que signifie tout cela ?

— Ecoutez-moi, je vous en prie. Vous n'en aurez que pour trois minutes, pas plus.

— Camarade. . .

— Il faut que vous m'écoutez. — Je repris le manuscrit. Mon insistance le paralysa.

Quand j'eus terminé, il demanda avec agacement :

— Et alors ? A quoi bon décrire un mari et une femme sous ce jour ? Présenter ainsi la famille, alors que nous faisons tout pour la consolider. . .

— Dieu prenne pitié de l'âme de votre père. Pardonnez-moi, mais les vivants ont, eux aussi, besoin de consolation. . . Vous confirmez que. . .

Lorsque, le lendemain, je tendis au type de la rédaction le certificat de l'office de l'état civil, il eut pour moi un regard presque amical.

— Là, c'est autre chose. Continuez, fit-il.

Dans la pièce il y avait, à part nous, encore deux employés. L'un d'eux était le vieux qui arrivait au travail plus tôt que les autres. Sans se redresser, avec la frénésie d'un possédé, il noircissait une feuille de papier. Chacun vaquait à ses affaires : on avait l'habitude des visiteurs et personne ne prêtait attention à nous.

Cette fois, il écouta le récit du début jusqu'à la fin. Il leva la main et se frotta vigoureusement le front. Puis, comme s'il soupesait tout mentalement, il déclara, songeur :

— Ma foi, tout le hic est là la fin. Si je vous avais entendu jusqu'au bout dès la première fois, notre entrevue d'aujourd'hui eût été inutile. Qu'écrivez-vous là ! Votre personnage serait tombé malade d'avoir passé toute sa vie à réfléchir, bref, des fichaises.

- Effectivement, c'est le cancer de l'esprit.
- Mais à quoi réfléchissait-il, en fin de compte?
- Il avait les mêmes idées que tout un chacun.

Ses cheveux se faisaient rares. Il secoua les pellicules de sa veste et, ne voulant pas rencontrer mes yeux, coula un regard en biais.

— Ce qui distingue l'homme de la bête, c'est qu'il est doué de pensée. L'homme est un roseau pensant.

J'avancai mes arguments :

— Ce n'est pas ce qui distingue l'homme de l'animal. Si la pensée n'aboutit pas à un résultat concret, à une déduction concrète, elle est stérile. Philosophiquement parlant, la pensée n'existe pas. Dans ce cas, l'homme de même que la bête, vit de ses instincts.

— Pardon, c'est des calembredaines que vous me débitez là. Les plus grands esprits de par le monde sont incapables de dire quelle est l'origine du cancer. Il n'y a que des hypothèses. Et voici que vous me sortez le cancer de l'esprit.

— Bah ! Et pourquoi ne serait-ce pas une des hypothèses ?

Son regard fit le tour de la table, il prit une cigarette, sans l'allumer.

— Relisez voir cet endroit.

Je fis un signe de la tête.

« . . . Des soucis sans fin se mettaient chaque soir au lit avec lui. Dans son sommeil, il était assailli par des images fantastiques qui reflétaient ces soucis. Au matin, les soucis se réveillaient avec lui. Il les enfournait dans un sac en papier qu'il se chargeait sur le dos et, courbé, il sortait de chez lui. L'autobus malaxail les gens comme on pétrit de la pâte, le sac en papier ne tenait pas le coup et crevait. La plupart des ouvriers et employés qui se rendaient comme lui, de bon matin, au travail, portaient eux

*aussi des sacs. Les plus résistants ne se déchiraient pas, tandis que les sacs en papier, les vieilles mulettes craquaient. Sans le vouloir, ils s'offensaient les uns les autres. »*

— Un instant, dit-il, c'est du délire. — Il leva les yeux et me fixa d'un air sceptique.

— Vous ne me croyez pas ? D'andai-je ? Cette fois-ci, vous aurez des preuves encore plus convaincantes.

Je me levai. Perplexe, il eut l'air de vouloir en faire autant, mais se contenta de tendre la main pour prendre une cigarette dans le cendrier.

J'étais fâché pour de bon. Jusque-là je m'étais plié, sans toutefois les accepter, à bon nombre de ses exigences, de la même façon que l'on supporte des centaines de journées sans joie pour une seule de bonheur. Mais là j'avais compris que c'était ma personne qui l'intéressait. plutôt que mon récit. Comment se fait-il ? Le soleil se lève ! C'est sûr. La lune se couche ! Nul doute. Comment renier ce que l'on a vu précédemment une centaine, un millier de fois. Il ne faut pas appeler noir ce qui est blanc, il y a de quoi devenir fou. . .

J'attends le soir pour me rendre chez Abdullah. Sa femme me verse du thé. Après avoir expédié son travail dans le laboratoire qu'il s'est aménagé chez lui, Abdullah entre. Il a les yeux rougis et son humeur n'y est pas manifestement. Respirant profondément, soufflant du nez, il me tend la main et prend place à la table.

— Bonsoir. Il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu, dit-il, en coulant curieusement des regards obliques. Et il hoche la tête.

— Je viens te trouver pour affaire, Abdullah.

C'est un gars qui n'a pas froid aux yeux, Abdullah. Il ne s'est pas laissé submerger par les dizaines de reporters, de photographes en tous genres qui

constituent cette gent turbulente et dynamique qui a toujours l'oeil collé au viseur. Il disparaît, puis refait surface, toujours plein d'allant. Je sais qu'il se prépare à une grande offensive. Une importante exposition doit avoir lieu à l'occasion des fêtes prochaines. Abdullah travaille jour et nuit en vue de cet événement. Je sais cependant qu'il ne refusera pas de m'aider. Je lui raconte tout. Il quitte sa chaise aussitôt et m'apporte une corbeille pleine à ras bords. Il étale devant moi une trentaine, voire une quarantaine, de clichés qui me conviennent. Je fais sans doute penser à Ali-Baba dans la caverne.

— Tu peux les prendre tous, si tu veux, je n'en ai pas besoin.

Je choisis trois photos, saisis une carotte cuite bien rouge dans l'assiette posée sur la table et me lève.

— C'est excellent pour la santé, un baume pour l'estomac, dit Abdullah en me reconduisant.

Le lendemain, j'arrivai à la rédaction une demi-heure avant la fin de la journée. Le vieux était là, impatient de savoir, pour sûr, comment notre duel allait se terminer. Je devinais qu'il s'était arrêté à la porte entrouverte du bureau et qu'il allait écouter notre entretien.

Une fois de plus, je ne sais trop pourquoi, mes yeux allèrent chercher les crochets et les anneaux fixés au plafond. Je m'étirai et me figeai, comme suspendu à ces anneaux.

— Pourquoi regardez-vous le plafond ? — Le rédacteur me dévisagea longuement.

Un grattement se fit entendre dans le couloir : le vieux, sans doute, cherchait à voir le plafond.

Mon interlocuteur leva aussi la tête et regarda. Il ne trouva rien d'extraordinaire à ces crochets qu'il voyait chaque jour — il ne les remarquait pas à force d'habitude — et me toisa à nouveau. Soudain, quelque chose comme un soupçon parut le transpercer. Il tres-

sallit, mais, pour ne rien laisser paraître, recomposa son visage et examina encore une fois les clichés.

— D'accord, c'est entendu. Ils sont un peu sombres pourtant, dit-il.

— C'est vrai, mon labo est encore loin de la perfection. (« Il n'a qu'à croire que je fais de la photo, par-dessus le marché. »)

Il prit son pardessus à la patère. Un des boutons tenait à peine, il l'arracha pour le fourrer dans sa poche. Il mit son chapeau, se regarda dans la vitre de la porte et recula d'un pas. J'eus l'impression que, moi aussi, on m'avait boutonné tout le corps.

— J'ai oublié de vous dire la condition principale, obligatoire pour tous les amateurs qui s'essaient dans le métier.

— Allez-y, je suis prêt à tout.

— Il faut que vous apportiez un certificat d'une clinique psychiatrique. Ne vous étonnez donc pas. C'est la règle.

— Ce sera fait, dis-je.

— Au même instant, j'eus la sensation que mon corps était passé à la flamme. Quand je sortis de la rédaction, une crampe me noua le mollet. Vrai, sur le chemin du retour je ne pensai qu'à lui : était-il agité d'un tremblement ou non ? J'avais la frousse, il ne me manquait plus que cela, pour faire le plein.

*Traduit par Camille LAMBERT*

Maksoud Ibraguimbékov

## PAR UN BEAU JOUR D'ÉTÉ

Le matin promettait une journée claire et chaude. C'est justement ce matin-là que Vassif Rafibeïli, ingénieur chimiste de trente-deux ans, homme sérieux et prospère, en somme, vit une soucoupe volante. Que c'était une soucoupe volante, il ne le comprit pas tout de suite. Frissonnant dans la fraîcheur de l'aube, il se tenait à son balcon du quatrième, fasciné par ce qu'il avait devant les yeux. A faible altitude, un disque argenté, venant du côté de la baie, s'avancait pesamment et sans bruit vers la ville. La lumière rose pâle de l'aube l'éclairait suffisamment pour qu'on puisse en examiner les détails.

Sur le disque, on pouvait voir clairement des bandes sombres qui en faisaient le tour en spirale et deux ou trois signes étranges tracés à la peinture noire et ressemblant fort à des hiéroglyphes. Volant toujours plus bas, le disque s'approchait en rasant presque les toits des maisons.

Agrippé des deux mains à la balustrade du balcon, le cœur soudain palpitant d'émotion, Vassif regardait l'objet.

Assise à côté de lui, la chatte Pakisa, créature au plus haut point curieuse et observatrice, contemplait le disque avec non moins d'attention.

Le disque s'était maintenant immobilisé au-dessus du toit de la maison d'en face, cependant on pouvait remarquer qu'il commençait à virer très lentement autour de son axe.

Dire que cette chose, il la voyait de ses propres yeux, du balcon de la maison qui l'avait vu naître,

dire qu'elle était suspendue au-dessus de la rue où il avait grandi, qu'il avait empruntée pour aller d'abord à l'école, puis à l'institut, plus tard à son travail, au-dessus de la rue la plus ordinaire de Bakou, pavée à l'origine, goudronnée ensuite, rue où passait dans le temps une ligne de tram remplacée aujourd'hui par des trolleybus ; dire que ce disque mystérieux, cette soucoupe volante, était suspendu au-dessus du magasin d'alimentation et de la crèmerie, au-dessus du feu rouge qui passait au vert avec son claquement rythmé de toujours ! Et tout cela, par le plus ordinaire des matins d'été de Bakou !

C'est ainsi que l'extraordinaire entra dans la vie de Vassif Rafibeïli.

Du fond de sa gorge, il émit un bruit étrange et se rua dans la pièce sur des jambes soudain engourdis. Il saisit sur son bureau un bloc-notes et un crayon, revint en courant au balcon, copia en vitesse les signes hiéroglyphiques et nota les dimensions du disque qu'il essaya d'évaluer l'oeil. Il faut dire qu'elles étaient imposantes. Le disque était deux fois plus volumineux que l'immeuble à cinq étages au-dessus duquel il était suspendu, peut-être même deux fois et demie. Une légère odeur de métal surchauffé flottait dans l'air. D'un geste machinal, Vassif leva la main pour la passer sur ses cheveux et sentit qu'ils s'étaient dressés sur sa tête. La soie de son maillot de corps émettait un crépitement à peine audible, dans le noir on y aurait vu des milliers d'étincelles bleues. Avec un miaulement plaintif, ses poils hérissés et ses yeux lançant des éclairs, la chatte Pakisa bondit dans la pièce.

Jamais, Vassif n'avait été en proie à une telle douloureuse extase. Il ne détachait pas son regard du vaisseau spatial hétéroplanétaire — Vassif n'avait aucun doute sur ses origines —, qui continuait à tourner lentement autour de lui-même ; le bourdonnement devint un peu plus fort et rappelait mainte-

nant le bruit que fait un essaim d'abeilles par mauvais temps. La surface du disque devait s'être terriblement échauffée, car sur le toit de la maison d'en face le goudron se mit à fondre et au bout de deux ou trois minutes, il coulait déjà en petits filets noirs sur le mur blanc de la façade.

Soudain, Vassif retourna à toute vitesse dans l'appartement, dans la chambre à coucher cette fois-ci, et réveilla sa femme.

— Bon jour ! Lève-toi vite, dit-il en essayant de garder son calme pour ne pas l'effrayer au réveil. Viens au balcon !

— Pour quoi faire ?

— Vois-tu, hésita Vassif, juste en face de notre maison il y a... Bref, je crois que c'est un vaisseau spatial.

— Pas possible ! Mais c'est formidable ! — Sa femme bondit du lit et commença à s'habiller à la hâte. Elle enfila sa robe sur sa chemise de nuit, courut vers la glace, trempa un bout de coton dans du démaquillant et, avec des mouvements rapides et précis, se mit à enlever la crème de son visage.

— Mais plus vite que ça, gémit Vassif. Allons au balcon. Quelle idée de t'habiller et de te poudrer !

— Tu viens de me dire toi-même qu'il y a un vaisseau en face de notre maison. C'est peut-être une blague ?

— Non, c'est bien ce que j'ai dit. Il est là.

— Alors, d'après toi, je dois m'exhiber nue devant tout le monde ? Tu me vois sortir toute nue ? Et ne crie pas, tu vas réveiller les enfants.

Plus de disque. Le disque avait disparu. L'odeur de forge était toujours là, mais les cheveux ne s'électrifieraient plus et Pakisa était revenue sur le balcon. Seul le filet noir de goudron fondu coulant le long du mur rappelait qu'il y a quelques minutes à peine, l'objet était suspendu au-dessus de la maison d'en face.

— Vite à la cuisine, hurla Vassif, il a dû se déplacer de l'autre côté de la maison. En vitesse !

Mais de la fenêtre de la cuisine on ne voyait rien. L'étrange messenger de l'Espace avait disparu.

— Tu te rends compte, disait Vassif à sa femme en faisant nerveusement en caleçon les cent pas dans la chambre. Ça s'est enfin réalisé ! Une civilisation inconnue a su entrer en contact avec nous. Intéressant de savoir d'où ils viennent. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'ils viennent d'une autre galaxie... La forme de leur vaisseau est par trop bizarre... Dire que je l'ai vu de mes propres yeux. Nous vivons aujourd'hui le premier jour d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

— C'est grandiose ! fit sa femme qui s'était déjà recouchée. Mais pourquoi sont-ils venus si tôt, dis ?

— Comment, si tôt ! Cette chose aurait pu arriver il y a mille ans aussi bien que dans mille ans !...

— Regarde ta montre, il est quatre heures et demie, remarqua sa femme. Je pensais que ça se passerait plus solennellement. Qu'on les accueillerait quelque part... heu... à l'aérodrome, par exemple. Et eux, ils arrivent à la pointe du jour, même les balayeurs de rues ne sont pas encore sortis travailler. A mon avis, c'est d'une impolitesse... Et toi, comment se fait-il que tu sois levé si tôt ? demanda-t-elle en s'étirant. Elle bondit soudain : — A qui téléphones-tu à cette heure ?

— A ton père. Il ne me pardonnera jamais s'il n'est pas le premier à savoir.

Mal réveillé, le beau-père n'arrivait pas à comprendre ce qu'on lui disait. Petit à petit la chose devint plus claire.

— Très intéressant. Merci de m'avoir téléphone, dit-il; il raccrocha — le téléphone était sur sa table de nuit —, et se tourna vers sa femme qui, les nerfs tendus, essayait de suivre la conversation.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle. Seigneur, vas-tu enfin me dire ce qui est arrivé ?

— Vassif vient de voir une soucoupe volante, articula distinctement le beau-père après une pause.

— Où l'a-t-il vue ?

— Dans les airs, pardi... Et il me téléphone pour m'en faire part.

— Grand Dieu ! s'écria la belle-mère. Que vont-ils devenir ? Il a des enfants ! Pauvre Sanoubar !

— Qu'est-ce que les enfants ont à voir là-dessus ? trancha le beau-père. Vassif a vu une soucoupe volante, il n'y a vraiment pas de mal à ça.

— Mais qu'est-ce qui l'a pris de voir cette soucoupe volante, y as-tu pensé ? demanda la belle-mère d'une voix douce. Excuse-moi, mais tu parles comme si ça t'arrivait souvent d'entendre nos parents ou nos amis raconter qu'ils ont vu un objet volant dans les airs. C'est à mourir de rire, vraiment.

— Je dors.

— Je sais que tu dors. C'est la meilleure chose à faire... Tu es tout de même un insensible, fit-elle en soupirant ; pourtant c'est toi qui as la responsabilité de ta fille et de tes petits-enfants. De moi aussi, mais je ne me donne même plus la peine de te le rappeler.

— Tu m'empêches de dormir, dit le beau-père avec une note métallique dans la voix.

— Que je t'empêche ou pas, reprit la belle-mère en baissant soudain la voix, ça ne change rien à l'affaire. D'après moi, il lui arrive quelque chose de pas normal, à notre beau-fils. Je t'avais toujours dit qu'il était un peu bizarre. Ce coup de fil finira bien par te convaincre, je pense. Il a une lourde hérédité.

Sans dire un mot, le beau-père se leva du lit, prit son oreiller et sa couverture sous le bras et s'en alla finir ses rêves sur le canapé du salon.

— Quel égocentrique ! grommela sa femme. Remonte la couverture, qui traîne par terre. — Elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller et resta pensive.

Telle fut la réaction que suscita, dans l'appartement du beau-père de Vassif Rafibeili, la nouvelle de l'apparition de la soucoupe volante.

... Exterieurément, cela ne se manifestait par rien de particulier. Un homme marchait dans la rue d'un pas décidé, tout simplement, et on aurait eu tort de dire qu'il souriait bizarrement, mais un sourire léger et presque imperceptible errait cependant sur son visage.

A voir Vassif, personne n'aurait jamais pu deviner que tous les secrets d'Etat du monde ne sont rien en comparaison de la chose extraordinaire que sait cet homme ; que ce matin même cet homme fut le témoin d'un événement pouvant changer le destin de l'humanité tout entière. Vassif ne laissait rien paraître, car il était parfaitement bien élevé et savait avec précision comment on se conduit dans la rue. . . Mais un chant montait dans son for intérieur. Il jouissait de la vie avec plénitude. Son être tout entier débordait de la joie d'avoir été le premier à savoir. Il se hâta, sentant qu'il n'avait pas le droit de garder son bonheur pour lui tout seul.

Il avait besoin de son collectif.

... Il n'attendit pas l'ascenseur. D'un saut, il fut au troisième. A son grand étonnement, c'est plutôt froidement qu'on accueillit sa nouvelle au laboratoire. Pourtant il raconta ce qu'il avait vu avec tous les détails et montra à chacun la feuille où il avait dessiné les signes tracés sur le vaisseau.

— Pourquoi ne l'as-tu pas photographié ? demanda en rougissant Seveda, une des collègues de Vassif qui lui plaisait justement parce qu'elle rougissait à tout bout de champ, même quand on disait les choses les plus inoffensives.

— Bah, parce que je n'ai jamais rien photographié de ma vie, répondit Vassif, et il se sentit soudain rougir lui-même. Je ne sais pas photographier. D'ailleurs, je n'ai même pas d'appareil photo.

— C'est merveilleux, fit son collègue Moursal en détournant les yeux. Au fait, Vassif, t'as pas oublié de prévenir Gadjev, hier, que nous n'avons presque plus d'acide fluorhydrique ... Bon, merci ...

Ce n'est pas que l'humeur de Vassif se gâtât, mais elle changea d'une drôle de façon. De la combinaison complexe d'émotions agréables qui l'avaient envahi depuis ce matin, c'est le sentiment de jubilation qui s'évapora le premier. D'ailleurs, il avait beaucoup de travail, ce qui lui fit presque oublier les événements du matin. Deux heures s'écoulèrent ainsi, lorsqu'on vit Vakhid, du laboratoire des polymères, passer sa tête dans l'entrebâillement de la porte et demander gaielement :

— Dites donc, les amis, il paraît qu'il y a quelqu'un dans votre labo qui a vu ce matin, alors qu'il était mal réveillé, quelque chose de vert avec une queue et des cornes ? ... Salut, Vassif, dis, c'est sérieux ? Raconte, hein ! Tu sais bien que j'aime ce genre d'histoires. Alors, tu es là, à ton balcon, tu ne bouges pas et le truc s'approche de toi et dit. . .

— Il ne dit rien, fit Vassif en riant. Reviens à l'heure du déjeuner, on causera, pour l'instant je suis occupé, tu vois bien.

Pendant l'heure du déjeuner, Vakhid amena à la cantine toute son équipe des polymères, et leur faisant sans cesse des clins d'oeil, il se mit à interroger Vassif pour savoir si c'était vrai qu'il avait vu dans les airs un plateau avec un poulet et une bouteille non entamée de *tchatcha*<sup>1</sup>. Tout le monde rit, et Vassif aussi, on s'amusa beaucoup, car ce Vakhid du laboratoire des polymères était impayable: il

<sup>1</sup>Eau de vie à base de raisin. (N.d.T)

représentait Vassif sur son balcon, incapable d'atteindre le plateau qui finit par s'éloigner proférant d'affreux jurons en une langue hétéroplanétaire, ignorée de tous.

On s'amusa donc beaucoup, cependant Vassif s'étonna qu'Arif Moussaïev, un de ses collègues qui ne l'appelait jamais autrement que Vassif-mouallim, ait rejeté aujourd'hui cette formule de respect et se soit mis à le tutoyer. D'ailleurs, cette pensée traversa son esprit en éclair pour disparaître aussitôt, car Vassif s'était remis à observer Vakhid qui s'en donnait à cœur joie. Vassif pensa à part soi que Vakhid est un homme très doué, qui possède une qualité excellente: il sait faire rire les gens, même ceux qui ne se sentent pas d'humeur à rire, tandis que lui, Vassif, il n'a jamais possédé ce don, et c'est bien triste si on y pense.

Puis il se dit qu'il n'y a pas de justice parce que les uns ont des tas de qualités dès leur naissance — des cordes vocales remarquables ou le sens de l'humour —, et ça leur simplifie drôlement l'existence, tandis que les autres ne doivent compter toute leur vie que sur leur intelligence et leur courage. C'étaient des idées étranges et inhabituelles. Quant au vaisseau spatial, il l'oublia sans s'en rendre compte lui-même. Mais après la pause du déjeuner, oublier devint impossible... La nouvelle avait fait le tour de l'établissement et Vassif dut répéter plusieurs fois son histoire. Certains de ceux qui venaient l'interroger parlaient en baissant la voix, jetaient des coups d'oeil en arrière et le regardaient avec compassion.

« C'est à n'y rien comprendre, se disait-il tout en étudiant à sa table de travail les mesures qu'il avait prises ce matin. J'admets que cette histoire de soucoupe volante puisse paraître à première vue invraisemblable, mais j'affirme avoir vu la chose moi-

même, je ne la tiens de personne, je l'ai vue de mes propres yeux. J'ai toujours dit la vérité, pourquoi aujourd'hui personne ne veut plus me croire ? Pourtant, tous ces gens m'ont toujours fait confiance et m'ont toujours respecté, j'en suis sûr. Alors, que se passe-t-il ? »

Il fut tiré de ses réflexions par la sonnerie du téléphone. C'était la secrétaire du directeur qui le pria de passer au bureau du chef.

Dans le bureau il y avait, à part le directeur, son adjoint chargé du matériel.

Le directeur, homme de haute taille, svelte pour son âge, au visage fin et nerveux, se leva à la rencontre de Vassif dès que ce dernier eut passé le seuil. Il le fit avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire, et Vassif était sûr ce n'était pas qu'une impression.

— Comment allez-vous ? demanda le directeur. J'ai lu votre rapport aujourd'hui, je viens tout juste de le terminer, et je dois avouer qu'il m'a paru fort intéressant.

Vassif était stupéfait : d'habitude, le directeur était tellement occupé que pour lire un rapport il lui fallait au moins dix à quinze jours, or il n'avait présenté le sien qu'avant-hier.

— Très intéressant, dit le directeur, et il énuméra les qualités du rapport en s'arrêtant longuement sur les détails. Il parla ainsi près de vingt minutes, puis se tut et après une pause demanda d'un air embarrassé:

— C'est vrai ?

— Quoi donc ?

— On m'a dit que ce matin vous avez cru voir quelque chose, fit le directeur en détournant son regard.

— Je n'ai rien cru voir, j'ai vu, dit Vassif, décidé d'être ferme. Et il raconta une fois de plus ce qu'il avait vu. Il parlait, tout en sentant qu'on ne le

croiyait pas, bien qu'on l'écoutât avec attention et que le visage du directeur gardât une expression bienveillante...

Pour conclure, Vassif montra son bloc-notes avec les signes qu'il avait reproduits.

—Oui, oui, fit le directeur en examinant les dessins, c'est très curieux. Je n'ai aucune raison de ne pas vous croire. Mais en toute sincérité, j'aurais préféré que vous me disiez tenir cette histoire d'une tierce personne... Parce que maintenant... Je vous connais comme un savant sérieux, intelligent. Mais un vaisseau spatial venu d'une autre planète, c'est tout de même invraisemblable, vous conviendrez... Et ce thème est tenement rabâché dans les romans de science-fiction... Vous devez aimer la science-fiction... Moi aussi, j'aime en lire à mes heures de loisir. Surtout cet écrivain, j'oublie toujours son nom, ça commence par «ch», il écrit mer-veilleusement bien. J'oublie toujours son nom, je l'ai sur le bout de la langue mais je n'arrive pas à me le rappeler.

— Checkly ?

— Non, non... Je vous le dirai quand je l'aurai retrouvé... Et puis vous savez bien que la conjoncture est fort complexe dans notre institut. Vous vous souvenez combien il y a eu de discussions quand on vous a nommé chef de laboratoire par intérim. Le professeur Akhoundov, à lui seul, est bien représentatif, cet homme n'a rien d'un intellectuel, il ne s'intéresse pas du tout à la science, c'est un intrigant. Vous vous imaginez l'atout qu'il a maintenant: la personne qui prétend diriger le laboratoire a vu une soucoupe volante... Mon cher, je ne voudrais pas vous rappeler le climat qui règne, malheureusement, dans notre institut à l'heure actuelle... Oui, le rapport m'a beaucoup plu. C'est du bon travail, et je pense que votre vocation est là. Et pas du tout dans... bref,

laissez les soucoupes volantes aux revues de vulgarisation scientifique, nous autres, savants, nous avons nos propres problèmes... Comment ça va chez vous ? Très heureux. Passez me voir, ça me fait toujours plaisir.

Vassif salua mélancoliquement et se dirigea vers la porte.

— Ah, j'y suis ! dit le directeur. Cet auteur s'appelle Efrémov<sup>1</sup>. C'est passionnant ce qu'il écrit.

Dans l'antichambre, la secrétaire eut pour Vassif un regard plein de curiosité et chuchota quelque chose à l'oreille de la dactylo. Le directeur adjoint chargé du matériel, Moubariz Mamédov, le rattrapa dans le couloir.

— Vous connaissez bien mes sentiments à votre égard, quel but poursuivez-vous là ? dit-il d'un seul souffle, la respiration entrecoupée par la course et l'asthme. A quoi ça peut bien vous servir ?

J'étais dans le bureau du directeur ce matin quand je vois arriver ce Djavadov, le neveu d'Akhoundov, vous connaissez l'oiseau, et il dit avec un sourire traître: «Votre choucou de Rafibeili, et bien, il a vu une soucoupe volante. Plus encore, il en parle à tout le monde, et vous qui vouliez le nommer chef de laboratoire!» Vous vous imaginez ça ? Moi, j'ai pris votre défense, bien entendu, c'est pas possible, que je dis, ce ne sont que de méprisables potins et commérages...

Il faut rendre justice au directeur, il n'a rien voulu entendre... Mais il y a les faits. A quoi ça peut bien vous servir ?

— C'est que je l'ai vraiment vue, la soucoupe volante, fit Vassif au bord du désespoir. Je l'ai vue, et je ne peux rien y changer.

— Vous l'avez vue, bon, c'est parfait, reprit

<sup>1</sup> Il s'agit d'Ivan EFREMOV (1907-1972), écrivain soviétique de science-fiction bien connu. (N.d.T.)

Moubariz Mamédov. C'est votre affaire. . . Mais pourquoi en parler à tout le monde ? Est-ce qu'on parle de tout ce qu'on voit ? Voilà un exemple : dans notre cour, un mari a battu sa femme. Une scène de ménage des plus banales. Elle l'a griffé à la figure et lui, il lui a fait un oeil au beurre noir. Et devant les voisins, tout ça. Je les ai vus, même que j'ai essayé de les séparer. Elle porta plainte te contre lui à la milice. On m'a convoqué comme témoin, mais je leur ai dit « Je connais ces gens depuis longtemps et personne ne me fera croire qu'ils peuvent se bagarrer, c'est impossible. » Bah, regardez les bleus, qu'ils me disent, et les égratignures, et je leur réponds : « Il est impossible que ces gens se battent, je ne le croirai jamais. » Qu'arriva-t-il après ? Ils ont fait la paix mais depuis ils ne saluent plus les voisins qui ont témoigné à la milice. . . Vous êtes un homme sérieux, qu'avez-vous donc besoin de raconter à tout le monde que vous avez vu un vaisseau spatial ? Ils retourneront chez eux, ceux qui viennent de l'autre planète, mais vous, vous restez ici. A quoi ça peut vous servir tout ça ? Qu'avez-vous besoin de vous compromettre ?

... Il marchait dans la rue sans se hâter, saluant machinalement les gens de sa connaissance qui étaient nombreux dans ce quartier de la ville. Tout à fait par hasard, sans y penser, il tourna dans une rue transversale et se retrouva soudain dans l'allée des monuments aux grands morts de la ville. Il marchait le long des tombes des célèbres écrivains, compositeurs et poètes et lisait automatiquement les brèves épitaphes. Il s'arrêta devant la tombe d'un poète dont chaque écolier connaissait la vie brève et pleine de dramatisme. Sur les plaques de marbre et de granit il voyait des visages calmes et impassibles, au regard plein de pénétrante sagesse. L'air était frais et avait une odeur d'herbes, pas un nuage dans le ciel bleu,

une brise légère apportait les sons d'une lointaine musique, dans les allées pas âme qui vive. Pour la première fois depuis le matin, Vassif sentit la tension le relâcher, il marchait lentement, apaisé, et ses pensées cheminaient calmes et moins tristes dans son esprit. Il rit à part soi en se rappelant Vakhid, son entretien avec le directeur. Tout cela lui parut mesquin et ridicule à présent.

Il se retrouva dans la rue et, se rappelant qu'il avait promis à sa femme de lui donner un coup de fil après son travail, il entra dans une cabine téléphonique. Sa femme lui dit que ses parents à elle les invitaient à dîner, que Vassif aille prendre les gosses au jardin d'enfants, pendant qu'elle ira donner un coup de main à sa mère.

Il y avait du monde chez le beau-père. De la famille, pour la plupart. Des parents proches et lointains. Dans l'entrée, Vassif fut accueilli par la tante Mirvari qui ne venait que fort rarement : elle apparaissait surtout les jours de morts ou d'accouchements prématurés, c'est-à-dire dans tous les cas où il fallait exprimer ses condoléances ou prêter un réconfort moral. Elle sourit gentiment à Vassif et l'interrogea sur sa santé avec une expression de compassion sur son visage fin aux grands yeux humides et tristes.

— Eh bien, fit-elle, tu es heureusement bonne mine, bravo. Débarrasse-toi, mon chéri, tout le monde t'attend pour se mettre à table.

Un calme inhabituel régnait pendant le dîner. C'est dans un silence complet que fut mangée la soupe et avalé le premier petit verre de vodka, bu « à la sante de notre florissante jeunesse ».

— Dis donc, retentit soudain la voix forte et énergique de Rachid, le fils d'oncle Gassan, cousin au troisième degré de la belle-mère, qui parla sans cesser de mâcher. D'ailleurs, la parenté savait que c'était une brute mal élevée comme tous ceux qui sont originaires

d'Assaman. — Dis donc, fit-il, c'est vrai que t'as vu un truc extraordinaire ? Raconte, s'il te plaît.

— Rachid ! A quoi bon ? dit la belle-mère embarrassée. Vassif arrive de son travail, il est fatigué.

— Plutôt que ces messes basses dans tous les coins, je pense qu'il vaut mieux lui poser carrément la question. Nous sommes tous de la famille.

Vassif répondit assez sèchement qu'il était vraiment fatigué et qu'il n'avait pas envie de raconter quoi que ce soit.

— Pour ma part, je te crois, le réconforta Rachid sans interrompre sa mastication fût-ce pour une seconde. Je suis prêt à croire à tout ce qu'on voudra, mais certains de nos parents — et avec une joie maligne, il désigna de la tête Aga-dadach, homme dont l'embonpoint disait tout le sérieux (dans la famille, on affirmait qu'il avait ses entrées dans les milieux haut placés) — n'y croient pas : c'est son imagination qui le travaille, qu'ils disent.

— Pas vrai, protesta Aga-dadach. Il s'éclaircit la gorge et poursuivit posément de sa belle voix de baryton. J'ai simplement dit que si ce phénomène de la nature pouvait être confirmé par un certificat en règle ou tout au moins par des témoins, notre cher Vassif pourrait arriver à obtenir une décoration et même, peut-être, plus tard, recevoir une pension comme le premier homme d'Azerbaïdjan ayant vu une soucoupe volante.

On engagea une conversation, qu'on pourrait de plein droit qualifier de scientifique, sur la possibilité pour un corps en provenance d'autres planètes de pénétrer dans l'espace aérien de l'Azerbaïdjan. En fin de compte, n'arrivant pas à tomber d'accord, la parenté décida de faire une partie de cartes.

— Rentrons à la maison, murmura Vassif à l'oreille de sa femme, profitant d'un instant propice. Je suis fatigué aujourd'hui.

Sa femme fit les yeux ronds :

— Comment ça ? Et le thé ? Maman sera vexée. . . Quel barateneur tu fais, quand même. J'ai lu exprès tous les journaux d'aujourd'hui et je n'ai pas trouvé un mot au sujet de ta soucoupe volante.

— Comment veux-tu que les journaux en parlent si elle n'a apparu que ce matin ? répliqua Vassif d'une voix lasse.

— Je savais que tu aïlais me dire ça, dit sa femme, triomphante. C'est que j'ai aussi écouté la radio. A la radio, on n'en a pas soufflé mot non plus. . . Quelle confiture tu veux ?

Vassif remarqua que sa belle-mère fit signe à l'oncle paternel de sa femme, qui jouait aux cartes et qui était psychiatre, le prit à part et se mit à lui parler d'un air grave. La conversation avait lieu à voix basse, cependant Vassif, dont les sens étaient extrêmement tendus, entendit : « . . . ce sont là de très mauvais signes, vous dites « c'est pas grave », mais il y a longtemps que je constate des bizarreries ». . .

Vassif comprit qu'ils parlaient de lui, et il sentit de nouveau l'ennui l'envahir.

« Je m'en vais, je m'en vais tout seul », décida-t-il en se levant.

— Dites-moi, mon cher Vassif, l'interpella sa belle-mère d'une voix douce, je suis vraiment impardonnable, je ne vous ai pas demandé jusqu'à présent de quoi est décédée votre tante de Kirovabad. Quand ce malheur est arrivé, vous étiez à Moscou, puis je voulais vous poser la question, mais. . .

— D'après la version officielle, dit Vassif, elle est morte dans un accident de la route. . .

— Je vois. Et pour de vrai ?

— Les avis étaient partagés. — Vassif haussa évasivement les épaules. — A vous, je peux le dire. Elle était atteinte d'une forme légère de schizophré-

nié, aggravée d'associations secondaires. Il y a des raisons de croire qu'elle s'est suicidée, poursuivit-il, entraîné par l'inspiration.

Ayant calomnié sa pauvre tante parfaitement innocente, il s'apprêtait déjà à s'en prendre aux autres membres de la famille, quand il capta le regard moqueur du psychiatre :

— C'est bon, dit l'autre en faisant un clin d'oeil à Vassif, venez plutôt prendre une tasse de thé, quant à votre tante, qu'elle repose en paix, laissez-la tranquille, je l'ai bien connue, nous avons travaillé ensemble; je souhaiterais que vous et moi puissions être aussi calmes et équilibrés qu'elle.

Tous ceux qui ne jouaient pas aux cartes pour-suaivaient à table leur conversation.

— Tous les chimistes boivent de l'alcool, déclara résolument tante Mirvari. Tous ! Vous pouvez prendre n'importe lequel d'entre eux, vous êtes sûrs de ne pas vous tromper : il boit de l'alcool. D'ailleurs, comment ne pas en boire s'il y en a dans toutes les salles, et aucun contrôle. J'avais un ami qui ne buvait rien d'autre que de l'alcool pur, il disait que l'alcool ne donne jamais d'aigreurs d'estomac. Et pas de gueule de bois le lendemain. . . Il y a presque cent degrés dans l'alcool. Pas étonnant qu'on ait des visions après ça.

— Vassif ne boit rien du tout, se fâcha sa femme en rougissant, ni alcool ni cognac, et je vous prierais, tante Mirvari, de chasser ces idées de votre tête.

— Grand Dieu, je ne faisais pas du tout allusion à Vassif, dit tante Mirvari. Nous causions, tout simplement.

«Je me suis conduit comme un imbécile, pensait Vassif, qu'avais-je donc besoin d'en parler à tout le monde ? Je ne ferai jamais plus cette bêtise, comment me tirer maintenant de cette situation idiote?» Il finit son thé et adressa un sourire à tante Mirvari.

— C'était une plaisanterie, dit-il à haute voix. Je vous ai joué un tour, et vous vous êtes laissés prendre sur-le-champ. Je n'aurais jamais cru qu'il était si facile de vous avoir!

— Une plaisanterie?!

— C'est évident! Jugez vous-mêmes, comment peut-on voir, comme ça en plein jour, une soucoupe volante!

— Oh ! Eh bien, tant mieux, parce que tu m'as fait une de ces peurs, à mon âge! A ta femme non plus je ne suis pas une étrangère, vous m'êtes très chers tous les deux. Je me souviens, il y a vingt ans, j'étais venue ici au moment où elle — tante Mirvari désigna d'un coup de tête la belle-mère de Vassif — était en train de punir Sanoubar. Quand j'ai vu ça, j'ai vit tendu la main pour protéger son petit derrière, et c'est moi qui ai pris le coup, elle m'a frappé deux fois sur la main, je m'en souviens encore comme si c'était hier.

La belle-mère regardait toujours Vassif avec méfiance.

— Bien sûr que c'était une blague, s'anima la femme de Vassif. Vassif est un plaisantin, jouer des tours, il ne ferait que ça toute sa vie !

— Belles plaisanteries ! hurla Rachid à la table de jeu. Un breelan d'as contre votre breelan de rois. Elle vous plaît, cette plaisanterie ? Tu crois que j'ai oublié comme tu m'as eu avec ton carré dimanche dernier ? J'ai bonne mémoire ! La plaisanterie se poursuit ! déclara-t-il en raflant les jetons multicolores de sous le nez d'Aga-dadach, mécontent.

On décida de laisser pour la nuit les enfants chez la belle-mère.

Dans la nuit, Vassif marchait en silence aux côtés de sa femme. Le ciel était pur. Au-dessus de leur tête, les étoiles chatoyaient de mille feux mystérieux. Ces étoiles dont la lumière met étrangement plusieurs cen-

taines de milliers d'années pour atteindre la terre à des moments diffé-rents, on ne sait dans quel but.

Vassif laissa pendant quelque temps son regard plonger dans les profondeurs célestes, puis partit à la recherche d'un taxi. Il n'arriva pas à en trouver un. Sa mauvaise humeur l'avait quitté et il marchait en causant paisiblement avec sa femme.

— Zéma a téléphoné aujourd'hui, tu sais, il se trouve qu'elle est une sale intrigante. Je lui ai dit que tu as vu une soucoupe volante, je ne savais pas encore que c'était une plaisanterie, elle a réfléchi un instant et puis elle a dit que du moment que tu me racontes des histoires aussi invraisemblables, c'est que tu vas bientôt commencer à me tromper et que je dois avoir l'oeil sur toi. Elle pense que tu es comme son mari qui va à des réunions tous les samedis et même les jours de fête. Je ne lui ai rien dit, bien sûr, mais à part moi, j'ai pensé : ce n'est pas le genre de Vassif, mon Vassif est le meilleur homme du monde.

Il était déjà terriblement tard quand ils arrivèrent à la hauteur de leur immeuble.

— Où vas-tu ? demanda sa femme avec surprise lorsqu'elle vit que Vassif au lieu d'entrer dans l'immeuble, traversait la rue et cherchait quelque chose à la lumière du réverbère sur le trottoir d'en face, tout près du mur . Qu'est-ce que tu cherches là-bas ?

— Bah, rien, fit Vassif en décollant de l'asphalte un morceau de ce goudron qu'il avait de ses propres yeux vu couler du toit ce matin. Rien de particulier.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un petit morceau de goudron tout ordinaire, dit Vassif. Il a fondu on ne sait pourquoi ce matin et a coulé du cinquième étage jusqu'ici.

— Tu es vraiment devenu très bizarre.

— Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'intention de te tromper, se mit à rire Vassif. Mais je suis très in-

quiet pour les voisins : à cause de ce goudron, leur toit va laisser passer l'eau.

Vassif montait l'escalier en examinant le morceau de goudron à la faible lumière du palier. C'était le plus ordinaire des goudrons : noir, vous collant aux doigts et sentant le pétrole et la poussière. Vassif pétrissait le morceau dans ses doigts et réfléchissait. Il n'entendait presque rien de ce que lui disait sa femme parce que des pensées étranges, des pensées confuses, qui s'accrochaient l'une à l'autre, envahissaient son esprit sans vouloir s'arrêter. Il sentait le besoin impérieux de les arrêter ne fût-ce que pour un instant, de les fixer sous une forme explicite et concrète. Lorsqu'il y arriva enfin pour un temps à peine perceptible, il sut qu'il ne verrait jamais plus le monde tel qu'il l'avait vu jusqu'à présent, il sentit qu'il était devenu différent . . . L'instant évanoui, ses pensées s'enfoncèrent de nouveau au plus profond de sa conscience, là d'où on n'arrive à les extraire que pendant le sommeil ou aux minutes d'extrême envolée spirituelle.

Ils étaient encore dans l'escalier quand ils entendirent sonner le téléphone.

— Qui ça pourrait bien être, si tard ? s'étonna sa femme. Tu as les clefs ?

— Allô, dit Vassif. Ce n'est rien, nous nous couchons tard. — « Tu repasseras, pensa-t-il, pas si bête pour te le dire. » — Non, non, je n'ai rien vu. . . C'était une plaisanterie. . . Vous savez, une de ces plaisanteries inoffensives et antiscientifiques. . .

— C'est tout de même étrange, dit une voix abattue à l'autre bout du fil. Trois personnes à part moi ont vu le vaisseau ce matin, et tous les trois se rétractent. . . Je n'y comprends rien.

— Alors, vous avez vu, vous ? demanda prudemment Vassif.

— On a vu, répondit la voix. Je voudrais vous

rencontrer demain matin pour en parler.

— Vous aimez la bière ? demanda Vassif.

— Oui, si c'est de la bonne bière.

— J'ai plusieurs bouteilles de vraie bière de Khourdalán, dit Vassif. Si vous pouvez venir tout de suite, venez, je vous donne mon adresse. Alors ?

— J'arrive, répondit la voix.

Il s'éloigna de l'appareil et vit soudain Pakisa qui, couchée sur le canapé, clignait les yeux à cause de la lumière. Il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— Nous avons quand même vu quelque chose, toi et moi, ce matin ? Pas vrai ?

— Avec qui parles-tu ? entendit-il de la cuisine la voix intriguée de sa femme.

— Avec Pakisa, dit Vassif, avec qui encore voudrais-tu que je parle ? A mon avis, c'est la chatte la plus intelligente de la ville. — Il s'approcha du réfrigérateur et vérifia si la bière était bien glacée.

*Traduit par Elisabeth MOURAVIOVA*

## A L'INTENTION DE TOUT PETITS

Les Editions « Ghiandjlik » (Bakou) ont certainement fait le bonheur des jeunes lecteurs en publiant le livre de Tofik Agaev « Petits Contes ».

On voit grouiller ici toute une foule d'étonnants personnages: abeilles, fleurs, araignées, oiseaux, qui se conduisent comme des êtres humains, qui parlent, pensent et agissent comme eux. Et tout cela dans un univers aux couleurs éclatantes, pittoresque, varié à l'infini.

On pénètre plus vite encore dans ce monde enchanté grâce aux illustrations de Rassim Babaev.

Les petits lecteurs trouveront ici maintes histoires passionnantes : tantôt il est question d'une araignée qui attache le vent à un arbre, pour que celui-ci cesse de faire du bruit et ne l'empêche plus de dormir ; tantôt d'une fourmi qui un peu plus se noyait dans la rosée si celle-ci n'avait séché ; tantôt d'un pissenlit avisé qui imite un parachute.

Les enfants seront assurément reconnaissants à l'auteur du livre qui s'étonne, se réjouit et s'attriste avec eux.

## Roustam Ibraguimbékov

## VERMICHEV

Vermichev rejoignit l'expédition selon son propre désir et y passa deux jours. . .

Avant de s'y rendre, il avait guetté Salaev à la direction, juste devant la porte du secrétariat.

— Farid Mamédovitch, une minute, j'ai à vous parler en tête-à-tête. — Regardant tout autour d'un air craintif, il emmena Salaev vers une fenêtre au bout du couloir. — J'ai finalement obtenu l'autorisation et j'ai déjà préparé mes affaires. Maintenant, c'est à vous de décider. Vous êtes toujours pour ?

Vermichev attendait la réponse avec une telle impatience, que Salaev sourit.

— Mais je vous en prie, n'essayez donc pas de me faire changer d'avis.

— Il leva les bras au ciel. — Pour moi, c'est une question réglée.

Pour prouver le sérieux de ses intentions, il parla longuement de l'impression inoubliable qu'avait produite sur lui le rapport de Salaev qu'il avait réussi à lire en prenant des risques dans le bureau du géologue en chef.

— ... Je n'entends rien en géologie. Je suis quelqu'un d'insignifiant : un simple comptable. — A ces mots, il regarda Salaev droit dans les yeux.

— Mais je sens que vous êtes en train de projeter une grande entreprise, une très grande entreprise. . . Et je veux que vous réussissiez. Je voudrais vous être un tant soit peu utile. Vous me croyez ?

— Je vous crois, Grigori Alexandrovitch.

— Voulez-vous que je vous raconte tout ce qui s'est passé ici en votre absence pour que vous soyez au courant ?

— Merci. ça prendra beaucoup de temps.

— Je ne choisirai que les faits les plus intéressants. — Il fit un geste suppliant de la main. — C'est l'unique façon dont je peux vous être utile. Je vous en prie, ne me privez pas de cette possibilité.

— D'accord, racontez donc. — Salaev consulta sa montre. — Mais seulement ce qui a trait à l'affaire, pas de potins.

— D'accord. — Vermichev cherchait dans sa mémoire en roulant les yeux. — Vous savez qu'ils se sont engueulés ?

— Ça ne m'intéresse pas, dit Salaev. Continuez...

— On a diminué la retraite militaire de Krylenko. Il. . .

— Ça ne m'intéresse pas non plus. Continuez.

— Nous avons reçu l'ordre de réorganiser notre direction.

— Ça, c'est intéressant.

— On augmentera les salaires dans la direction, alors Krylenko sera. . .

— C'est sans intérêt. — Vermichev prit Salaev par la manche de son veston.

— Je vous en supplie, permettez-moi de vous raconter. C'est très intéressant.

— Mais ça ne m'intéresse pas, moi, dit Salaev d'un ton sec. Je ne veux écouter que ce qui a rapport à l'affaire.

— Mais moi, ça m'intéresse. Je vous en prie, laissez-moi raconter au moins une seule fois ce qui m'intéresse. — Vermichev était sur le point de pleurer. Salaev ne se retint plus et éclata de rire.

— Je comprends que je suis cruel avec vous, Grigori Alexandrovitch, mais je ne peux pas vous laisser parler.

Vermichev poussa un gros soupir.

— Vous pensez certainement que je ne suis qu'un bavard ? N'est-ce pas ? Puisque je vous raconte tout ça ? C'est cela que vous pensez, non ? Ce n'est pas vrai, je vous assure. Je pourrai en parler à quelqu'un d'autre. Mais je me sens attiré vers vous. Attendez, je ne vous ai pas dit le plus important. . .

Salaev s'arrêta. Il connaissait bien cette manière de Vermichev de garder les renseignements les plus intéressants pour la fin de la conversation. Il comprit ce que le vieux comptable voulait lui dire, mais par habitude ne laissa pas paraître son émotion.

Vermichev regarda encore tout autour et commença presque en chuchotant.

— Tout allait très bien, mais hier on en a informé le ministère ; là, on nous a répondu qu'il n'était pas permis de changer à tel point l'emplacement des recherches et qu'en gros, cela dépasse la compétence de notre direction. . .

— Bon, dit Salaev. Grigori Alexandrovitch, je ne suis pas venu ici, vous ne m'avez pas vu, vous ne m'avez rien dit et je ne sais rien de ces pourparlers avec Moscou. Absolument rien. . . Vous m'avez compris ?

— J'ai compris, répondit Vermichev, tout décontenancé. Mais je vous en prie, ne partez pas sans moi !...

Vermichev avait bel et bien compris ce que signifiaient les paroles de Salaev. Et cela l'avait tellement effrayé qu'il garda le silence pendant tout le voyage en avion, en train, puis en voiture, jusqu'à ce qu'ils aient rejoint l'expédition.

Et même le jour suivant, lorsqu'il fut assis dans le bureau de Salaev, sa volubilité habituelle ne se manifesta pas bien que c'eût été le moment opportun pour dire ne serait-ce que quelques mots sur son nouveau lieu de travail. Le lendemain, il entra dans ses fonc-

tions de comptable de l'expédition. Pour commencer, Salaev lui proposa d'aller au guichet de Banque d'Etat de l'arrondissement pour y récupérer cent mille roubles destinés à payer le personnel de l'expédition.

Pendant que Salaev signait les papiers qu'avait apportés sa secrétaire, Vermichev restait silencieux et pensif. Il était assis sur le bord d'une chaise et ressemblait en ce moment à un grand perroquet déplumé. Son imperméable gris foncé qui tombait en larges plis de ses épaules couvrait à moitié la valise qu'il serrait contre ses jambes.

— Pourquoi vous n'ôtez pas votre imperméable, Grigori Alexandrovitch ? demanda Salaev, tout en parcourant les papiers.

Vermichev se leva docilement et ôta son imperméable. Le silence fut rompu par l'arrivée du géologue en chef de l'expédition. Salaev lui présenta le nouveau comptable.

— Enchanté. — Le géologue en chef ne regarda même pas Vermichev. — Qu'est-ce que tu comptes faire, Farid ?

— Ce que j'avais projeté. Il faut profiter du fait que la direction nous a autorisés à choisir un nouvel endroit pour le campement. Je fais semblant d'avoir mal compris. On loue des péniches et on déménage. . . Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

— Te révoquer.

— Je m'en fous, il n'y a pas d'autre issue. Si on parvient jusqu'à l'endroit prévu, il ne sera pas facile de nous faire revenir.

— On ne fera pas que te révoquer, insista le géologue en chef.

— Je sais. Mais ils n'oseront pas agir de la sorte à l'égard de l'expédition. C'est ça l'important.

Le géologue en chef ne répondit pas tout de suite, et Vermichev en profita.

— Farid Mamédovitch, excusez-moi, dit-il ti-

midement. A propos de l'argent. Bien sûr, j'irai le récupérer à la banque, mais je ne voudrais pas le garder chez moi. Vous devez me comprendre, ce n'est pas que j'aie peur, ou plutôt, si, j'ai peur. . . Une si grosse somme, comprenez-moi bien. . .

— Je vous comprends, Grigori Alexandrovitch. Vous me le remettrez contre reçu.

La secrétaire entra. Salaev lui tendit les papiers signés. Il y avait parmi eux la circulaire n° 4 datée du 11 septembre 1959, qui annonçait que V. E. Kantéev était relevé de ses fonctions « *pour manquement systématique et volontaire à la discipline du travail* ».

Vermichev connaissait déjà le contenu de cette circulaire : du coin de l'oeil, il avait parcouru tous les papiers qui se trouvaient sur le bureau de Salaev. Mais comme c'étaient ses premières heures de travail à l'expédition, il ignorait pour le moment qui était Kantéev et ne pouvait pas apprécier toute l'importance que le document en question revêtait pour sa propre personne, de même qu'il ne percevait pas le sens véritable des événements qui se déroulaient ce jour-là à l'expédition. Et ces événements, ils se déroulaient bel et bien. . .

— Je ne sais où aller. — Kantéi avala une cuillère de bouillie de sarrasin avec de la viande. Audessus de lui, sur le papier peint déchiré qui se décollait du mur, il y avait une affiche sur la sécurité du travail: « *Prenez garde aux clous saillants* » — Dans mon village, il n'est plus resté personne de ma famille. Ma mère est morte. C'est vrai que j'ai une nièce, mais elle ne me connaît pas du tout. Elle avait trois ans quand on me mit en prison pour la première fois, on ne s'est pas vus depuis ce temps-là. . . Pourquoi tu ne dis rien ?

— Je t'écoute.

— Et si on me chasse de l'expédition, qu'est-ce que tu vas faire sans moi ?

— Je me débrouillerai, répondit Zoïa d'une voix fatiguée, et elle se remit à verser les pommes de terre épluchées dans le seau d'eau. Elle avait trente-neuf ans. Pour une femme qui, depuis des années, menait une vie de nomade, elle était encore très jolie.

— Vous vous en sortirez bien tous, dit Kantéi méchamment.

— Tu veux encore de la bouillie ?

— Oui.

Zoïa se pencha sur l'étroite table et mit encore quelques cuillères de bouillie dans l'assiette. Sous sa robe de travail en grosse toile, on devinait un buste fort et qui n'avait rien perdu de sa souplesse. Kantéi enlaça Zoïa.

— Tu pourras donc vivre sans moi ?

— Laisse-moi, il faut finir d'éplucher les pommes de terre, dit Zoïa, mais Kantéi la retenait. Elle ne le repoussa pas et attendit que lui-même la lâchât.

— Ferme la porte, dit-il.

— Ne fais pas l'idiot. — Sa voix était toujours aussi fatiguée. — Ils vont bientôt rentrer. — Elle s'écarta lentement et se mit à nouveau à éplucher les pommes de terre.

— Ils arrivent, tu n'entends donc pas ? dit-elle un peu plus tard et la première note de gaieté perça dans sa voix.

... Une heure et demie après, elle faisait souper l'équipe qui revenait du forage.

Avant d'attaquer la viande en sauce, un des aides-foreurs, le Tartare Galimzian, tira de sa poche un flacon en verre fermé par un bouchon en caoutchouc.

— Il faut boire de la graisse d'ours.

Andréi, le second aide-foreur, fit la grimace :

— Ne le fais surtout pas devant moi. Il y a sans cela des choses qui me répugnent. Ou bien tourne-nous le dos.

— D'accord, je vous tournerai le dos, consentit volontiers Galimzia.

— Elle te profite au moins ?

— Tu paries ! Si je n'en prenais pas, je serais déjà mort depuis longtemps. . . Ce n'est que grâce à la graisse d'ours que je tiens le coup. — Galimzian voulait dire encore quelque chose, mais Andréi lui coupa la parole.

— Passe-moi le transistor. . . Ecoute, Galimzian, dit-il après avoir tourné le bouton. Comment se fait-il que vous, les Tartares, n'ayez pas tenu le coup, avec Ermak<sup>1</sup> ? On peut dire que vous vous êtes déshonorés devant l'histoire.

— Et qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Galimzian, alarmé.

— Comment qu'est-ce qui est arrivé ? — Andréi fit un clin d'oeil à son copain Sacha. — Pendant tes loisirs, il faut étudier l'histoire, et pas sucer de la graisse d'ours. . . Il vous a battus à plate couture. En plus, les vôtres étaient en grand nombre et lui, il avait à peu près autant de monde que l'expédition géologique.

— Ah, ah. . . C'était il y a longtemps. — Galimzian retrouva son calme.

— Ça, c'est vrai. — Andréi fit encore un clin d'oeil à Sacha et aperçut Kantéi qui parlait à Zoïa à voix basse, mais avec insistance. Elle lavait la vaisselle dans le coin.

Andréi écarta le transistor.

— Kantéi, dit-il d'une voix qu'il força artificiellement, pourquoi as-tu manqué de nouveau le travail ?

Kantéi se tourna lentement vers Andréi et le regarda comme s'il le voyait pour la première fois.

<sup>1</sup> Le chef cosaque Ermak entreprit, en 1581, une campagne qui marqua le début du rattachement de la Sibérie à la Russie. En 1582, à l'issue d'un combat de trois jours, il infligea une cinglante défaite au khan Koutchoum aux bords de l'Irtych. (N.d.T.)

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? demanda-t-il paresseusement, mais sur un ton sévère.

— Je te demande pourquoi tu as manqué le travail.

Le visage de Kantéi prit une expression de lassitude.

— Je me suis perdu dans la taïga, lança-t-il pardessus l'épaule, et il sortit de la cantine.

— Je sais dans quelle taïga il se perd, ce salaud. Andréi regarda fixement Zoïa. — Il est temps de faire cesser ces petites promenades. Sinon, ça finira mal.

Zoïa prit sa veste ouatée au clou et sortit en claquant la porte.

— Ça ne lui a pas plu, ricana Andréi. Mais si Matvéitch apprend quelle sorte d'activité « sociale » ils pratiquent ici, pendant que lui bosse au forage, on n'entendra plus parler de Kantéi dans l'expédition. Il disparaîtra le jour même. . .

— Chut. — Galimzian désigna la porte des yeux. Zoïa entra, accompagnée de son mari, le foreur Oulanov. C'était un homme ayant passé la cinquantaine, sombre et corpulent; il avait dû autrefois être d'une très grande force.

Il se mit à table en silence. Galimzian lui passa le pain, Zoïa lui servit la viande. Puis elle s'adossa au mur, croisa les bras sur sa poitrine et se mit à regarder manger Oulanov. . .

Une demi-heure après, dans la cantine, la réunion générale du personnel de l'expédition commença. Ceux qui n'avaient pas de place à l'intérieur s'attroupèrent à l'entrée.

— Notre expédition a déjà six ans d'existence, dit Salaev. Pendant toutes ces années, je n'ai pas caché mon avis, à savoir que là où nous forons nos puits, il n'y a pas de pétrole. Le temps en a apporté la preuve. Nous avons foré et essayé puits après

puits, mais en six ans de recherches dans cette région, nous n'avons trouvé ni gaz ni pétrole. Je vous ai réunis aujourd'hui pour annoncer la chose suivante : nous avons décidé de transférer l'expédition dans la région de Tioumen, dans le district de Tourgout. Les recherches sismologiques ont prouvé l'existence d'une structure qui, selon tous les paramètres, doit contenir du pétrole.

« Je tiens à ce que vous sachiez : ce transfert est réalisé à mes risques et périls. C'est pourquoi seuls les volontaires iront à Tourgout. Il n'y aura aucun ordre. La tour de forage « R-1 » doit être transférée et montée sur place avant le droit. Ceux qui iront avec nous vont démonter leurs mai-sons dès demain pour les embarquer. On s'est mis d'accord avec le service de navigation, nous disposerons de quatre péniches. Elles seront là demain. C'est tout !. . . »

Parmi les deux cent quarante-sept personnes présentes, cent soixante-seize votèrent pour le transfert. C'est Vermichev qui compta les voix. Il annonça lui-même les résultats.

Parmi ceux qui votèrent contre, il y avait Oulanov. Zoïa n'était pas venue à la réunion.

Après la réunion, Vermichev se montra volubile.

— Vous êtes jeune ! Oh, comme vous êtes jeune, Farid Mamédovitch, disait-il à Salaev en arpentant son bureau. Vous ne savez pas vous-même, comme vous êtes jeune et talentueux. Moi, je le sais, je le vois, je le sens de tout mon coeur, parce que nos coeurs battent au même rythme. Vous souriez, cela vous fait rire que le vieux Vermichev, tel que vous le voyez, pense qu'il vous ressemble. Et qui m'a fait tel que je suis ? Qui d'un aigle a fait une pie ? S'il vous avait été donné d'éprouver ce que j'ai éprouvé dans ma vie, — Dieu vous en garde ! —, vous aussi, vous auriez peur de votre propre ombre. Tous ces gens dans notre direction, les chefs pour ainsi dire,

qu'est-ce qu'ils comprennent à la géologie ? Rien. Je suis un simple comptable, mais je sais qu'ils n'y entendent rien. Et tout le monde le sait. Mais personne n'en souffle mot, parce que tous, ils ont peur. Et moi aussi, j'ai peur. Rien à faire, je suis un homme insignifiant. La seule chose dont je fusse capable, c'était de quitter la direction. Mais vous, vous ne vous taisez pas, c'est pour ça que je vous aime. Vous dites tout haut ce que je pense au fond de moi-même, c'est pourquoi je suis à vos côtés, bien que je doive avouer que j'ai peur.

— De quoi avez-vous peur, Grigori Alexandrovitch ? demanda Salaev en souriant.

— De tout, répondit Vermichev.

— Ça je le sais. Mais de quoi avez-vous peur ici, à cette heure, en ce moment ?

— Je ne sais pas, mais j'ai peur. . . — Vermichev sursauta nerveusement et se tut, car on frappa à la porte.

C'était Oulanov, le mari de Zoïa.

— Je t'en prie, annule cette circulaire, dit-il après une minute d'hésitation en se forçant et sans regarder Salaev.

— Quelle circulaire ?

— Celle concernant Kantéi.

— Comment ça, l'annuler ?

— Laisse-le travailler.

— Je ne te comprends pas, s'étonna Salaev.

— D'accord, il tire au flanc. C'est vrai, mais peut-être qu'il s'est vraiment perdu dans la taïga... Tout peut arriver. . . Foutons-lui la paix. . . — Oulanov regardait toujours de côté.

— Tu ignores beaucoup de choses, Piotr Matvéévitch. Crois-moi, il faut qu'il parte, et on ne doit pas le plaindre, il ne le mérite pas. — Salaev eut l'impression qu'il avait réussi à convaincre Oulanov.

Le foreur resta un long moment silencieux.

Puis, regardant pour la première fois Salaev dans les yeux, il dit :

— Je sais tout ... Elle partira avec lui, tu comprends ?

— Comment ça, elle partira ?

— Elle vient de me le dire : si vous le chassez, je te quitte et je pars lui. . . Et moi, je ne peux pas vivre sans elle. Je t'en prie, annule la circulaire.

Salaev offrit à Oulanov une chaise.

— Assieds-toi, discutons un peu.

— Je n'ai pas le temps, ils attendent la réponse...

— Ça ne fait rien, ils attendront, dit Salaev durement.

— Annule la circulaire.

— Je te promets, tout se passera bien. Tu as compris ?

— J'y vais, dit Oulanov et il sortit du bureau. Il ne comprenait plus rien. Il ne remarqua même pas Vermichev ...

Salaev trouva Zoïa dans l'ancienne partie du village, où Kantéi avait loué une isba.

Il frappa à la porte. Kantéi apparut.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il grossièrement.

— Je veux voir Zoïa, dit Salaev.

Kantéi hésita une minute, apparemment ne sachant que faire, néanmoins il appela Zoïa.

En voyant Salaev, celle-ci ne manifesta ni étonnement, ni mécontentement, ni joie.

— Allons par là. — Salaev désigna la partie du village où s'était installée l'expédition. — Tu rentres chez toi de toute façon ?

Zoïa ne dit rien.

— Excuse-moi, reprit Salaev après quelques secondes, si je me mêle de tes affaires. Alors quoi, tu l'aimes donc ?

— Qui ? demanda Zoïa d'un ton indifférent.

— Kantéi.

Zoïa ne répondit à nouveau rien.

— Nous quittons les lieux, dit Salaev, tu n'étais pas à la réunion. Je suis venu te demander : tu pars avec nous ?

— C'est d'Oulanov que vous avez besoin, pas de moi. C'est à cause de lui vous êtes venu ?

— Oui, j'ai besoin d'Oulanov, mais de toi aussi.

— Vous mentez.

— Je n'ai aucune raison de mentir.

— Et pourquoi vous avez besoin de moi ? Vous mentez tous. C'est seulement du pétrole qu'il vous faut, c'est pour ça que vous vous tourmentez.

— Et toi, tu n'en as pas besoin, de pétrole ?

— Non.

— Maintenant c'est toi qui mens.

— A quoi bon je mentirais ? — Zoïa haussa les épaules. — Vous en avez besoin pour faire vos affaires. Et moi, je n'ai que faire de votre pétrole, à quoi peut-il me servir ? A manger ? A dormir ? A me promener ? Le pétrole, le fer, le charbon, je m'en fous. Moi je ne fais qu'éplucher les pommes de terre.

— Bon, acquiesça Salaev. — Tu n'as pas besoin de pétrole, alors pourquoi tu es venue ici ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— C'est mon mari qui m'a fait venir.

— Et lui, il a besoin de pétrole ?

— Lui, il en a besoin.

— Eh bien, tu vois. — Salaev sourit. — La boucle est bouclée. Toi, tu n'as pas besoin de pétrole, mais l'homme qui t'est proche en a besoin. Donc ta présence ici a un sens. C'est juste ?

Zoïa ne répondit rien.

— Elle aurait un sens, dit-elle soudain avec douleur dans la voix. Si j'avais vraiment quelqu'un

de proche. Mais comme ça. . .

— Quoi ?

— On vit seulement l'un à côté de l'autre,

— Mais il t'aime.

— Et alors ?

— Mais toi, tu n'aimes pas non plus Kantéi ? Zoïa s'arrêta.

— Mais qu'est-ce que vous avez à m'interroger ? Aimes, aimes pas. On on a besoin, on n'a pas besoin, fit-elle méchamment en imitant Salaev. Je vis avec qui je veux. . . Ma vie est finie, tu comprends ? ! J'ai quarante ans, dans deux ou trois ans, je serai une vieille femme ! Qu'est-ce que tu as à me regarder ainsi ? Voilà, tu n'as qu'à m'aimer et j'irai avec toi où tu veux. Même au bout du monde. Et lorsque personne ne veut de moi, eh bien, même Kantéi fait l'affaire. — Elle se mit à pleurer.

Salaev la prit par les épaules.

— Je ne peux pas t'aimer, dit-il avec sérieux, j'aime une autre femme. Et une liaison sans amour, comme c'est le cas avec Kantéi, je n'en serais pas capable. Oulanov est mon camarade. Tu me plais, tu es une belle femme, et tu seras aimée encore longtemps. Tu entends ? Et tu rencontreras sûrement un brave homme, puisque tu veux à tout prix quitter Oulanov. . . Mais pas pour Kantéi, Zoïa ! C'est humiliant. C'est humiliant pour toi et pour Oulanov. . . Comment peux-tu, comme femme, sacrifier tes dernières jeunes années à Kantéi ? !

Le matin, on commença le démontage des maisons. Dans l'après-midi, on les chargea sur les pétoniches, en même temps que le matériel de forage.

Les Oulanov aussi faisaient leurs bagages. Ils avaient l'air d'un couple qui s'entend à merveille.

... C'était le deuxième jour que Vermichev passait avec l'expédition, et bien sûr, il savait tout, ou presque, sur les gens qui lui avaient paru dignes d'in-

térêt. Rien ne rapprochait tant Vermichev des gens que d'être au courant de leurs affaires ; il ressentait lui-même nettement que plus il en apprenait sur les nouvelles personnes qui l'entouraient, plus celles-ci lui devenaient proches.

Le soir de la deuxième journée, il savait déjà : que le 18 août, le géologue en chef avait été abandonné par sa femme enceinte de cinq mois ;

que dans la zone de Tourgout, où l'expédition se rendait maintenant, des indices de pétrole avaient été découverts dès avant la guerre, et que Salaev étant étudiant, y était venu deux fois faire un stage ; qu'Andréi aimait la fille d'un chasseur de l'endroit, et que le frère cadet de Salaev chantait à l'opéra de Bakou ;

Que le Tartare Galimzian n'avait jamais mis les pieds en Tatarie, alors qu'Andréi y avait travaillé sept ans.

Sur Kantéï, Zoïa et Oulanov, il savait également tout.

Vermichev apprit donc beaucoup de choses pendant ces deux jours, ce qui le libéra de ce sentiment de solitude qui l'avait saisi lors de son arrivée au campement, lorsqu'il s'avéra que tout ce qu'il savait sur les hommes jusqu'à présent était maintenant inutile. Ces hommes-là avaient cessé d'exister pour lui, et il s'était retrouvé tout seul, complètement seul.

Deux jours lui suffirent : les renseignements qu'il eut le temps d'accumuler le lièrent solidement à ses nouveaux collègues, et il redevint le Vermichev d'autrefois. Il était peut-être même devenu meilleur. Il le croyait en tout cas lorsqu'il se rendit au bureau au soir du deuxième jour. La raison pour laquelle il y allait l'émouvait tellement qu'il s'arrêta brusquement sur le seuil, paralysé.

— Vous voulez me dire quelque chose ? demanda Salaev en s'arrachant à la carte : en compa-

gnie du géologue en chef, ils précisaient le parcours et les arrêts des pénières.

— Oui, mais... J'attendrai que vous soyez disponible.

— Vous devrez attendre longtemps. C'est pour quelque chose de très important ?

— Oui... Pour moi, oui.

— Je vous écoute.

Vermichev entra dans la pièce.

— Je n'ai pas dormi de la nuit... J'ai mal agi. Je devrais garder l'argent chez moi. Je l'ai touché à la banque, et il doit rester chez moi, quelle que soit ma peur. Prenez le reçu et rendez-moi l'argent. Je ne veux pas que vous me jugiez mal.

Salaev sourit.

— Je ne vous juge pas mal, Grigori Alexandrovitch. Je vous rendrai l'argent, si vous le voulez.

— Oui, je le veux, répondit Vermichev avec fermeté. Hier j'ai eu peur, mais c'est pour la dernière fois. Parole ! Vous me croyez ?

— Je vous crois, Grigori Alexandrovitch.

Vermichev rayonnait de joie.

— Et quand pourrais-je recevoir l'argent ? Aujourd'hui ou demain matin ?

— Selon moi, ce serait mieux demain.

— Oui, ce serait mieux... — Vermichev jeta un coup d'oeil inquiet dans la rue où il faisait déjà sombre. — Mais, croyez-moi, je n'ai pas peur de le prendre maintenant.

— Pourquoi maintenant, Grigori Alexandrovitch, si c'est mieux demain ?

— Bien, puisque vous insistez, je viendrai demain matin.

— Entendu. Au revoir, Grigori Alexandrovitch.

— Au revoir. — Vermichev sortit du bureau satisfait de cette conversation.

Il quitta le bâtiment d'un pas rapide et se heurta à

Kantéi; ce fut si inattendu, qu'il prit peur. Kantéi aussi s'écarta avec nervosité. Ensuite, lorsqu'il eut reconnu Vermichev, il s'arrêta. Trois mètres les séparaient.

— Pourquoi êtes-vous en imperméable ? — Vermichev l'avait demandé simplement pour détendre l'atmosphère. Kantéi regarda son imperméable, puis à nouveau Vermichev. — C'est qu'il fait chaud.

Kantéi regarda encore une fois son imperméable, ou plutôt la partie inférieure de celui-ci. Vermichev, suivant son regard, vit quelque chose qui dépassait l'imperméable en bas.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il tout aussi simplement, mais il comprit soudain que c'était une crosse. La crosse d'un fusil ; la crosse en bois poli sombre d'un fusil de chasse dépassait d'une dizaine de centimètres l'imperméable de Kantéi.

— Qu'est-ce que c'est ? répéta machinalement Vermichev en désignant du doigt la crosse.

Kantéi fit un pas vers Vermichev.

— Tais-toi, salaud, chuchota-t-il en collant son visage à celui de Vermichev ; en même temps, il dégageait le fusil.

Tout était si effrayant — la méchanceté sur le visage de Kantéi, le fusil dont le canon s'enfonçait douloureusement dans le ventre — que Vermichev faillit tomber, ses jambes ne le tenaient plus.

— Je me tais, murmura-t-il, et pour ne pas tomber, il s'accrocha à la manche de Kantéi. Au même instant, sans qu'il s'y attende lui-même, il se mit à crier très fort.

Ce cri fut le dernier que poussa le comptable Vermichev.

Sans lâcher la manche de Kantéi qu'il serrait de ses doigts crispés par les convulsions, il cria tout ce temps très court, mais qui leur sembla à tous deux terriblement long, pendant lequel Kantéi frappait de sa main libre et de ses jambes pour essayer de se détacher.

Il continua à crier lorsque Kantéi le renversa sur le sol, il cria, s'agrippant au bas de l'imperméable. Il cria encore lorsque Kantéi le traîna dans le couloir, tentant quand même de gagner le bureau de Salaev.

Et ce n'est que lorsque Kantéi déchargea sur lui les deux canons de son fusil que Vermichev se tut.

Kantéi tira avec de gros plombs, et les deux charges entrèrent dans la poitrine de Vermichev, enfonçant dans la chair des morceaux de chemise. Vermichev était allongé sur le dos et ressentait une forte brûlure dans le ventre, la poitrine et la gorge. Il voulait énormément regarder où cela le brûlait, mais il n'avait pas la force de lever la tête. Quoiqu'il eût cessé de crier, il lui semblait qu'il criait toujours.

Puis Vermichev vit le visage de Salaev ; il tenait à lui dire qu'il n'avait pas crié à cause de lui-même, mais à cause de Salaev. Parce qu'il ait tout de suite compris que Kantéi était venu tuer. Mais pour cela, les forces manquèrent au comptable Vermichev.

Il mourut sans avoir rien dit. . .

*Traduit par Philippe COMTE*

Le coq chanta encore une fois, et Gacham-kichi<sup>1</sup> descendit dans la cour avec la jarre pour faire ses ablutions ; voyant qu'il bruinait de nouveau et qu'il faisait froid, il remonta dans sa chambre et, jetant sur ses épaules la capote qui lui restait du temps de guerre, bâilla longuement, puis, tout en frissonnant de la fraîcheur matinale, se rendit au bout de la cour.

L'automne était venu tard cette année, mais venu bel et bien: sans éclaircies depuis une semaine, il bruinait tout le temps et il semblait qu'il en serait toujours ainsi ; mieux vaudrait une bonne averse, un point c'est tout.

Gacham-kichi essuya ses caoutchoucs sur une pierre devant les lieux d'aisances et tira à lui la porte en bois, qui s'ouvrit en grinçant et se referma de même.

Aïna-arvad<sup>2</sup> sortit sur le balcon, jeta un coup d'oeil dans la cour et regagna aussitôt la chambre. Il n'y a rien à regarder par un temps pareil.

Mais à cette heure-là, il y avait encore un homme dans la maison, qil s'en souciait comme d'une guigne, de l'automne tardif et de l'assomante pluie, parce que cet homme — Allakhverdi — dormait à poings fermés sous une chaude couverture et voyait un songe. Il se voyait en complet neuf

<sup>1</sup> *Kichi*, titre de respect à l'égard d'un homme. (N.d.T.)

<sup>2</sup> *Arvad*, titre de respect à l'égard d'une femme. (N.d.T.)

et cravate, devant le salon de coiffure du chef-lieu de district, portant sur la tête une toque à trois glands avec une visière de forme bizarre, pareille à celle de ce caméraman venu de la ville. Tout le monde regardait avec curiosité Allakhverdi et son étrange couvre-chef. Allakhverdi lui-même se moquait, en songe, de sa toque, mais il en était néanmoins fier. Puis, soudain, il vit son père revenant du marché, qui se dirigeait droit sur lui. Et qui lui demandait, d'une voix très forte, comme d'habitude :

— Qu'est-ce que tu as donc sur la tête ?

Avant qu'Allakhverdi ait eu le temps d'ouvrir la bouche, voici que son père se met à crier :

— Eh, Allakhverdi, il est tard déjà !

Allakhverdi se roidit, tant il aurait voulu rester au chef-lieu de district, mais c'était impossible, car la voix de son père retentissait juste au-dessus de son oreille, bien qu'il criât du balcon.

— Eh, Allakhverdi ! Lève-toi !

Sans lever les yeux, Allakhverdi s'étira sur le lit et demanda paresseusement :

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Bien sûr, il le savait parfaitement, ce qu'il y avait. Il fallait se lever, comme toujours, deux heures avant le commencement de la classe, mener l'étaalon s'abreuver au canal d'irrigation, puis revenir pour conduire la vache Ghyzyl au troupeau, puis fendre du bois, manger ensuite deux morceaux de *lavach*<sup>1</sup> avec du fromage, boire un bol de lait bouillant et se rendre à l'école. Il connaissait tout cela, et il en avait marre, autant que de l'humidité et de la boue d'automne.

Mais ça va bientôt finir, car il partirait dans fort peu de temps à Bakou pour entrer à l'institut ; l'hiver viendrait, puis, l'hiver fini, viendrait le printemps, et

<sup>1</sup> Pain plat de froment sans levain. (N.d.T.)

voici l'été : un examen après l'autre et ensuite, adieu l'étaalon gris, adieu la vache Ghyzyl, adieu la hache emmanchée de bois de charme. . . Et Gacham-kichi de crier toujours à tue-tête :

— Allakhverdi ! Mais où es-tu donc ?

— Je me lève, je me lève ! . . . Rejetant la couverture, Allakhverdi s'assit sur le lit, contempla un moment le troupeau de rennes tissé sur l'épais tapis sous ses grands pieds, et commença à s'habiller tout en clignotant des yeux, sans pouvoir les ouvrir.

Gacham-kichi sortit la vache de l'étable et la mena sous le balcon. Le petit veau la suivit.

Pendant ce temps, Allakhverdi se lavait ou plutôt se rinçait les yeux à l'eau froide. En voyant le veau il le plaignit : pauvre petite bête, on l'a sortie de l'étable chaude par cette humide matinée.

Gacham-kichi chassa le veau, et Aïna-arvad, la mère d'Allakhverdi, se mit à traire la vache, serrant le seuil entre ses genoux.

Allakhverdi descendit lentement dans la cour, sans regarder son père ni sa mère, pénétra dans l'étable, détacha l'étaalon gris, le conduisit dehors par la bride, puis ouvrit le portail et enfourcha à cru le cheval qui ne se représentait pas plus mal que l'homme toute la suite des opérations : chaque matin, ils allaient à l'abreuvoir.

Mélik condisciple d'Allakhverdi en classe terminale de l'école rurale, bâillait, comme d'habitude, à califourchon sur une jument baie, et la jument buvait sans hâte l'eau du canal ; un petit poulain pie buvait à ses côtés. La chose que Mélik lui communiqua, en voyant Allakhverdi, fut que Saftar-mouellim<sup>1</sup> était tombé malade et ne viendrait pas faire son cours.

— Vrai ? . . . — Allakhverdi, pas tout à fait re-

<sup>1</sup> Mouellim (mouellima), maître (maîtresse) d'école. (N.d.T.)

veillé, pensa que Saftar-mouellim avait été pris d'un nouvel accès de rhumatismes par ce sale temps. — Ses rhumatismes, dis?

Mélik ne cessait pas de bailler.

— Oui, répondit-il.

Saftar-mouellim, qui enseignait la physique, était le voisin de Mélik. La première leçon, ce jour-là, était justement la physique: donc, pas besoin de se presser.

La jument baie, abreuvée, dressa la tête, jeta un regard sagace sur les cognassiers qui poussaient non loin et se porta vers l'herbe d'automne verdoyant depuis peu sur les bords du canal. Mélik tira sur la bride.

— Djafar va au chef-lieu, dit-il. Il amènera un film ce soir.

— Oui ? proféra avec peine Allakhverdi, les pommettes contractées par le bâillement.

Djafar, le frère aîné de Mélik, était opérateur de cinéma. Tous les deux ou trois jours, il amenait des films du chef-lieu de district et les projetait au club. La jeunesse tenait en grande estime l'opérateur Djafar ; mais voici qu'était venu au village un cinéaste de Bakou, celui qui portait cette toque extravagante, et on eut vite fait de se rendre compte qui des deux était l'éléphant, et qui, le chameau, parce que c'est une chose que de se rendre au district et d'en amener tel ou tel film, et e'en est une tout autre que de prendre une caméra en mains, de la porter à son oeil et de commencer à tourner un film soi-même.

Ce caméraman, arrivé de Bakou depuis quatre jours, était descendu chez Salma-kichi qui vivait à trois maisons de chez Allakhverdi. Depuis quatre jours qu'il était là, il n'avait rien pu faire ; il disait que c'était à cause du mauvais temps, qu'il fallait que le soleil se montrât.

Allakhverdi se représenta l'étrange toque de ce cinéaste, il se rappela son rêve d'avant l'aube et pensa qu'il lui venait ces derniers temps des rêves très stupides.

Quand il revint dans sa cour, Aïna-ardav avait déjà allumé le feu dans le four au-dessous du balcon et y avait mis du lait à bouillir dans un chaudron en cuivre.

Gacham-kichi, une pelle à la main, sortait le fumier de l'étable.

Allakhverdi, sautant à bas de l'étalement gris, le mena dans l'étable et se mit à l'étriller.

Gacham-kichi répandit dans la crèche quelques poignées d'orge mondé, qu'il mêla à la paille, puis prit l'étrille des mains d'Allakhverdi.

— Va fendre le bois, dit-il.

Allakhverdi sortit de l'étable, prit une brassée de bois et jeta les bûches par terre, près d'une grosse souche. A force de manier la hache, il se réchauffa promptement et prit même une petite suée.

Tout en reprenant son souffle, il dit à son père, venu s'asseoir sur l'escalier :

— Saftar-mouellim est de nouveau tombe malade, notre première leçon n'aura pas lieu.

Gacham-kichi, à jeun, alluma une cigarette, jeta un regard sur le veau qui tirait les pis de la vache, et proféra :

— Encore les rhumatismes ?

— Oui. — Allakhverdi fendit avec bruit une bûche de chêne, en pensant : « C'est ça, la vie campagnarde, tout est connu d'avance, on connaît les maladies de chacun. »

Or, c'est qu'Allakhverdi lui-même ne vivait pas d'une autre vie, sauf lorsqu'il venait avec son père à Bakou ; mais il n'y restait chez son oncle que deux ou trois jours, et qu'est-ce que c'est que deux

ou trois jours? De retour, Allakhverdi regrettait la ville, et il lui arrivait d'y vivre en pen-sée à longueur de journée: le matin, il entrait dans les cafés, y mangeait des saucisses, l'après-midi, il allait au stade et assistait à un match de football, et le soir, il sortait se promener sur le boulevard, deambulant parmi des gens inconnus.

C'est vraiment un prodige que de voir chaque jour des gens nouveaux. Que peut-il y avoir de mieux ? Toute la journée dans les rues, les magasins, les squares, à voir des gens encore jamais vus jusque-là ?

Auparavant — il y a trois ou quatre ans de cela —, la route de Bakou passait à côté de leur village. Allakhverdi et tous les gamins du coin restaient assis des heures, au bord de la route, à observer les voitures se dirigeant vers Bakou ou venant de Bakou.

Lorsqu'une voiture stoppait auprès d'eux et que le chauffeur, passant la tête au-dehors, se renseignait sur la route, ou bien demandait le nom du village, les gamins répondaient avec empressement, en coupant la parole les uns aux autres. Et quand on avait besoin de quelque chose — si le chauffeur, par exemple, les priaient d'apporter de l'eau pour le radiateur —, toute la bande courait à perdre haleine chercher de l'eau, en s'arrachant des mains le seau fait d'un vieux pneu coupé; ils couraient tous, sauf Allakhverdi.

Celui-ci, une fois assis sur le bord de la route, y restait à observer attentivement les gens en voiture, et après, la nuit, il voyait des songes, des songes divers : le voici lui-même roulant dans une Moskvitch ; puis, allongé sur son siège, il verse du thé d'une thermos et sourit.

Mais on a fini par tracer une nouvelle route, et cette nouvelle route, sans contourner le village où vivait Allakhverdi, menait tout droit au chef-lieu de

district. Les gamins ne s'attroupaient plus au bord de la route, il n'y avait plus de raison.

... Allakhverdi apporta le bois, mit quelques bûches dans le four, et Gacham-kichi, jetant son bout de cigarette dans le feu, dit :

— Mène la vache au troupeau.

Gacham-kichi aimait donner des ordres, et ceci irritait presque toujours son fils. Le père pourrait au moins inventer quelque chose de plus gai. Chaque jour était, pour Allakhverdi, semblable au précédent.

Tandis qu'Aïna-ardav retenait le veau, Allakhverdi fit sortir la vache par le portail et la conduisit par la route en pente, au troupeau kolkhozien. Il se rappela son dernier songe et se demanda de nouveau avec étonnement pourquoi diable, dans ce rêve, affublé de la toque du cinéaste, il restait planté devant le salon de coiffure du chef-lieu.

Quand Allakhverdi se posait quelque question, il y réfléchissait longuement, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une réponse claire.

Et maintenant, sans prêter attention aux gens du village, qui menaient eux aussi leurs vaches au troupeau, il médita un bon moment sur cette question et en vint à la conclusion suivante : la toque s'était trouvée sur sa tête parce qu'au lieu de la considérer, comme tout le monde, d'un air moqueur, il l'avait regardée, cette toque-là, avec un sentiment d'envie.

Allakhverdi plissa le front et se posa une nouvelle question : bon, mais pourquoi, tout de même, l'enviait-il ?

On l'appela par-derrière :

— Hé! Allakhverdi !

Il se retourna et regarda le vieux Salman-kichi, qui l'avait rattrapé avec ion buffle.

— Et alors ?

— Elle étudie avec toi, la fille à Choukur ?

Allakhverdi, après un temps, répondit :

— Oui.

Salman-kichi avala une bouffée de fumée de sa pipe.

— On va la filmer, proféra-t-il.

Allakhverdi n'en crut pas ses oreilles.

— Quoi ?

— On va la filmer, pour le cinéma. C'est Nadir qui va la filmer. Il dit qu'elle convient fort bien pour le cinéma.

Nadir, c'était lui, ce caméraman à la toque extravagante, étant l'ami du fils de Salman-kichi, qui habitait Bakou, il descendait dans la maison du vieux quand il venait au village. Salman-kichi prononçait avec fierté le nom de son hôte.

Allakhverdi pensa qu'il était peu probable, que le cinéaste plaisantât avec Salman-kichi, mais était-ce la vérité, ce qu'il disait ?

— Comment qu'on va la filmer pour le cinéma ?

— La fille à Choukur tiendra sur l'épaule, en revenant de la source, une cruche pleine d'eau, et Nadir en fera un film, expliqua Salman-kichi, en aspirant une nouvelle bouffée de fumée. Nadir, poursuivait-il, dit qu'elle convient fort bien pour le cinéma. — Salman-kichi hochait la tête avec un sourire moqueur.

Allakhverdi comprit parfaitement ce que signifiait ce sourire. Vois-tu, semblait-il dire, quels drôles de types, ces gens de la ville, ils ne peuvent trouver dans tout le village une fille qui fasse leur affaire, or à qui peut-elle plaire, la fille de Choukur, cette grande bringue décharnée ?

La jeune fille que Salman-kichi appelait « la fille à Choukur » se nommait Sadaf, et depuis la pre-

mière classe, elle étudiait avec Allakhverdi. Auparavant, dans leur enfance, ils allaient à l'école d'un village voisin, mais plus tard on avait construit chez eux une école secondaire.

Sadaf n'était pas une excellente élève, elle n'était pas non plus une beauté, mais plutôt mal bâtie, cette Sadaf ; aussi, entendant cette nouvelle, Allakhverdi ne pouvait-il absolument pas y croire. Il se retint à peine de questionner davantage le vieillard.

Oui, il se retint à peine de demander encore quelque chose à Salman-kichi.

Le fait est que Sadaf se consumait d'amour pour Allakhverdi, qu'elle s'était éprise de lui, mais nul ne le savait, sauf Allakhverdi, car, par un beau jour d'été, Sadaf lui avait remis une lettre, et, ayant lu cette lettre, il ne l'avait montrée à personne.

Tout en menant sa vache, Allakhverdi méditait sur cette nouvelle et ne grelottait plus de froid ; à mesure qu'il réfléchissait, il se sentait peu à peu envahi par une grande émotion, et éprouva même un serrement de coeur. Pourquoi ? Il n'en savait rien lui-même.

Et les paroles de Salman-kichi lui retentissaient aux oreilles : « Nadir dit qu'elle convient fort bien pour le cinéma. » Ou plutôt, Allakhverdi croyait entendre en ce moment le cinéaste lui-même : « Une fille très photogénique. » Ainsi qu'il s'imaginait, les deux termes que les caméramen proféraient le plus souvent étaient : « photogénique » ou « pas photogénique ».

Bien plus encore, ce même cinéaste semblait lui souffler à l'oreille : « Si elle vivait à la ville, on la filmerait tout le temps pour le cinéma. . . cette Sadaf. »

Et Allakhverdi examinait Sadaf comme s'il la voyait devant ses yeux, son visage bistré, ses longues jambes de cigogne, mais il ne parvenait pas à comprendre quoi que ce soit.

Quand il revint à la maison, Gacham-kichi avait déjà ouvert la porte du poulailler, lâché dans la cour poules, poulets, dindons, et maintenant, ayant tiré de la cave une bouteille d'huile de graissage, il graissait les gonds de la porte des lieux d'aisances pour les empêcher de grincer.

Aïna-arvad, sous le balcon, s'occupait du samovar.

Allakhverdi, monté dans la chambre, essuya avec une serviette ses cheveux mouillés par la bruine, et s'ébroua à plusieurs reprises de tout le corps, tel un chat ou un chien.

Il pendit la serviette au clou et, penché par-dessus le balcon, dit à sa mère sur un ton fâché :

— Mets le tuyau au samovar, la fumée mange les yeux !

Gacham-kichi regarda son fils d'un air sombre et Allakhverdi ne prononça plus rien, il rentra dans la pièce et ouvrit l'armoire où se trouvaient ses livres et ses cahiers. Alors il se rappela tout à coup que point n'était besoin de se presser pour aller à l'école ce jour-là, et il hocha la tête, non sans quelque perplexité. Puis il chercha au fond du tiroir d'en bas la lettre cachée sous un tas de papiers et l'en retira.

C'était une feuille de cahier quadrillé pliée en quatre. Allakhverdi la déplia et se mit à lire :

*« Allakhverdi, je t'écris cette lettre. Allakhverdi, je n'ai encore jamais de ma vie écrit de lettre à personne, c'est ma première lettre. Allakhverdi, quand*

*tu auras lu cette lettre, ne dis rien à personne, déchire-la et brûle-la, qu'il n'en reste que cendre. Et je brûle moi-même, je me réduis en cendre, Allakhverdi. Où que je regarde, je te vois partout. Et même quand je dors, je te vois en songe. Je suis hors de sens, Allakhverdi. Ne va pas te figurer que j'écris des lettres à tous les garçons. Non, Allakhverdi, rien qu'à toi, à toi seul. Si le sort me sourit et nous pourrions causer ensemble, je te dirai tout. Void que je pleure de nouveau, Allakhverdi. Ecris-moi une réponse.*

*Tout le temps, je pense à la vie, à la mort.*

*Sans toi, nulle vie, mon cher Allakhverdi.*

*Ne te ris pas de moi. Ne dis rien à personne, Allakhverdi, car on se moquerait de moi. Et brûle la lettre.*

*Sadaf. »*

Dans l'avant-dernière ligne, quelques lettres étaient empâtées. Allakhverdi pensa tout d'abord que Sadaf avait versé sur la feuille quelques gouttes d'eau d'une cuillère à thé, mais les jours s'écoulaient et il finit par croire que Sadaf avait vraiment pleuré.

Allakhverdi se demandait s'il avait jusque-là remarqué quelque chose de semblable au sujet de Sadaf. Oui, elle le regardait parfois de façon bien étrange. Et encore, il lui arrivait, à Sadaf, de rougir quand ils se croisaient dans le couloir de l'école, mais Allakhverdi n'eût jamais supposé que les choses puissent aller si loin.

Il n'avait écrit aucune réponse, mais n'avait pas non plus brûlé la lettre, il la porta plusieurs jours dans sa poche, ne sachant qu'en faire, puis la cacha tout au fond du tiroir.

Quand ils s'étaient rencontrés pour la première fois après cette lettre, Allakhverdi avait fait mine que rien ne s'était passé. Sadaf avait caché ses yeux et n'avait osé aucune question. Depuis ce jour, peut-on dire, ils ne se causaient pas. Bien plus, Allakhverdi se sentit peu à peu pris de colère. Il en était arrivé à la conclusion que Sadaf était effroyablement sotté.

Pendant un certain temps, Allakhverdi fut de méchante humeur, mais une fois, déjà au lit et ne pouvant pas s'endormir, il se leva, ouvrit le tiroir et en tira la lettre de Sadaf ; il la lut une fois, puis encore et encore une fois. . . Chose étonnante, elle ne provoqua plus la colère d'Allakhverdi, bien au contraire, elle commença à lui plaire. Il éprouvait une sorte d'angoisse, mais cette angoisse ne lui était pas pénible. Plus est, il se sentait attristé sans savoir pourquoi, et cette tristesse lui était agréable. Il en était gêné, à l'idée que, bien qu'il ne prêtât pas attention à Sadaf, sa lettre lui procurait une si étrange satisfaction.

Petit à petit, Allakhverdi s'était habitué à sortir de temps en temps du tiroir la feuille pliée en quatre, et à la lire de nouveau. . .

Aïna-arvad l'appela pour le déjeuner, et Allakhverdi, cachant précipitamment la lettre de Sadaf quitta la pièce.

Il ne bruina plus, mais le ciel était toujours gris.

Si le soleil se montrait, le cinéaste porterait à son oeil sa caméra au nickel étincelant et se mettrait à filmer Sadaf et le monde entier verrait comment Sadaf porte l'eau de la source, et nul ne saurait que cette fille est folle d'Allakhverdi.

Il se trouva que tous savaient déjà dans la classe qu'on allait filmer Sadaf pour le cinéma. Et on ne parlait en somme que de cette nouvelle. Allakhverdi seul se taisait.

Puis Sadaf entra, et, en la voyant, les élèves se troublèrent quelque peu. Sadaf était en robe neuve, et gaie, comme s'il ne lui manquait que des ailes pour s'envoler. On la bombardait de questions, et elle conta à voix assez haute, sans trace de gêne, comment le cinéaste était venu chez eux la veille, comme il avait causé avec son père et obtenu son consentement pour filmer Sadaf.

Tout en racontant, elle épiait Allakhverdi qui était assis à son pupitre comme si de rien n'était ; en la voyant l'épier du coin de l'oeil, il eut l'impression qu'elle répétait avec ses yeux les mots écrits dans la lettre, non plus d'un ton plaintif, mais avec un certain défi.

La seconde leçon était la trigonométrie, et dès que la sonnerie eut retenti, Gulsoum-mouellima entra.

Allakhverdi, un des plus hauts de taille de la classe, était assis au dernier pupitre du premier rang et Sadaf, au milieu du second rang.

Gulsoum-mouellima faisait son cours, mais Allakhverdi ne l'écoutait pas et avait l'air de ne penser à rien. Puis il se surprit à regarder fixement Sadaf.

Sadaf avait les mêmes yeux noirs, les mêmes cheveux noirs, les mêmes grosses nattes, bref, tout comme d'habitude, sauf seulement la robe neuve. Pourtant, c'était comme si Allakhverdi voyait pour la première fois ces yeux et ces nattes. Sadaf était maigrelette, mais avec une belle poitrine. Elle avait le teint bistré, Sadaf, et Allakhverdi ne pouvait détacher ses regards de ce visage ; quoiqu'il ne voulût pas le faire, il regardait de tous ses yeux, et cela le faisait enrager.

Allakhverdi, l'esprit tendu, se rappelait leurs querelles d'enfance, comme ils se rendaient ensemble à l'école, des épisodes drôles de toute sorte, et

ne pouvait absolument pas croire que la fille qu'il voyait fût cette Sadaf à qui il pouvait, à tout moment, dire et même ordonner n'importe quoi.

Puis une idée lui vint à l'esprit, et il se sentit mal à l'aise : il lui sembla soudain que la lettre qu'il gardait dans le tiroir, ce n'était pas Sadaf qui la lui avait écrite, que ce n'était pas Sadaf qui, confuse, lui avait tendu cette lettre, mais une tout autre fille. Pour rien au monde, Allakhverdi n'eût cru à présent que c'était bien une larme, qui avait empâté les lettres bleues de la missive.

Allakhverdi détourna avec effort son regard de Sadaf, désireux de prêter attention au théorème qu'expliquait Gulsoum-mouellima, mais en vain ; il braqua de nouveau ses yeux sur Sadaf et se rendit soudain compte que Sadaf le regardait, elle aussi ; alors il s'arracha à la contemplation du visage au teint bistré de la jeune fille et riva ses yeux sur le tableau noir, tout couvert de formules.

Allakhverdi fixait des yeux les formules tracées sur le tableau par l'institutrice, il écoutait ses explications, tout en sentant sur soi les regards de Sadaf. N'y tenant plus enfin, il regarda la jeune fille, qui à son tour, reporta ses yeux sur le tableau.

Allakhverdi rougit jusqu'aux oreilles.

La récréation arriva, et de nouveau, tous firent cercle autour de Sadaf, et Sadaf se remit à raconter. Elle n'avait jamais de toute sa vie répété autant de fois, à peu près la même chose, et on ne l'avait jamais écoutée avec un tel enthousiasme.

Ainsi s'écoulèrent, l'un après l'autre, les cours, les récréations.

Il se remit à bruiner, puis la pluie fit mine de cesser, puis il bruina de nouveau, et Allakhverdi fut toute

la journée comme une âme en peine. Au retour de l'école, il resta dans la chambre sans sortir dans la cour.

Gacham-kichi, qui avait affaire au chef-lieu de district, s'y était rendu sur l'étalon gris.

Aïna-arvad traitait des pois sur le balcon.

Allakhverdi regardait par la fenêtre la grisaille de l'automne. Le versant de la montagne visible de la fenêtre était tout couvert de cognassiers, et sur chaque arbre était posé un vol de sansonnets. Ils criaient sur tous les tons et Ton ne savait s'ils saluaient cet automne gris ou le condamnaient.

En bas, à flanc de coteau, se trouvait la maison de Salman-kichi, et tout à coup, Allakhverdi se fâcha contre le vieillard. Sans rime ni raison. Puis il l'oublia.

Allakhverdi ne pouvait ni lire ni faire ses devoirs, il n'avait même pas envie d'aller se promener dans le village. Il s'observait du dehors, pour ainsi dire, et il lui semblait qu'il n'était plus l'Allakhverdi d'auparavant. Pourquoi lui semblait-il ainsi, pourquoi pensait-il ainsi ? Il n'en avait pas la moindre idée. Sans aucun doute, il s'appelait Allakhverdi comme auparavant, c'était sa tête à lui, ainsi que ses bras et ses jambes, seulement il était impossible de comprendre pourquoi, avec le même nom, la même tête, les mêmes bras et jambes, il n'était plus l'Allakhverdi d'auparavant.

Détournant son regard de ce gris paysage automnal, il se leva, s'approcha de l'armoire, ouvrit le tiroir et y prit la lettre de Sadaf, mais il ne la déplia pas pour la lire, ayant soudainement découvert que tout ce qui était écrit sur cette feuille, il le savait par coeur.

Allakhverdi ne soupçonnait même pas d'avoir si bien appris le contenu de cette lettre.

La nuit, en se mettant au lit, il lui semblait qu'il ne pourrait s'endormir jusqu'au matin, mais il s'endormit, Allakhverdi, il s'endormit et vit pour la première fois un songe en couleurs.

L'aube pointait à peine.

Il y avait tant de couleurs, Allakhverdi n'avait vu de sa vie de telles combinaisons : bleu, orange, vert clair. . .

Et, fait étrange, ces couleurs brillaient d'un reflet argentin.

Et lui, Allakhverdi, était au milieu de ces couleurs. Elles paraissaient l'envelopper tout entier, lui couler le long du corps.

Allakhverdi savait que c'était un songe et il savait encore que c'était le songe de Sadaf.

Sadaf elle-même n'y était pas, mais Allakhverdi savait que ces couleurs, c'était grâce à Sadaf qu'il les voyait, ou peut-être même que toutes ces couleurs c'étaient Sadaf elle-même.

Et de nouveau se fit entendre la voix de Gacham-kichi :

— Hé ! Allakhverdi, c'est déjà tard, lève-toi !

Allakhverdi, bien que plongé dans son rêve, présentait néanmoins que cette voix allait retentir à l'instant, et craignait, oui, il craignait de voir s'évanouir ces couleurs : bleu, orange, vert clair. . .

— Hé ! Allakhverdi !

Allakhverdi ouvrit les yeux et, durant quelques instants, ces couleurs emplirent toute la pièce, mais elles ne brillaient plus de leur éclat argentin ; puis elles disparurent d'un seul coup.

— Eh bien, où es-tu donc ?

— Je viens.

Quand Allakhverdi descendit dans la cour,

Aïna-arvad trayait la vache. La vache était de nouveau sous le balcon, car une fine petite pluie s'était remise à tomber.

Il bruinait, mais cette humidité n'irritait nullement Allakhverdi pendant qu'il sortait l'étalement gris de l'étable. Gacham-kichi regarda d'un air étonné son fils : toujours ensommeillé et maussade au matin, il était manifestement de bonne humeur cette fois-ci.

La jument baie de Mélik buvait de nouveau l'eau du canal, et le poulain pie buvait auprès d'elle.

— Pourquoi n'es-tu pas venu hier au ciné ? demanda Mélik en bâillant.

À ce moment seulement, Allakhverdi se rappela que la veille, Djafar devait projeter un film ; or, il l'avait oublié et ne s'était pas rendu au club. Allakhverdi ne se troubla nullement de son défaut de mémoire, car, outre cette bruine grise qui enveloppait tout alentour, il avait son monde à lui, et ce monde était tellement extraordinaire, et y scintillaient les couleurs bleu, orange, vert clair. . .

Quand Allakhverdi rentra dans la cour, au trot de l'étalement gris, Gacham-kichi regarda de nouveau son fils avec étonnement et jugea, cette fois-ci, que quelque chose s'était produit dans la vie d'Allakhverdi, oui, quelque chose s'était produit, et Gacham-kichi en eut la certitude.

Allakhverdi n'avait naturellement pas idée de ce que pensait son père, il sortit la vache de la cour et la mena au troupeau.

Allakhverdi dévalait la pente du chemin vicinal, tout en sifflotant, contre son habitude, quelque mélodie qu'il avait apparemment en tête depuis le matin.

Une toux se fit entendre derrière lui et Allakh-

verdi, se retournant, vit que c'était Salman-kichi, fumant sa pipe et menant son buffle.

Salman-kichi semblait attendre le moment où Allakhverdi se retournerait.

— Eh bien, quel temps ! dit-il d'une voix forte. C'est à cause de ce fichu temps, poursuivit-il en se claquant la nuque de sa paume mouillée et en expirant une tiède volute de fumée, que Nadir s'est décidé à partir ! . . .

Allakhverdi, pétrifié, ouvrit les yeux tout ronds. Puis il entendit comme venant de quelque part ailleurs le son de sa propre voix, proférant tout bas :

— Et il ne va rien filmer ?

— Tu ne comprends donc pas, ou quoi, tu fais semblant ? — Avec un geste de la main, Salman-kichi ajouta sur un ton d'importance : — Nadir s'en va dans un autre district. Il a déclaré : « Je ne peux pas rester ici un mois entier à attendre que le soleil se montre. . . »

Allakhverdi ne demanda pas au vieillard : « Et Sadaf ? »

Allakhverdi ne demanda rien, car tout était clair : cet automne pluvieux faisait pousser une herbe excellente pour les bêtes, mais Sadaf ne serait pas filmée pour le cinéma, revenant de la source avec sa cruche sur l'épaule.

Allakhverdi se représenta Sadaf, sa tête penchée, son visage affligé ; elle était tout à fait désemparée, Sadaf, et Allakhverdi se retint avec peine de dire des grossièretés à Salman-kichi. et d'injurier l'hôte de celui-ci.

Allakhverdi comprenait qu'il fallait parler à Sadaf, qu'il fallait absolument la consoler, mais que cela serait fort difficile. Fort difficile, car Allakhverdi

éprouvait maintenant une gêne terrible devant Sadaf.

Et s'il lui écrivait une lettre ? Il serait bon, dans cette lettre, de dire quelque chose au sujet de ce songe en couleurs. Seulement où prendrait-il d'aussi scintillantes couleurs : bleu, orange, vert clair ? . . . Et trouverait-il le courage de remettre cette lettre à Sadaf ?

Puis il pensa qu'il écrirait à Sadaf de Bakou, quand il y entrerait à l'institut, mais il comprit tout de suite qu'il serait maintenant très difficile de partir à Bakou, que cela lui serait très pénible, parce que Sadaf resterait ici.

*Traduit par Jean CHAMPENOIS*

## MOI, TOI, LUI ET LE TELEPHONE

*Les numéros de téléphone  
Ne se ressemblent pas,  
Mais chacun correspond  
A une voix humaine . . .  
Les sombres journées  
Ne se ressemblent pas,  
Quand tu ne réponds plus,  
Se tait le téléphone . . .*

*Vaguif Vekilov*

Hier ton numéro de téléphone est mort. Les hommes ne sont pas seuls à mourir. Les numéros de téléphone meurent aussi. Nous oublions beaucoup de chiffres dans notre vie: le numéro de notre passeport, le montant du salaire qu'on recevait là où l'on travaillait précédemment, le numéro d'immatriculation de la voiture d'un ami, le nombre des habitants de notre ville, la distance de la Terre à la Lune, mais on n'oublie pas les cinq chiffres qui, ordonnés et combinés d'une manière bien définie, furent pour vous le plus grand des bonheurs, on n'oublie pas cette voix et cette odeur de violettes dans le récepteur.

Parfois, je saisisais le combiné avec le sentiment d'ouvrir un piano. Mais il y avait des moments où je raccrochais comme on ferme un cercueil.

Et voilà, il n'existe plus, ce numéro. Ou plutôt il existe mais, désormais, il est pour moi un terrain inaccessible, et ce ne sont pas des milles, des kilomètres qui me séparent de ces cinq chiffres mais d'infranchissables années-lumière. Je peux composer les quatre cinquièmes de la distance, pourtant, je ne ferai jamais le cinquième chiffre. Parce que ton numéro est pour moi comme une porte noire dont j'ai perdu la clé.

Je n'avais pas besoin de te voir. Je t'appelais, j'entendais ta voix et je te disais : « Comme tes mains sont froides, chérie ! Pourquoi ? » Tu me répondais alors pourquoi.

Je pouvais ne pas te voir, mais je te sentais à distance, comme les habitants du littoral sentent la mer sans la voir.

Mais voilà, tout d'un coup, la mer a disparu.

L'histoire la plus banale : moi, toi et... bien sûr, lui. Mais aussi le téléphone. Tout a commencé à la noce de Rassim.

— Nous étions cinq. — Firouz continuait son toast. — Comme dans Le film *Ils étaient cinq*, vous vous rappelez ? Moi, Kiamal, Mourad, Rassim et Seïmour. Telles des forteresses, nous tombions l'un après l'autre. Voilà, regardez : ce sont nos femmes. — Tout le monde éclata de rire. — Il y a encore la marmaille à la maison. Eh bien, aujourd'hui c'est Rassim que nous perdons. Bien sûr, je plaisante. Mes chers Rassim et Farida, je vous souhaite tout ce qu'il y a de meilleur, du bonheur, de la joie et d'avoir des garçons et des filles. Nous, on a déjà bu en votre honneur et on boira encore. Cette fois, je voudrais porter un toast au dernier des Mohikans, à notre cher Seïmour. Il est jeune, notre ami célibataire, c'est notre petit soleil, notre dernière consolation, le symbole du paradis perdu.

Tous se tournèrent vers moi ; à travers les rires et le tintement des verres, je voyais la même expression de joie et d'étonnement sur les visages.

Lorsque les invités furent partis, Firouz, Kiamal, Mourad, accompagnés de leurs épouses, et moi sortîmes nous promener par les rues obscures de la ville. Soudain la femme de Firouz me prit par le bras.

— Alors Seïmour, quand est-ce qu'on fête ta noce ?

— Pas encore.

— Pourquoi ? Peut-être tu prends au sérieux le discours de ce bavard ? — Elle se serra tendrement contre son mari. — Tu penses que la famille est un enfer ?

— Il ne peut pas trouver une jeune fille qui lui convienne, dit Firouz.

— Vraiment ! Eh, les amis, si on trouvait une fiancée à Seïmour ? Si on te trouve la plus belle fille de Bakou, tu te marieras ?

— Sans faute, repondis-je. Mais à une condition : vous devez le faire immédiatement, pendant que je suis de bonne humeur. Demain je peux changer d'avis.

— Mon vieux, dit Kiamal, où la prendra-t-on à cette heure ? Dans la rue ? Je ne pense pas que tu puisses épouser une jeune fille qui se promène seule dans la rue la nuit.

— Eh bien, voilà, dis-je. N'en parlons plus !

— J'ai une idée : si on lui trouvait une fiancée par téléphone ? Il y a justement une cabine.

— C'est une excellente idée, dis-je, mais je n'ai pas de pièces de deux kopecks.

On m'en offrit sur-le-champ une dizaine. J'entraî dans la cabine.

— Donnez le numéro.

— Compose n'importe lequel, conseilla Firouz.

Voilà, par exemple ... — Et il s'arrêta court. — Ah, non, mon vieux, c'est une grosse responsabilité, tu sais. Si tu ne t'entends pas avec ta belle-mère, tu m'en voudras toute la vie.

— Quel froussard, dis-je, c'est justement là le problème : la responsabilité. Kiamal, donne-le toi.

— J'ai une proposition, intervint la femme de Firouz, qui avait toujours une idée à lancer. Pour qu'il n'y ait pas de responsabilité personnelle, on va faire comme ça : chacun nomme un chiffre.

— Parfait, dit Firouz. Il était toujours ravi par les propositions de sa femme. — Deux.

— Neuf, dit la femme de Firouz.

— Zéro, ajouta Kiamal et se tourna vers sa femme : — A toi.

— Je ne sais pas, hésita-t-elle. Mettons, quatre.

— Cinq, dit Mourad.

Seule la femme de Mourad n'eut pas le temps de nommer son chiffre, cela commença à sonner.

Firouz me donna son mouchoir.

— Tiens, enveloppe le microphone. Qu'elle ne reconnaisse pas ta voix, S'il arrive quelque chose, tu n'auras qu'à te sauver.

Tout le monde se mit à rire. Je raccrochai.

— Elle dort, ma fiancée.

Nous poursuivîmes notre chemin.

Chacun rentra chez soi. Je sentis soudain toute ma solitude. Je longeai longtemps le boulevard désert, observant la masse noire de la mer et les bouées de différentes couleurs. Tout à coup, je me rappelai le numéro de téléphone que j'avais composé une heure auparavant. Il était deux heures du matin. J'entrai dans la cabine la plus proche. En cherchant les pièces de deux kopecks dans ma poche, j'y trouvai le mouchoir de Firouz. Le sourire aux lèvres, j'en recouvris le microphone et composai le numéro 2-90-45.

Je n'attendis pas longtemps. Une voix de femme se fit entendre : elle n'était même pas endormie, peut-être un tout petit peu lasse et étonnée.

— Oui.

— Bonjour.

— Bonjour. Qui est-ce ?

— C'est moi. Je vous propose de faire connaissance.

Machinalement, j'essayai de me protéger des reproches, ou des injures

possibles, pour ne pas tressaillir si elle raccrochait brutalement, comme si on te claquait la porte au nez. Je fus frappé de n'entendre ni l'un ni l'autre. La voix, tout aussi calmement, me dit :

— Ne croyez-vous pas qu'il est un peu tard pour faire connaissance ?

— Pas du tout. Je viens de quitter la noce de mon meilleur ami. C'était mon dernier ami célibataire. J'ai l'impression de rentrer de ses funérailles.

— Oh ! Pourquoi dites-vous ça ? Et vous-mêmes, vous n'êtes pas marié ?

— Non. Et vous ?

— Vous ne pensez pas que vous voulez en savoir un peu trop pour un début ?

— Excusez-moi, je vous prie. Je ne suis pas de ceux qui font des farces au téléphone. Simple-ment je me sentais très seul. Et j'ai décidé de téléphoner pour au moins parler avec quelqu'un.

— Comment avez-vous appris mon numéro ?

— Tout à fait par hasard. J'ai... composé les chiffres qui me sont venus à l'esprit.

— Charmant.

— Vous savez, j'ai bu un coup et je me sens très seul.

— Ça arrive.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas se rencontrer ?

— Ça, c'est absolument impossible. Ecoutez, entendons-nous comme ça. Il est trop tard maintenant. Vous allez rentrer chez vous et vous coucher. Et demain, au réveil, vous verrez que tout ira bien. Je vous assure.

— Mais j'aimerais vous voir. Ou au moins parler avec vous.

— Vous connaissez à présent mon numéro de téléphone. Ou vous l'avez déjà oublié? Eh bien, si, en état normal, vous en avez le désir, vous pouvez me téléphoner.

— Vous le permettez?

— Oui. Bonne nuit.

— Je vous rappellerai demain.

Bien que cela puisse paraître idiot, lorsque je m'en fus par les rues désertes et obscures de la ville, j'eus l'impression de n'être plus seul.

Le lendemain je ne téléphonai naturellement pas. J'eus beaucoup à faire pendant la journée et oubliai tout. Quelques jours plus tard, lors de la discussion du plan de travail, j'eus une prise de bec avec le chef de notre laboratoire, qui était aussi mon directeur de thèse.

Après la discussion, Firouz m'emmena chez lui. Nous travaillons, lui et moi, dans le même institut. En chemin, il me fit la leçon, m'expliqua qu'il ne fallait pas provoquer son interlocuteur; même si j'avais raison, il y a plusieurs façons d'exprimer et de défendre la vérité, or, indisposer tout le monde à son égard n'était certes pas la meilleure.

— Il existe une chose comme l'euphémisme, poursuivit-il. On peut dire à quelqu'un qu'il a été induit en erreur, ou autrement, en exprimant la même idée, que c'est un parfait crétin, qu'il n'entend rien à ce qu'il fait. Alors...

— Alors, j'en ai marre de tes politesses, lui rétorquai-je.

— Bon, il est inutile de discuter avec toi maintenant. Allons chez moi prendre un thé.

— Tu sais, me disait la femme de Firouz pendant que, dans la pièce voisine, son mari enfilaient un pyjama bleu et chaussait des pantoufles fourrées, c'est surprenant: il prononce lui-même les mots « ma-man » et « pa-pa ». Personne ne le lui a jamais appris... — Elle parlait de son fils qui avait un an.

— En effet, c'est vraiment étonnant, dit Firouz depuis le couloir. J'ai ma théorie là-dessus: ce sont les enfants qui ont créé le langage. Pas les adultes, à l'aube de l'humanité, mais bien les enfants. Ce sont eux qui ont inventé les mots dont nous, les adultes, nous servons. Regarde donc, quelle merveille! Tu as déjà vu un gosse pareil, hein, tonton Seimour?

J'essayais à grand-peine de me remémorer le numéro de téléphone. Je me rappelais les deux derniers chiffres et le premier — deux —, le troisième — zéro —, mais le deuxième m'échappait.

— Ecoute, Sémaïa, tu ne te souviens pas du chiffre que tu as nommé l'autre soir?

— Quel soir?

Il fallut expliquer longuement, endurer une avalanche de blagues, de suppositions, d'allusions, de moqueries. J'étais déjà devant la porte, habillé, lorsque j'entendis la voix de Sémaïa:

— Ça me revient: neuf! C'est mon numéro de trolleybus.

— Allô! Bonjour! C'est moi.

— Bonjour. Qui est-ce?

— Vous avez déjà oublié. Je vous ai téléphoné, vous vous rappelez? Il y a trois jours. Presque à la même heure.

— Mais vous aviez une autre voix, dit-elle d'un ton moqueur. Ou bien c'est toute la bande des amis célibataires de celui qui s'est marié? Vous brisez

votre solitude par des conversations au téléphone ?

Elle était sèche, mais, par bonheur, je compris très vite mon erreur et enveloppai lestement le microphone avec mon mouchoir.

— Je vous assure que c'est moi ; j'avais sans doute la dernière fois une voix d'ivrogne.

— Voilà, à présent c'est la même voix. C'est que j'ai eu l'impression au début que c'était une autre. — Elle rit, sembla-t-il, avec soulagement. — Alors, aujourd'hui vous n'avez pas bu ?

— Je suis frais comme une rose. Et j'ai eu quand même envie de vous téléphoner. J'ai même inscrit votre numéro de téléphone.

— Vous avez bien fait de téléphoner, parce qu'aujourd'hui, je suis triste. Mon poste radio s'est détraqué.

— Vous vous couchez toujours si tard ?

— Oui, j'écoute la radio très tard le soir. Aujourd'hui, le coupe-circuit a sauté et je suis là impuissante, je ne sais pas quoi faire de moi-même.

J'entendis dans l'appareil, comme venant de loin, les sons d'un piano.

— Je sais que vous n'aimez pas répondre à mes questions, mais vous me pardonnerez mon indiscretion : qui est-ce qui joue du piano à cette heure ?

— Aah !... — Elle rit. — C'est chez mes voisins. Leur fille est très studieuse : elle s'exerce jusqu'à tard dans la nuit. Les murs sont minces et il y a de quoi devenir fou, avec ses gammes. Heureusement, quand la radio marche, je ne l'entends pas.

— Et qu'est-ce que vous écoutez à la radio ?

— Oh ! Je connais l'éther aussi bien que ma chambre ! Voilà, ici on retransmet un concert nocturne. . . — Je la voyais presque assise devant son poste et désignant du doigt un point sur le cadran. — Là, ce sont les rythmes saccadés d'outre-mer. Ici, ça

ressemble au hurlement de la tempête et là, on entend une émission en langue étrangère. A côté, une soirée animée a lieu : le speaker fait de bons mots, je ne comprends rien, il est vrai, mais tout le monde rit, applaudit, et je deviens gaie, moi aussi. Plus loin, je capte une conversation intime : un homme et une femme parlent très bas, ils murmurent presque, j'entends même leur souffle dans le micro. La radio est une chose extraordinaire. Comme si le monde entier et le ciel de la nuit, plein de mélodies, de drames et d'avions, entraient dans ma chambre.

— Et d'avions ? demandai-je.

— Vous entendez ? dit-elle, et je compris qu'elle se taisait pour écouter.

Après quelques secondes, j'entendis, moi aussi, le vrombissement lointain d'un avion. « Tiens, volerait-il au-dessus de ma maison ? pensai-je. Et où se trouve la sienne ? Dans quel arrondissement de la ville ? »

— La radio et les avions se ressemblent un peu, dit-elle. N'est-ce pas ?

— Peut-être parce qu'ils se partagent le ciel ?

— Peut-être. — Elle se tut à nouveau.

On ne percevait plus le bruit de l'avion maintenant, rien que les gammes monotones et lassantes.

— C'est moi qui parle toujours, et vous, vous ne soufflez pas mot. — Racontez-moi aussi quelque chose, me pria-t-elle.

Je sentais tout le ridicule de la situation mais, incapable de surmonter le désir impérieux de parler, je me mis à raconter à cette inconnue tous mes ennuis au travail, la difficulté de plus en plus grande que j'avais de trouver un terrain d'entente avec mon meilleur ami Firouz, et les raisons pour lesquelles je n'aimais pas mon directeur de thèse ; je répétai tout ce que j'avais dit à celui-ci aujourd'hui pendant la discussion, et relatai beaucoup d'autres choses encore.

Puis je repris mes esprits et lui dis très vite au revoir, peut-être un peu trop vite.

En rentrant chez moi, je songeais que personne ne croirait à ce qui s'était passé. Et en effet, c'était assez bizarre de confier tes pensées les plus intimes à quelqu'un dont tu ne sais strictement rien ; si ce n'est qu'elle aime écouter la radio la nuit et que sa voisine fait des gammes tard dans la soirée.

Le téléphone est l'un des protagonistes de ce récit, et j'aimerais en dire quelques mots.

Les derniers temps, j'ai beaucoup pensé aux différentes sortes de téléphone que je connais : maintenant, chacun d'eux a pour moi sa personnalité propre. Dans le bureau du chef de mon labo, l'appareil était noir ; chaque fois que j'y portais les yeux (sur le téléphone, et non pas sur mon chef), j'avais l'impression que le fil était un cordeau Bickford. Voyant le regard éternellement inquiet et effrayé de mon chef, qui était assis dans son fauteuil comme sur des charbons ardents et tressaillait chaque fois que le téléphone se mettait à sonner, je sentais que pour lui, cet appareil noir était une mine. Cette mine, une mauvaise nouvelle pouvait la faire exploser à chaque instant : on pouvait l'informer qu'il était révoqué ou que sa femme l'avait quitté.

Quant à notre salle, nous y avons un appareil sans cadran d'appel ; c'était comme une voiture sans roues, ou une lettre sans adresse ; il était pour moi le symbole de la dépendance et de l'impuissance, puisque tout le monde pouvait t'appeler, mais toi, tu ne pouvais pas téléphoner. A ce genre d'appareil, j'opposais le taxiphone qui incarnait pour moi l'impuissance et l'absence de responsabilité : tu téléphones à quelqu'un, lui dis n'importe quoi, et ce quelqu'un dans l'impossibilité de t'appeler pour répondre.

Jamais je n'avais autant regretté de ne pas avoir

le téléphone chez moi. Tel un grippe-sou, j'économisais toutes les pièces de deux kopecks : je les gardais dans la poche gauche de mon veston. Je les dérobaux à mes connaissances, je faisais la monnaie dans tous les magasins, toutes les boutiques et tous les kiosques.

Je l'appelais maintenant presque chaque soir et, selon une tradition bien établie, à une heure très avancée.

Ces conversations, qui avaient pour fond des gammes monotones et la respiration à peine audible de son poste radio, que chaque passage d'avion interrompait sa voix un peu lasse et légèrement ironique, étaient entrées dans ma vie comme une habitude et une nécessité. J'apprenais toujours plus de choses sur elle, mais c'était encore infiniment peu.

Ainsi, j'appris qu'elle s'appelait Médina, qu'elle vivait seule, qu'elle avait des yeux noisette et qu'elle chaussait du 35. C'était là tout ce que je savais d'elle.

— Quel âge avez-vous ? lui demandai-je un jour.

— Oh ! Je suis très, très vieille, j'ai déjà beaucoup de petits-enfants, répondit-elle.

A sa voix jeune, je compris fort bien qu'elle me jouait la comédie. Je savais aussi qu'elle ne voulait parler ni de son âge, ni de son travail, ni de sa situation « familiale ». Sur ces sujets, elle ne me posait pas non plus de questions ; elle savait cependant que j'avais 29 ans, que j'étais célibataire, que j'habitais avec ma mère, et, enfin, que je travaillais dans un établissement de recherche scientifique. Elle ignorait seulement mon véritable nom, car j'étais entré dans le jeu et j'avais dit un autre prénom : Roustam. Peut-être qu'elle aussi, elle ne s'appelait pas Médina.

— Quand est-ce qu'on pourra se voir ?

— Pour quoi faire ? me répondit-elle. C'est très

bien comme ça. Je ne sais pas ce que vous en pensez, quant à moi, ces coups de téléphone, ils ont apporté quelque chose d'important dans ma vie. J'ai beaucoup de plaisir à attendre chaque jour à la même heure le coup de fil de celui à qui je peux me confier parce que je ne le connais pas du tout, je ne l'ai jamais vu et je ne peux même pas me l'imaginer. Lui aussi, il peut se confier à moi, parce qu'il ne sait pas vraiment qui je suis. Se rencontrer, ce sera bien plus intéressant, et tout serait fini. Et même sans cela, nos rapports seraient tout à fait différents, plus banals. Je vous propose de poursuivre nos relations de la même manière. Je vous assure que ce sera bien plus intéressant. Parlez-moi plutôt de votre travail. Tout s'est arrangé ?

— J'ai présenté ma démission.

— Et où est-ce que vous irez travailler ?

— Je ne sais pas encore. Qu'est-ce que vous me conseilleriez ? Elle ne répondit pas. J'entendis le vrombissement d'un avion.

Nous fêtames le Nouvel An chez Firouz. Les jeunes mariés, Rassim et Farida, étaient aussi présents. A minuit moins dix, nous nous mîmes à la table que la femme de Firouz, aidée par les autres femmes, avait préparée avec beaucoup de goût. J'étais arrivé le dernier. Il faisait très froid et il était particulièrement agréable de se retrouver dans une maison chaude et lumineuse après avoir affronté la tempête de neige dans les rues.

Minuit sonna, nous nous embrassâmes, nous congratulâmes en échangeant nos meilleurs vœux de bonheur. Firouz annonça que l'année à venir serait une année historique, car l'on marierait Seïmour. Puis nous bûmes encore un verre et Firouz me prit à part. Nous étions assis là, le verre à la main, Firouz était déjà fort soulé ; il leva son verre en mon honneur :

— Je bois à ta santé. Pour que tu sois toujours

aussi droit et fidèle à tes principes, mais que tu saches quelquefois être un peu plus réaliste. Je sais, dans ton for intérieur, tu commences peut-être à me mépriser. N'est-ce pas ? Je me serais vendu pour ces meubles « rétro » à la mode, ou pour le vison de Sémaïa. Non, tu peux en être sûr, je ne dirai jamais quelque chose contre ma conscience. Mais il faut quelquefois céder sur un point pour mieux résister sur un autre. Pour garder ses positions, il faut consentir parfois à des compromis.

— Tu as peut-être raison. Mais toutes ces combinaisons sont trop compliquées pour moi.

— Allez. — Il fit un geste désabusé de la main. — Buvons donc un coup. Où vas-tu travailler à présent ?

— Dans un journal, dis-je. Et je ferai de la recherche scientifique de mon propre chef. J'ai déjà été embauché.

— Tu es meilleur juge, mais je ne t'approuve pas du tout.

Il s'assit au piano, et sa femme chanta le dernier tube de la radio. Je me souvins tout à coup des gammes, puis de la radio.

— Je veux porter un toast.

Tout le monde se tourna vers moi, on était surpris, car on savait que je ne proposais jamais de toasts.

— Nous nous sommes réunis, nous sommes nombreux, et on est bien ensemble ! Mais ayons une pensée maintenant pour celui qui est seul. Par exemple, pour le garde-barrière.

— Pour qui ? demanda-t-on.

— Pour le garde-barrière, dis-je sur un ton un peu provocateur. Oui, pour les gardes-barrière qui savent par coeur les horaires des trains et sortent la nuit de leurs petites maisons solitaires en pleine tempête de neige pour faire passer et aiguiller les trains.

— On dirait que tu as trop bu, fit Rassim.

— Mais non, c'est simplement le garde-barrière qui roupille, répliqua Firouz, et sa femme éclata de rire. Les autres firent de même. Firouz me regarda et se mit debout. — Arrêtez ! Il va se vexer. Je vous prie d'arrêter les rires. Eh bien, à la santé des gardes-barrière.

Chacun leva son verre.

— Non, dis-je, ce n'est pas aux gardes-barrière que je veux boire. Vous m'avez coupé la parole. Je veux boire à quelqu'un d'autre, et je vous péviens : celui qui s'avise de blaguer aura affaire à moi. . .

— Hou là ! C'est comme ça ? Vas-y, on t'écoute...

— Je veux boire à la santé d'une personne qui est en ce moment assise seule devant son poste radio. Elle connaît à la perfection l'horaire de toutes les émissions de toutes les chaînes de radio, et salue les concerts comme le garde-barrière les trains. Sa chambre renferme le monde entier, mais elle n'en est pas moins très seule avec lui.

Je vidai mon verre d'un trait.

Les autres burent en silence, perplexes, se perdant en conjectures, puis la conversation reprit, mais sur autre chose.

Je sortis dans le couloir, composai le numéro et attendis longuement. Personne ne répondait. « Tu parles d'un garde-barrière, pensai-je. Elle ne perd pas le nord. Elle doit réveiller quelque part. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant ? »

J'appelai à nouveau plusieurs fois. J'appelai à une heure pour lui souhaiter la Bonne Année, à l'heure de Moscou. Puis une heure plus tard, à l'heure de Prague, et encore une heure après, j'ignore là selon quel fuseau horaire, peut-être celui de Greenwich. Et ce n'est qu'à cinq heures et demie du matin, en appelant d'une cabine, que j'entendis sa voix.

— Je vous souhaite la Bonne Année de l'Atlantique.

Elle ne comprit sans doute pas, et je ne me donnaï pas la peine d'expliquer.

— Ah ! C'est vous ? Je viens juste d'arriver.

— Je sais. Je vous ai téléphoné toute la nuit.

— J'étais chez une amie.

— Aucune importance, dis-je. Pour le Nouvel An, je veux vous faire un aveu de taille. Je vous aime à la folie.

— Ah, bon ! — Elle se mit à rire. — C'est une agréable surprise aux premières heures de l'année nouvelle.

— Vous êtes ma fortune, mon petit soleil, mon bijou, je ne sais pas quels mots il faut prononcer en pareilles circonstances, mais, je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne. Je sais que c'est idiot, que c'est absurde ; je ne vous ai jamais vue, mais c'est pourtant comme ça. Ma vie n'a pas de sens sans vous.

— Sans mon téléphone, précisa-t-elle. Mais, voyez-vous, même quand on sait que tous ces mots ne sont qu'un caprice, ils sont quand même agréables à entendre.

C'était pour la première fois que notre conversation n'était pas accompagnée par les gammes : l'aube se levait déjà. Pour avoir étudié la musique dans mon enfance, il me vint en cet instant une comparaison à l'esprit : la vie, c'est comme une gamme chromatique, les touches blanches alternant avec les touches noires comme le jour alterne avec la nuit, comme les belles journées lumineuses alternent avec les jours sombres et sans joie.

— Quand est-ce que je pourrai vous voir ? Non, vous avez raison : c'est une très belle façon de s'aimer : grâce aux fils téléphoniques. Une liaison parfaite.

— Et unilatérale, dit-elle. En ce sens que vous, vous pouvez me téléphoner et moi, non.

— Oui, c'est justement pour cela que je dois vous voir. Où habitez-vous ?

J'arrive tout de suite.

— Je vous en prie, répondit-elle, et je sentis une certaine souffrance dans sa voix, ne me privez pas de cette joie. Si vous me faites encore de telles propositions — et, croyez-moi, j'en ai déjà entendu pas mal —, nous cesserons alors de nous parler. — Elle ajouta après une pause : — Je me suis très attachée à vous. Et vous êtes le premier à qui je dis cela depuis la mort de mon mari.

Le trois janvier, je me rendis à mon nouveau travail. Je mis toute la journée à rédiger un grand article. Vers le soir, le secrétaire de la rédaction me dit de porter ce texte à la dactylo pour qu'elle le tape sans faute avant demain matin. A l'entrée du secrétariat, une longue liste indiquait les numéros de téléphone du personnel. Je la parcourus machinalement et tout à coup sursautai en apercevant un numéro familier, comme l'on croise une connaissance dans la foule.

— Qui est-ce Vélizadé ? demandai-je au secrétaire.

— C'est notre dactylo. Vous venez juste de lui remettre le texte. Et pourquoi ?

Je regardai par la fenêtre : une femme aux yeux noisette descendait l'escalier. Ses talons faisaient toc, toc sur les marches ; je savais qu'elle chaussait du 35.

C'était comme dans un conte. Le hasard nous avait réunis dans la même rédaction mais elle l'ignorait encore. En ce moment, elle tape à la machine mon texte et elle ne sait pas que moi, c'est moi. . .

J'étais incapable de me retenir, j'avais hâte de lui annoncer la nouvelle : c'était la première fois que je

l'appelai si tôt en soirée ; mais personne ne répondit. « Ça ne fait rien, pensai-je, je téléphonerai à l'heure habituelle, et ce sera aussi une bonne surprise. »

Je l'appelai au moment voulu.

— Bonjour. Je vous ai téléphoné il y a deux heures.

— Et pourquoi si tôt ? J'étais chez une amie. J'ai beaucoup de travail et je suis restée chez elle pour le faire.

— Et quel est donc ce travail ? demandai-je de ma voix la plus malicieuse.

— J'ai pris du travail à la maison. C'est mon nouveau chef qui me l'a donné.

— Votre nouveau chef ?

— Oui, aujourd'hui un nouveau chef de section est arrivé.

— Et comment est-il ? demandai-je, prêt à pouffer de rire.

— Comment ? Il ne m'a pas plu. Il est hautain. Mais c'est vrai qu'il est difficile de juger sur la première impression.

Je fus sidéré. Cette variante ne m'était pas venue à l'esprit.

— Et en quoi il ne vous a pas plu ?

— Bah, c'est sans importance. La première impression est toujours trompeuse. Il est peut-être très bien. En tout cas, il a une allure très digne. Il est grand, bien fait, il a un beau visage, mais trop fier. Et quelle morgue ! Il prend un ton de dirigeant : « Tapez donc cela pour demain matin ! »

Pour la première fois, elle avait laissé échapper quelque chose sur son métier. Mais je ne posai pas d'autres questions. J'en savais plus qu'elle ne pouvait me raconter.

— Et comment ça va pour vous ? Vous avez trouvé un nouveau travail ? demanda-t-elle.

J'étais bien loin de l'idée d'entretenir un qui-proquo avec elle, mais juste à ce moment-là une sorte de frein fonctionna en moi, et je dis :

— Non, vous savez, j'ai changé d'avis : je reste au même poste.

Le lendemain matin, je vis vraiment pour la première fois ma Médina. Je l'avais bien vue hier, mais son visage était alors l'un parmi tant d'autres, at-trayant et gentil à sa manière, mais sans rien de particulier, un visage commun, peut-être beau, mais d'une beauté terne et pâle.

A présent, feuilletant l'article qu'elle avait tapé, je l'observais discrètement, essayant de trouver le lien entre l'être visible, qui m'était si étranger, et son «moi» du téléphone, qui m'était si proche, si familier.

J'étais avec elle prévenant et délicat, attentif et poli à l'extrême, et je fus pris de l'envie de savoir : remarquera-t-elle ce changement ?

Pour cela, il me fallait attendre l'heure de notre rendez-vous téléphonique.

— Voilà, je vous avais bien dit qu'il ne fallait pas se fier à la première impression. Il est en fait si gentil, si agréable. Il est charmant.

— Ne soyez pas si pressée de juger sur la seconde impression, elle peut être aussi trompeuse.

— No-on ! Hier, je n'ai même pas pu voir ses yeux. Mais aujourd'hui, je les ai vus.

« Quand est-ce qu'elle a eu le temps de le faire ? pensai-je. Elle ne m'a même pas regardé. »

— ... Ils sont si purs, profonds et intelligents, continua-t-elle.

— Je commence déjà à être jaloux, dis-je.

C'est ainsi que le jeu commença. Moi, j'en connaissais bien les règles, mais elle les ignorait.

Je ne pouvais déjà plus rien faire. J'avais perdu

le contrôle des événements, comme celui d'une lettre quand on l'a glissée dans la boîte.

Ce jeu impliquait certaines conditions. Le plus important n'était pas qu'elle ne devait pas reconnaître ma voix : au téléphone, j'utilisais invariablement le mouchoir. C'est qu'il me fallait changer tout mon vocabulaire, mes expressions, mon accent, me comporter d'une autre manière et, ce qui était le plus difficile, changer de mentalité.

Au travail, j'essayais d'être un autre homme. Bienveillant, mais inaccessible, dans son hermétique cuirasse. Et au téléphone, elle me parlait de moi, elle m'examinait sur toutes les coutures, analysait avec finesse et exactitude le moindre de mes pas, de mes gestes, l'expression de mon visage. A vrai dire, je l'entraînais souvent moi-même sur ce sujet, mais ces derniers temps, je sentais de plus en plus que ce n'était pas nécessaire : elle engageait elle-même la conversation sur Seïmour Khalilovitch. Elle parlait de lui longuement et avec plaisir pendant ses entretiens téléphoniques nocturnes avec Roustam. Mais elle ne parlait jamais de Roustam avec Seïmour Khalilovitch. D'ailleurs, personne ne connaissait ses rendez-vous téléphoniques. Je ne savais s'il fallait s'en réjouir ou s'en attrister. Parfois, il me semblait qu'elle ne parlait pas de Roustam parce qu'il lui était totalement indifférent, et cela me rendait triste ; par contre, je me disais des fois qu'elle cachait ses relations avec lui comme quelque chose de précieux, de fondamental, de sacré pour elle. Il arriva une chose surprenante : une sorte de dédoublement de mes sentiments. En tant que Seïmour Khalilovitch, j'étais jaloux, figurez-vous, des rendez-vous téléphoniques nocturnes de Médina. Et la nuit — j'étais alors Roustam —, ses récits sans fin sur Seïmour Khalilovitch m'agaçaient.

— Et si on se tutoyait, lui proposai-je un jour, on se connaît déjà depuis longtemps.

— D'accord, je t'approuve, entendis-je.

— Eh bien, je te souhaite une bonne nuit, dis-je heureuse comme un enfant: à moi, elle me dit «tu» et lui, elle le vouvoie.

Je fus frappé en observant que pour la première fois je pensais à mon autrere « moi » à la troisième personne.

— J'ai l'impression qu'il ne t'est pas indifférent.

— Comment le sais-tu ? répondit-elle malicieusement. Peut-être que moi aussi je ne lui suis pas indifférente.

Je raccrochai en colère. Je restai quelques jours sans téléphoner. Apparemment elle n'était pas seule, au travail, à avoir remarqué que je m'intéressais à elle. Un jour où l'on bavardait gaiement avec elle dans le couloir, l'un des anciens de la rédaction s'approcha:

— Ne te fatigue pas ! dit-il en riant et en la regardant dans les yeux. On a déjà essayé ; ça n'a pas marché : personne jusqu'à présent n'a réussi à faire fondre le petit coeur de glace de notre dactylo.

Nous nous mimés tous les trois à rire et lorsqu'elle se fut éloignée, il ajouta :

— Absolument impénétrable. Elle vit comme une nonne et reste fidèle à son défunt mari.

J'appris par la même occasion que son mari était pilote et qu'il avait trouvé la mort lors d'un accident d'avion.

Ce soir-là, sortant tard du travail, je remarquai qu'elle tapait encore à la machine. Ses doigts étaient longs et fins et elle semblait jouer du piano.

— Je lui téléphonai la nuit. Elle me dit :

— On dirait que tu es méchant. Pourquoi as-tu raccroché? Eh bien, écoute, exprès, pour t'embêter: ce soir, Seïmour Khalilovitch m'a raccompagné chez moi.

— Comment il t'a raccompagnée ? — Vous pouvez être sûrs que mon étonnement était tout à fait sincère.

— Comme ça. Je me suis attardée au travail, et lui, il a proposé de me raccompagner. C'est un vrai chevalier.

«Plutôt un parfait crétin», pensai-je. En effet, elle s'était attardée, mais moi, je n'avais pas eu l'idée de la raccompagner.

Mais je compris aussi autre chose : elle prenait ses désirs pour des réalités, et si Seïmour l'avait raccompagnée, cela ne lui aurait pas été désagréable. Mais peut-être qu'elle voulait simplement m'irriter un peu pour se venger du fait que j'avais raccroché, pour me rendre jaloux ? Elle me traiterait donc, moi aussi, son « soupirant téléphoniques d'une manière particulière ? Je me perdis en conjectures. Mais quand elle s'attarda la fois suivante au travail, je savais alors ce que je devais faire.

Nous marchâmes dans les rues désertes de la ville et je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous faites le soir, quand vous ne travaillez pas ?

— Je reste chez moi, répondit-elle.

— Simplement comme ça ? Toute seule ?

— Oui, mais pourquoi simplement comme ça ? Je lis, j'écoute la radio.

Allait-elle me raconter sur la radio tout ce qu'elle m'avait dit au téléphone ? Mais elle parla d'autre chose, et je lui en fus reconnaissant.

— Voila ma fenêtre, dit-elle en me montrant le deuxième étage.

Nous étions près de l'entrée. Elle enleva son gant.

— Peut-être qu'il fait sombre dans l'escalier. Je peux vous accompagner jusqu'en haut.

— Non, dit-elle.

Mais j'étais décidé à ne pas déposer les armes.

— Et vous ne voulez pas m'inviter chez vous?

— Avec plaisir. Mais il est déjà tard, répondit-elle en consultant sa montre, et je sentis qu'elle commençait à s'énerver.

— Tard ? Vous vous couchez donc si tôt ?

— Mais non. . . — Elle se mit à rire.

— Eh bien, si vous ne voulez pas m'offrir une tasse de café, nous pourrions nous promener encore un petit peu.

Elle marcha en silence à mes côtés. Nous fîmes plusieurs fois le tour de sa maison. J'avais tenement envie d'aller chez elle, de voir cet appartement et d'écouter les gammes de la voisine, de voir son petit poste radio, la lampe de chevet et le fauteuil. Et qui sait, si elle m'avait invité ce soir-là, je lui aurai peut-être révélé mon double jeu ?

Mais lorsque nous nous approchâmes à nouveau de l'entrée, elle me tendit rapidement la main.

— Eh bien, merci, Seïmour Khalilovitch. Bonne nuit.

— Mais n'oubliez pas : « Tel refuse qui après muse », dis-je.

Elle rit, puis fit demi-tour et s'en alla.

J'écoutai le claquement de ses talons sur l'escalier. Et je compris soudain pourquoi elle était si pressée, si nerveuse et regardait si souvent sa montre: elle ne voulait pas manquer le coup de téléphone.

Elle attendait que je l'appelle.

Quelques jours plus tard, au cours d'une réunion-éclair, notre secrétaire de la rédaction se mit à débiter des bêtises, je pris la parole et démolis de fond en comble ce qu'il venait de dire. Il ne me répondit pas et tout à coup j'eus pitié de lui : il travaillait depuis tant d'années à la rédaction et personne, probablement, n'avait osé lui parler sur un ton pareil

en présence de tout le personnel.

Après la réunion, je me sentis mal à l'aise. D'abord je n'avais pas entièrement raison, ensuite je me rappelai le conseil de Firouz, et de plus, je n'avais aucune envie de quitter la rédaction, car c'était là que Médina travaillait. Et je me rendis dans le bureau du secrétaire.

Lorsque le soir je téléphonai à Médina, je savais déjà ce dont on allait parler.

— Tu sais, Roustam, notre Seïmour est vraiment terrible. Il paraît qu'aujourd'hui, à la réunion, il a bien remis à sa place notre secrétaire de rédaction. Tu sais, c'est presque incroyable, jusqu'à présent personne n'osait le contredire. Et lui, il l'a fait devant tout le monde.

— Je connais ce genre d'individus, dis-je. Je les connais vraiment très bien. On fait du tapage au cours des réunions, on prononce des discours audacieux en présence de tout le monde et ensuite je parie que ton Seïmour est allé voir le secrétaire pour lui demander pardon en tête à tête, sans témoins.

— Comme tu es méchant, prononça-t-elle tristement. Et pourquoi tu ne l'aimes pas ?

— Parce que tu l'aimes, lui, et parce que moi, je t'aime, toi.

— Formidable. On va tous s'aimer les uns les autres.

— Bien sûr, pour toi c'est drôle. Mais le malheur, c'est que lui, tu le vois, tu vas au cinéma avec lui ...

— Et comment sais-tu que je vais au cinéma avec lui ?

— Je devine.

Elle rit. Cette pensée manifestement lui plaisait.

— Et avec moi, ce n'est qu'au téléphone.

— Mais on s'était mis d'accord !

— Tu lui as parlé de moi ?

— Mais non ! Je n'en parlerai à personne. Tu sais, pour moi, c'est quelque chose ... — Elle se tut, cherchant le mot. — Quelque chose ... de sacré ...

Le lendemain, nous allâmes au cinéma. C'était un film sur les pilotes d'essai, qui bouleversa Médina. Ce fut peut-être là la raison pour laquelle le soir, lorsque nous rentrâmes par le boulevard, elle s'ouvrit à moi et me parla de son mari: toute leur vie avait passé dans le ciel. Ils firent connaissance dans le ciel. Elle était alors une simple passagère, lui était pilote. Puis elle devint hôteesse de l'air pour être avec lui, et ils se marièrent. En faisant l'aller et retour sur Moscou, ils s'embrassaient à la sauvette dans la soute à bagages. Puis elle fut enceinte et prit son congé de grossesse. Elle l'accompagna pour la dernière fois jusqu'à la passerelle. Ils s'embrassèrent, et leurs lèvres se séparèrent. Ils ignoraient que cette séparation deviendrait celle qui gît entre la vie et la mort, entre le ciel éternel d'où il ne reviendrait pas et la terre éternelle où elle l'attendrait en vain.

Lorsque l'avion décolla, elle jeta dans sa direction quelques gouttes d'eau, selon la coutume populaire. C'était peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'aviation que le décollage d'un avion de ligne était ainsi salué par des gouttes d'eau, comme on le faisait des milliers d'années auparavant. L'avion s'envola. Il se mit à pleuvoir...

Elle s'arrêta de marcher, prêta l'oreille : moi, je n'entendis que quelques instants plus tard le vrombissement d'un avion. Je compris qu'elle le percevait bien avant les autres : elle avait une oreille de professionnelle. Nous regardâmes les points lumineux de couleurs différentes qui glissaient dans le ciel nocturne. Elle dit :

— C'est là-bas qu'est sa tombe. Les veuves vont au cimetière, moi, j'regarde le ciel.

Puis elle me raconta qu'elle allait souvent à l'aéroport la nuit : elle regardait simplement atterrir et décoller les avions. Elle me dit encore qu'elle avait fait une fausse couche, il ne lui était même pas resté l'enfant de son mari.

Je caressai son visage, essayai ses larmes, puis je me mis à l'embrasser comme un fou.

— Non, non, il ne faut pas, disait-elle, et je sentais qu'il lui était de plus en plus difficile de résister.

Je la raccompagnai et téléphonai tout de suite.

Sa voix était émue et même gaie. J'éprouvai de la peine pour tous les « romantiques » et tous ceux qui étaient morts dans le ciel, sur terre et sur mer.

— Tu sais, lui dis-je (à présent on se tutoyait aussi au travail), hier, quand on s'est quittés, je t'ai téléphone, et c'était occupé. J'ai essayé plusieurs fois. Avec qui pouvais-tu donc parler à deux heures du matin ?

Je ne m'attendais nullement à une telle réaction. Elle devint toute pâle, tressaillit, mais se maîtrisa très vite.

— Tu as dû faire un mauvais numéro. Je dormais déjà à cette heure.

Je ne devais, semble-t-il, jamais savoir quelle relation elle avait avec mon « moi » du téléphone.

— Je t'ai vue hier en rêve.

— C'est bizarre, comment peut-on voir en rêve quelqu'un qu'on n'a jamais vu en réalité?

— J'ai entendu ta voix et vu ton poste radio « Neringa ».

— Mon « Neringa », on peut encore comprendre, mais ce serait vraiment intéressant de savoir à quoi ressemble ma voix en rêve. Et moi, comment je suis, selon toi ? Tu m'imagines un petit peu quand même ?

— Tu es grande, tu as les cheveux bouclés et de longues jambes.

J'essayais de trouver des traits qui contrastaient avec son véritable portrait.

— Tu es vraiment perspicace, dit-elle. A présent, tu vas rêver de moi toutes les nuits.

— Je ne suis certainement pas le seul à te voir en rêve ?

— Tu recommences ?

— Non, mais on dit que la reine Mékhin Banou apparaissait en rêve chaque nuit à une centaine d'hommes. Et pour toi, il y en a combien ?

— Je n'existe qu'en un seul exemplaire, seulement dans ton rêve. Tu es mon bon génie.

— Merci.

— Ecoute, mon bon génie, je veux te demander conseil. Mais je t'en supplie, ne t'énervé pas, ne te mets pas en colère et ne raccroche pas avant que j'aie fini.

Cela faisait trois jours que j'attendais cette conversation et me perdais en conjectures : pourquoi n'en parlait-elle pas ?

— Voilà, écoute. Mais ne perds pas ton calme. Est-ce que tu as un sédatif ?

— Ne me torture pas.

— Bien. Il y a trois jours, Seïmour m'a proposé de l'épouser. Comment réagis-tu ? Tu ne t'es pas évanoui ?

— Non, répondis-je. Et que lui as-tu répondu ?

— Rien pour le moment. Je veux justement te demander conseil. C'est que tu es mon meilleur ami, la personne qui m'est la plus chère.

C'est une chose étrange que la psychologie féminine. Il suffit à une femme de tomber amoureuse d'un autre pour que vous deveniez tout de suite son plus cher ami.

— Ne fais pas cela, dis-je. Et le plus affolant était que je parlais sincèrement. Ne te marie avec personne. Ou bien épouse-moi. Je t'aime. Ah ! Si on pouvait se marier par téléphone !

Elle rit longuement, d'un rire nerveux.

— Eh bien, sois un garçon sage, car tu es encore tout jeune.

— Qu'en sais-tu ? Tu ne m'as jamais vu.

— Je le sens d'après beaucoup de choses : ta voix, ton caractère, ton attitude envers moi. Je t'en prie : reste tel que tu es, ne te dépêche pas devenir adulte.

— Peut-être que je suis plus âgé que ton Seïmour.

— Ah, non, mon cher. Tu peux te fier ici à l'intuition féminine. . .

Cela tournait à la farce, mais pour moi c'était une véritable souffrance.

— Ne fais pas ça, Médina. Et moi, que vais-je devenir ? Il ne me laissera pas te téléphoner à deux heures du matin.

— On se débrouillera. Ce n'est pas un péché de tromper son mari par téléphone. A ce moment-là, tu auras le téléphone chez toi et c'est moi qui t'appellerai.

Comment pouvais-je lui expliquer que ce n'était pas possible ?

— Tâche de me comprendre, dit-elle sur un ton triste et sérieux. Vous, les hommes, vous parlez souvent de votre solitude. C'est tellement drôle. Vous ne saurez jamais ce qu'est la véritable solitude, comme une femme peut être seule. Se réveiller la nuit pour voir les murs qui se resserrent sur toi et. . . Ecoute, ne parlons pas de choses tristes. Donc, si tu dis non, je refuse. . .

Que pouvais-je lui conseiller ? Elle se tut, j'entendis le vrombissement d'un avion et compris que c'était là la réponse. Jamais aucun de nous — ni moi, Roustam, ni moi, Seïmour — ne pourrait remplacer le mari disparu.

Le soir, après le travail, elle m'invita pour la première fois chez elle. Je connaissais l'entrée et l'étage, mais je me trompai de porte. Je sonnai longtemps dans le noir et personne n'ouvrait ; puis je frottai une allumette et je vis un mot : « *Les clefs sont chez les voisins.* » Je remarquai soudain qu'on avait écrit sur du papier à musique et je compris tout de suite chez qui j'avais sonné. Les gammes me revinrent en mémoire. Je fis demi-tour et frappai à la porte d'en face.

La radio « Neringa », un confortable fauteuil, un lampadaire, tout était comme je me l'imaginai.

— Attends, Seïmour, je vais trouver pour toi une très jolie musique, dit-elle. Ecoute, et pendant ce temps je fais le café.

Puis je l'embrassais, la serrais contre moi, la caressais, je sentais en elle se réveiller douloureusement et tendrement la femme. De l'autre côté du mur retentirent, toutes proches, les gammes. Tout à coup, elle se dégagea de mon étreinte et prêta l'oreille. Je savais que dans quelques instants j'entendrais le vrombissement d'un avion. Mais aucun avion ne passa.

Alors je compris ce qu'elle guettait. Le coup de téléphone. C'était le moment où il téléphonait.

*Il, c'était moi.*

J'avais beau savoir qu'il ne téléphonerait plus jamais, j'eus une seconde de doute et j'attendis aussi, j'attendis un miracle : que le téléphone sonne.

Mais il resta silencieux.

*Traduit par Philippe COMTE*

## AUX SOURCES DE LA SAGESSE...

Plus de 43 mille manuscrits et incunables se rapportant à diverses branches de la science et de la culture et rédigés en azerbaïdjanais, tadjik, arménien, turc et autres langues constituent le fonds des manuscrits de l'Académie des sciences de la R.S.S. d'Azerbaïdjan. Ces deux dernières années, la collection s'est encore enrichie d'environ 400 pièces, autant de vestiges de la sagesse des anciens ...

## L'AMOUR POUR L'AZERBAÏDJAN

L'Azerbaïdjan a toujours attiré les prosateurs et poètes russes, qui ont reflété dans leurs oeuvres l'histoire héroïque de ce pays. C'est sans doute ce qui explique la parution, aux Editions républicaines (Bakou) d'un recueil intitulé « L'Azerbaïdjan dans l'oeuvre des écrivains russes, classiques et soviétiques ». Y sont rassemblés les récits, nouvelles, poésies, essais, souvenirs, considérations d'auteurs classiques russes et d'écrivains modernes, consacrés à l'Azerbaïdjan et à son peuple.

LA MÈRE ET LA TERRE

L'enfant s'était nourri du lait maternel, il s'était nourri du sommeil de sa mère. Jamais sa mère n'avait rien épargné pour lui. La lumière de ses yeux, le sang de son coeur, la force de ses bras, elle en avait tout offert à son enfant, à son souffle de vie. Elle en avait fait un homnic et l'avait donné à la terre.

La terre l'avait porté sur son sein, l'avait nourri, l'avait vêtu avec une tendresse toute maternelle. Jamais la terre n'avait rien épargné pour lui. Rien !

Le fils grandit. Son pain, il le gagnait maintenant à la force de ses bras. Bientôt, dans les villages, les villes et les contrées, on parla de lui. Sa renommée s'étendait ... Aussitôt il eut beaucoup de parents, proches et lointaines. Chose étrange, la plupart, il ne les avait jamais vus, jamais connus. Ceux qu'il connaissait le glaçaient de leur froid. Etrange chose en vérité.

Quand la chandelle brûle, les papillons sont là. Comme eux, la parenté s'amassait. Et les discussions s'échauffaient. Celui-ci affirmait être le plus proche de ses proches, celui-là se vantait de la gloire de leur nom, un autre encore rappelait qu'il l'avait jadis secouru, qu'il avait pris soin de lui... C'était à qui se montrerait sous le jour le meilleur. Ils ne tarissaient pas.

Seules, la mère et la terre se taisaient. La mère qui est terre, la terre qui est mère. Car telle est leur essence.

## AMOUR

Tu as mis ton chapeau, tu as dit :

— Je m'en vais. . .

Le monde entier s'assombrit à mes yeux. Mon coeur se serra. Mon coeur me fit mal. Qu'il a souffert mon pauvre coeur, mon malheureux coeur martyrisé. Pourtant, ces mots, je les attendais. Tôt ou tard, je le savais, ils seraient prononcés. . . Tôt ou tard. Je fis un effort surhumain pour me contenir. Pour ne rien laisser paraître. Je ne devais pas.

— Va-t'en, ai-je dit, va-t'en !. . .

Si tu avais plongé ton regard dans le mien, tu aurais lu : « Ne t'en va pas ! »

Mais tu avais baissé les yeux.

Tu m'as dit :

— Oublie tout. . .

J'ai pensé : « Si vite ? Est-ce possible ? Comprends-tu ce que tu dis ? » Et je répondis :

— J'essayerai d'oublier.

Tu m'as dit :

— Donne-moi ta parole que tu me pardonneras.

Je me sentis brûler. Je n'étais plus que cendres. Dieu, que l'homme peut être fort. Je supportai cela malgré le feu qui me dévorait. Et je répondis avec un sourire bien doux, mais non. avec un sourire artificiel et faux :

— Je donne ma parole. . . Je te pardonnerai.

Tu es parti. . .

Je n'ai pas pu te retenir. Je n'aurais jamais pu. J'avais effrayé ton amour, je lui avais permis de s'échapper. Ton amour ! Aurais-je dû te retenir ? A quoi bon !

PROSE

## OMBRE ET LUMIERE

Les étudiants attendent. Les étudiants s'inquiètent. « Qui va-t-on interroger ? »

Au premier rang, il y a deux jeunes filles. L'une est aveugle. C'est par elles que le professeur commence. . .

Voici répondre la jeune aveugle. . . Son visage agréable est serein comme les visages de ceux qui voient le fruit de leur dur labeur, de leur honnête labeur. Sa voix claire affirme sa foi dans le savoir, dans ses propres forces.

Voici répondre sa camarade. . . Elle est prise de tremblement. On la voit trembler de tout son corps et, chose étrange, on ne croit plus en elle.

L'aveugle lui murmure parfois quelques paroles. Pour l'aider. Le professeur entend mais n'en laisse rien voir. Il ne veut pas.

L'une souffle, l'autre répète sottement, mais il en est encore un qui est horrifié : « Seigneur, que l'homme est pitoyable, que l'homme est lâche quand il n'a pas la connaissance !. . . Seigneur ! »

L'une souffle, l'autre répète en perroquet, mais il en est un troisième, glacé de stupeur. L'aurait-on ensorcelé ? Exorcisé ? Il voit soudain les étudiants disparaître, changées en lumière et en ombre. Rien que l'ombre et la lumière !

Celle qui ne sait pas sa leçon lui paraît aveugle. Pas un rayon de lumière, d'intelligence sur son visage. Son visage et ses yeux, et son être tout entier sont enveloppés d'ombre.

Le visage de l'aveugle rayonne de lumière, de courage. Et quand elle répond, dans ses yeux assoiffés de lumière, le professeur croit voir scintiller la lumière.

PROSE

## DEUX PORTES

Deux portes. L'une en face de l'autre. Deux portes face à face. Dans la salle d'attente.

Deux portes. De la même couleur, de la même forme. Deux portes identiques.

Elles s'ouvrent et se referment souvent, les deux portes. Souvent.

L'une s'ouvre doucement et doucement se referme. Doucement. La première porte.

L'autre s'ouvre avec colère et avec colère se referme. Avec colère. La seconde porte.

L'une est claire comme les visages de ceux qui l'ouvrent et la referment, comme eux elle est ivre de joie, heureuse de son rêve. Elle rit.

L'autre est sombre comme les visages de ceux qui l'ouvrent et la referment, comme leur douloureuse tristesse, comme leur triste peine. Elle pleure.

L'une, l'ouvrent et la referment ceux qui bâtissent le nid de leur amour.

L'autre, l'ouvrent et la referment ceux qui divorcent, qui se séparent, qui se séparent divorcés.

Deux portes de la même couleur, de la même forme, deux portes identiques. Face à face. Qui les empêche de s'unir ? L'une est prête à faire partager sa joie, son bonheur. L'autre voudrait se soulager du poids de sa tristesse, de ses peines. Elles se seraient unies. . .

Si les infidèles n'entraient pas par là, les infidèles.

## LE DYPART DU TRAIN

Le train part. . .

Que de trains passent chaque jour devant le village.

Elle se souvient très bien que quand elle était petite, au passage du train, elle courait avec ses copines vers la voie ferrée, montait sur la colline et regardait passer les wagons — les fenêtres, les voyageurs, les « monsieurs » et les « dames » inconnus — en agitant la main.

Elle agitait la main jusqu'à ce que le train disparût à l'horizon, avalé par la sombre forêt.

Elle agitait la main sans que son coeur se serrât car le sens véritable de ces signes de la main lui était inconnu.

Ce n'était qu'un jeu pour elle que ces adieux, répétés plusieurs fois par jour, aux trains qui passaient. Un jeu d'enfant tout ordinaire.

Tant qu'elle fut enfant, tant que son coeur ignora les peines, les chagrins, les rêves qui figent le regard et la tristesse des séparations, ce jeu l'amusa follement. Follement !... Tant qu'elle fut enfant !...

En grandissant, elle oublia ce jeu, elle ne sait plus quand ni comment. Plus tard, le « jeu » lui parut ridicule. Plus tard encore, ce fut un souvenir charmant de son insouciance enfance. Mais un jour. . .

Un jour vint le moment où elle comprit enfin, du plus profond de son âme, le sens véritable de la main qu'on agite au moment du départ du train. C'est avec une douleur au coeur qu'elle le comprit enfin. . .

Le train part. Elle agite la main. Mais ce n'est pas le train qui s'en va, c'est son coeur qui s'éloigne.

Le train part. Non, elle ne veut pas qu'il disparaisse, avalé par la forêt. Non, mille, cent mille fois

non ! Mais le train disparaît, indifférent à elle, il se moque bien d'elle, il ne la sent pas.

Le voila qui va disparaître, avale par la forêt. Elle agite toujours la main. Sa main s'agite, son corps, son être tout entier tremble, son coeur se serre, ses yeux se remplissent de larmes. Ses yeux qui se sont remplis et se sont vidés, ses yeux qui ont rassemble leurs dernières forces pour retenir le train ne fût-ce que pour un instant, ses yeux ont maintenant un regard inquiet, angoissé. . .

Le train s'en va, elle agite la main. . . Elle agite la main. . .

Le train s'en va.

*Traduit par Elisabeth MOURAVIOVA*

## LES ECRIVAINS PARRAINENT LES ENTREPRISES INDUSTRIELLES

**Depuis cinq ans, les écrivains d'Azerbaïdjan parrainent les entreprises industrielles les plus importantes de Bakou, à savoir l'Usine de constructions mécaniques lieutenant Schmidt, l'Usine de conditionneurs et la Raffinerie XXII<sup>e</sup> Congrès du P.C.U.S. Les hommes de lettres prennent part aux soirées organisées par les collectifs d'usines, prêtent conseil et assistance aux membres des cercles littéraires fonctionnant à ces entreprises. Des rencontres ont lieu dans les ateliers et les foyers de travailleurs.**



Poesie

## PANORAMA DE LA POESIE AZERBAÏDJANAISE

Depuis des temps immémoriaux, la poésie azerbaïdjanaise a reflété les pensées et aspirations intimes, la lutte et l'essor spirituel de son peuple. Nizami Gandjévi, Imadeddin Nassimi, Mohammed Fizouli, Molla Panakh Vaguif, Mirza Alekper Sabir, autant de noms qui sont la fleur de cette poésie, marquée au sceau de l'humanisme et de l'internationalisme. Les rêves utopiques de Nizami sur une société équitable, qui s'expriment dans son poème *Iskender-Nâmeh* (Le Roman d'Alexandre), l'amour de la liberté et l'esprit rebelle de Nassimi, qui combattait l'obscurantisme médiéval, le lyrisme tragique du chantre de l'amour Fizouli, l'esprit démocratique de Vaguif, la satire ardente de Sabir qui fustigeait les tares sociales à l'aube de l'époque révolutionnaire : tel est le sol spirituel qui a nourri la poésie de l'Azerbaïdjan soviétique.

L'instauration du pouvoir des Soviets en avril 1920 a inauguré une ère nouvelle et fait naître des poètes nouveaux. Des possibilités inédites ont favorisé l'épanouissement de la culture nationale. La poésie a peu à peu délaissé les déclarations polémiques de la première heure pour explorer en profondeur la réalité. Djafar Djabarly, Mamed Scïd Ordoubady et Souleïman Roustam ont été les fondateurs de la poésie azerbaïdjanaise soviétique.

La fin des années 20 et le début des années 30 ont vu l'avènement d'une pléiade de nouveaux talents:

Mikaïl Mouchfik, Samed Vourgoun, Rassoul Rza, Osman Saryvelli, Mirvarid Dilbazi et autres, dont l'oeuvre incarnait avec éclat l'orientation sociale, l'ingérence active dans la vie, la conscience de la mission civique du poète : « *Je suis un pont robuste, qui va conduire Des rudes années passées à l'avenir.* » (Mikaïl Mouchfik. *Le Pont*)

« *Je suis le poète des millions d'hommes sentant le soufre et l'essence.* » (Samed Vourgoun. *Le Rapport*)

Rassoul Rza célèbre le «printemps bolchévique» dans une poésie du même nom.

La littérature russe révolutionnaire, en premier lieu Maïakovski et Gorki, a aidé les écrivains azerbaïdjanais à trouver de nouveaux moyens d'expression, à choisir le matériau vécu et à l'incarner de façon créatrice.

Les vers suivants de Vourgoun, écrits tout au début du combat, contre le fascisme, rendent l'intonation principale de la poésie azerbaïdjanaise durant la Grande Guerre Nationale (1941-1945), ainsi que de l'art soviétique multinational dans son ensemble: «*Ecoute-moi, ô sol natal, Je suis ton soldat, ton féal !*»

La poésie de l'avant-guerre et des années de combat a été marquée par des vers aussi éclatants que *La Mère et le facteur* de Souleïman Roustam, *On m'a raconté...* de Samed Vourgoun, *Grand-mère, raconte-moi une histoire* d'Akhmed Djamil, *Tania* de Zeïnal Khalil (sur l'exploit de la jeune partisane Zoïa Kosmodémianskaïa) et *Le Coeur de Gafour* de Souleïman Roustam (sur le soldat Gafour Mamédov qui sauva au prix de sa vie son commandant).

Après la guerre, les poètes azerbaïdjanais ont continué le thème de l'épreuve grandiose qui échet au peuple soviétique, tout en esquissant de thèmes nouveaux.

Les recherches de la poésie azerbaïdjanaise moderne s'étendent dans de nombreuses directions. Il

s'agit avant tout des sujets inspirés par la vie soviétique et internationale, comme dans les cycles étrangers de Rassoul Rza, Nabi Khazri, Bakhtiar Vagabzadé, le poème de Djabir Novrouz *Visions d'un village mort* (sur le sort tragique du village tchécoslovaque de Lidice), les poèmes de Fikret Godjia *Une lettre sans adresse* (sur Che Guevara), *La Guitare en colère* (sur Victor Jara), *Vietnam, Vietnam...*

A côté de l'enrichissement des formes (ghazel, par exemple) et de la métrique traditionnelles, la langue poétique a recours aux procédés du vers libre, qui offre une alternance dynamique des rimes, non figée paries normes. Ces tendances sont représentées tant par les poètes aînés (Souleïman Roustam, Rassoul Rza), que par les plus jeunes et les derniers venus. Nombre de poètes, à vrai dire, utilisent aussi bien une stricte organisation traditionnelle du vers que des structures plus libres.

Bakhtiar Vagabzadé, un des poètes contemporains les plus populaires, manie avec succès le vers lyrique et épique et aborde les thèmes historiques.

Les recherches poétiques de Rassoul Rza, notamment dans son cycle *Les Couleurs*, qui révèle chez l'artiste une pensée associative, sont un phénomène digne d'intérêt.

La poésie azerbaïdjanaise soviétique présente un vaste panorama de la vie de notre peuple, intimement liée à l'ambiance spirituelle et sociale du pays tout entier, aux idéaux progressistes et humanistes du monde d'aujourd'hui.

Chamil SALMANOV,

candidat ès lettres

Souleïman Roustam

## DANS LA FORGE DE MES VERS

*Je vois en songe ma jeunesse en allée :  
Tablier devant, calotte sur la tête,  
J'attise le feu du travail avec mon soufflet;  
Sur la corde usée les noeuds se répètent,  
Tablier et soufflets sont tout rapiécés,  
Au sol les objets forgés continuent de s'entasser.  
Les mains sur le marteau, je fixe la forge  
Qui, tel un lion, ouvre en flammes sa gorge.  
Et le fer corrompu va bientôt  
Reprendre vie sous mon marteau  
Pour regagner les mains de l'homme,  
Pour fleurir en chanson sur les lèvres de l'homme,  
Pour franchir sur terre tous les feux...  
Et la fumée, comme un soupir, montait vers les cieus.  
Que les mains frappent donc à coups sûrs,  
Car l'araignée suce le sang des blessures.  
Et plongé dans mes pensées, je m'aperçois,  
Je vois mes yeux, et dans le miroir noir  
Mes blanches défilent devant moi.  
Je rêve d'être habile, maître des maîtres ;  
Les flammes dévorantes, je rêve de les soumettre.  
Prier et quêmander, je n'en ai que faire :  
Avec ma langue de forgeron je parle au fer.  
Comme une averse volent les étincelles,  
Et je ne sais louange plus belle.  
Ranimant le fer, s'abat mon marteau,  
Et perce l'avenir mon printemps jeune et vert.  
S'envolent mes pensées. . . Je frappe de nouveau  
Dans la forge de mes vers, de mes vers de fer.*

*Adapté par Henri ABRIL*

## Mamed Raguim

### DANS LE CIEL DE LENINGRAD

*(Fragment du poème)*

*Pas de fumées. Les foyers sont éteints.  
Le spectre menaçant de la famine  
Vers Léningrad engourdi s'achemine.  
De l'ennemi tel est le vil dessein.  
Il gèle à pierre fendre. Oh, comme il gèle !  
On dirait que les âmes se congèlent.  
Le poêle meurt sans bois et sans charbon,  
Et, toute la journée, les canons tonnent,  
Abattent leurs obus sur les maisons,  
Comme des avalanches, à personne  
Ne faisant grâce. . . Qu'il est dur, le sort  
Des vieux et des enfants ! Qu'il est sévère,  
L'hiver du siège, cet hiver de guerre !  
Mais le courage est plus fort que la mort.*

*Gousseïn<sup>1</sup> chemine, il cherche une maison,  
Sur le pli chiffonné, il lit l'adresse,  
Contourne les ruines qui se dressent.  
Autour de lui, tout n'est que destruction.  
La ville offre l'aspect d'un camp de guerre.  
Entre ces murs troués par les obus,*

*Comme vivant, Pouchkine suit la rue :  
Cheveux crépus, nu-tête, allure fière.  
Fils immortel d'un peuple grand, altier,  
Il s'est dressé sans peur pour sa défense...  
Le vent fait rage, mais Gousseïn s'avance  
Parmi les blocs de glace amoncelés,  
Son pied dans les amas de neige enfonce.  
Soudain, il voit le Cavalier de bronze,  
Dont le coursier se cabre obstinément  
Et dont la face semble ranimée :  
Son oeil parcourt sa ville bien-aimée.  
Ses traits démontrent, durs et menaçants,  
Que la Russie est forte et invincible.*

*Chaque maison devient — est-ce possible ? —  
Un vrai bastion. Tous les coeurs sont unis  
Par un seul but, une fière devise.  
Le ciel d'hiver jette ses voiles grises  
— Drap de soldat — sur les quartiers termis.  
Des cuirassés et de la forteresse  
Au loin, là-bas, on entend les canons.  
La grande ville attend et se redresse :  
L'élan du peuple transporte les monts !*

*Adapté par Valentin DMITRIEV*

<sup>1</sup> Gousseïn, Gousseïnbalala Aliev, le héros du poème. Pilote de guerre natif de l'Azerbaïdjan, Héros de l'Union Soviétique. Il périt au-dessus de Léningrad. (N.D.L.R.)

Rassoul Rza

## VOYAGE DANS LE FUTUR

*Au jour qui vient, j'ouvre ma croisée.  
J'y vois les hommes marchant  
en d'autres temps,  
en d'autres années.  
Ceux-là ont fait ponts des bornes-frontières  
jetées sur les cours d'eau.  
jetées sur les mers.  
Ils ont fait routes des pierres des prisons,  
de hameau en hameau,  
de ville à horizon.  
Ils vont sur ces routes,  
les blancs,  
les jaunes,  
les noirs.  
Je vais moi aussi,  
et vous, sur ces chemins  
et dans nos coeurs  
la certitude du jour,  
l'espérance de demain.  
Je dis : Mes frères !  
- Frère ! répondent  
mille bouches.  
Et nous parlons, parlons à coeur ouvert,  
inutiles l'interprète, le traducteur...  
Ceci est le futur que j'annonce,  
Homme dont j'ai  
et n'ai pas connaissance.  
Mon fils, ma fille,  
mes père, mère — c'est Toi !  
Comment vivrait-il celui qui n'y croit ?*

*Adapté par Alexandre KARVOVSKI*

POESIE

Mirvarid Dilbazi

LAC GUEK-GUEL

*Embrassée des rudes monts  
Dort la fille langoureuse.  
En passant, chaque saison  
Met à sa tête brumeuse  
Un châle d'autre couleur.  
Nuée blanche, nuée d'or,  
Chacune lui verse l'ombre.  
Le feuillage est à ses pieds,  
Qui cajole la dormante  
Reposant d'éternité.  
Les sapins sur le talus  
Lui taillent un vert costume,  
Caresse aux épaules nues  
Lui sont les jonchées d'automne.  
Ici frémissent les cordes  
Du vent parfumé des hauts  
Et de mélodieux ruisseaux  
En sourdine les secondent.  
De l'oubli rarement sort  
La dormeuse aux boucles rondes*

*Et son châle brûle d'or  
Dans le vert embrassement  
Du Kapiaz coiffé de blanc.  
Guek-guel  
Est le nom de l'Endormie  
Que sur sa poitrine accueille,  
De grand amour, la Patrie.*

*Adapté par Alexandre KARVOVSKI*

POESIE

## Nighiar Rafibeili

### LE GLOBE

*Ce soir pour ses huit ans, voici le cadeau  
Que ma fille a reçu de son père : un globe.  
S'allument de bonheur les yeux de l'enfant,  
Sur ce visage-là rien ne se dérobe !*

*Admire ces pays, découvre ces villes !  
Ici le bleu des mers, des grands océans,  
Par là le double trait des fleuves ductiles  
Et en bistre partout, des reliefs puissants.*

*— Oh, regarde, papa, le monde est petit !  
S'exclame ma fille, et sa mine est radieuse,  
Nous irons, n'est-ce pas, dans tous ces pays ? ...  
La savais-je d'humeur aussi voyageuse ?*

*Villes, contrées, tout ça tient dans un mouchoir :  
Grandioses sont les plans, les intentions — pures;  
Du bout du doigt menu ma fille ce soir  
A fait en un din d'oeil le tour de la Terre.*

*L'enfant passe les mers, les océans bleus,  
Elle prend crânement la route des pôles,  
Traverse des plateaux et franchit des cols,  
Se laisse aller au fil des flots capricieux.*

*Elle dit : s'il est vrai que tous les pays  
Se touchent, il faut que nous allions les voir !  
Pourquoi n'aurions-nous pas de nouveaux amis  
Dans ces carrés peints en rouge, jaune et noir ?*

*Ma fille, tes pensées viennent d'un bon coeur.  
Hélas ! les ennemis aussi sont au monde.  
Sur la Terre, vois-tu, si vaste, si grande,  
Ces gens sont à l'étréot, ils rêvent malheur.*

*Mais un jour cessera le sang de couler,  
Tous les hommes un jour enfin seront frères...  
Et fronçant le sourcil, cherchant un repère,  
M'interroge l'enfant d'un oeil alarmé.*

*Oui ! ce jour-là, faisant le tour de la Terre,  
Tu ne verras qu'amis unis à jamais,  
Plus de peuples brisés, d'enfants affamés  
Ni de larmes noyant les yeux d'une mère.*

*Partout t'accueilleront des sols fraternels,  
Les vagues t'offriront leurs rires bleutés.  
Et notre beau pays, source de clarté  
Sur tes pas jettera l'azur de son ciel !*

*Adapté par Alexandre KARVOVSKI*

Nabi Khazri

## LE JOUR OU TU NAQUIS

*Tes yeux comme deux fleurs s'ouvrirent au monde  
Le jour où tu naquis.  
S'ouvrirent pour moi seul, qui n'en savais l'ombre,  
Le jour où tu naquis.*

*Comme le printemps vert de mon existence,  
Le jour où tu naquis.  
Comme perle au collier des ans de ma chance,*

*Le jour où tu naquis.*

*M'est gage de beauté pour la vie entière,  
Le jour où tu naquis.  
A l'océan d'amour ma goutte première,  
Le jour où tu naquis.*

*Qu'on en sertisse l'heur au coulant de l'Age,  
Le jour où tu naquis.  
Qu'on inscrive ce jour aux plus fastes dates,  
Ce jour où tu naquis.*

*Adapté par Alexandre KARVOVSKI*

Bakhtiar Vagabzadé

## CHEVEUX NOIRS ET BLANCS

*Ah, cheveux blancs. .. Cheveux blancs...  
Que vous êtes envahissants !  
A la dérobée vous regarde ma mère,  
Et ses larmes sont des rivières.  
Ne pleure pas, maman, ne pleure pas,  
La vieillesse n'est pour rien à cela :  
Peu à peu m'a brûlé l'écriture,  
Et la flamme a touché ma chevelure.  
Non, ne crois pas que mes cheveux blancs  
Sont le fruit d'un chagrin violent.  
Ils disent que féconde fut ma vie,  
Et je mourrai sans nostalgie.  
A pleine voix j'ai toujours chanté,  
Ne respirant que par le travail. . .  
De boucles noires les dieux m'ont doté ;  
Les cheveux blancs,  
ce sont mes semailles !*

*Adapté par Henri ABRIL*

Nariman Gassanzadé

BALLADE D'UNE SOIREE  
A LENINGRAD

**Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans Léninegrad assiégé, le poète Nikolai Tikhonov prit part à une soirée commémorant le 800<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Nizami Gandjévi et y lut en russe des vers de l'illustre poète azerbaïdjanais.**

*Au temps jadis, la Néva de ses rives  
Sortit et se rua sur la cité.  
De la poésie russe source vive,  
Pouchkine dans ses vers nous l'a conté.*

*En l'an quarante et un d'une ère neuve,  
Dans cette ville les canons grondaient  
Et les enfants pleuraient; au bord du fleuve,  
Dans la fournaise le granit fondait.*

*Et s'assombrit le ciel sur la rivière,  
Et déferla le flot de la colère.  
Les baïonnettes, du soir au matin,  
Forgeaient là-bas du globe le destin.*

*La neige tombait dru, piquante et dure,  
Et les flocons fondaient au feu d'enfer...  
Là, tout un soir, dans une salle obscure,  
Un homme à l'aspect rude lut des vers.*

*Les chars montaient la côté raboteuse,  
Près des maisons privées de leur clarté,  
Et lui lisait, rajustant sa vareuse,  
Comme un soldat, grossièrement botté.*

*Et reculaient malheurs et catastrophes.  
Le revolver dormait au ceinturon.  
Dans le silence survolté, les strophes  
Retentissaient plus haut que le canon,*

*Tels des obus, frappaient les adversaires.  
Chacun des assistants buvait les mots  
Qui, comme d'intrépides chefs de guerre,  
Pouvaient mener les troupes à l'assaut.*

*Faisant jaillir des feux de l'ombre épaisse,  
L'homme serrait un cahier dans ses doigts.  
Ton barde, ô terre azerbaïdjanaise,  
Avait en russe acquis sa propre voix !*

*La mort pouvait se mettre en embuscade —  
Point n'existait l'hiver ni l'ennemi  
Quand Tikhonov chantait à Léningrad  
La liberté en vers de Nizami.*

*Ces vers suivaient la route de la guerre,  
Et les brouillons passaient de mains en mains,  
Et la douleur du chanfre de ma terre,  
Ces hommes russes la comprenaient bien.*

*Dehors râlaient les pierres des pavages,  
Mais le Talent montait, tel un soleil...  
A son dernier exploit, vers les nuages  
Gousseïnbalal lançait son appareil.*

*... Et lui lisait, un peu voûté, sur scène.  
Cette soirée fut un exploit aussi!  
J'entends encor la voix vibrante et pleine  
De Tikhonov lisant du Nizami.*

*Adapté par Cyrilla FALK*

<sup>1</sup> Il s'agit de Gousseïnbalal Aliev.

## Djabir Novrouz

### BRISANTS DE NAPHTE

*Neftianyé Kamni<sup>1</sup>, page immortelle  
D'un livre géant écrit au futur,  
Racines de fer foncées en Caspienne,  
Structures et feux essaimés dans l'azur.  
Structures folles aux éclats grinçants,  
Là gisent derricks, hommes et poissons.  
Sur lestacade les citernes filent,  
Sous lestacade — les bancs de sardines.  
Deux forces, deux orgueils, deux éléments  
Se livrent ici un duel sévère,  
Mais la fureur du flot le plus dément  
Ne peut rien contre la rage ouvrière !  
C'est l'esquisse héroïque de demain,  
Fondue, soudée, greffée au bleu caspien !  
Cité du travail construite par l'homme,  
Sans exemple au coeur des eaux qui moutonnent —  
Ni police, ni sépulcres, ni croix,  
La vie est gouvernée selon les lois  
Des pontons de fer, avec ses déboires  
Non moins retentissants que ses victoires.*

<sup>1</sup> *Neftianyé Kamni*, que nous traduisons « Brisants de Naphte », est le nom d'une célèbre exploitation de pétrole en mer, au large de Bakou. (N.d.T.)

*Lieu d'élection où viennent habiter  
Des montagnards, des gens de la vallée,  
Pour qui sont les derricks ancrés au large  
Non moins chers que leurs antiques villages.  
Temple éclairé la nuit de cent lueurs,  
Ville et tête de pont de la valeur !  
Tu es mon anxiété, tu es ma crainte,  
Planté au coeur comme vieille complainte,  
Tu es mon amour, tu es ma douleur,  
Ma pure inspiration  
Et mon honneur !  
Toi qui connus mille et une tempêtes,  
Toi qui courageusement leur tins tête.  
Tremplin faisant le saut dans l'avenir,  
Forçant la ville à se redéfinir !  
Rempart de courage —  
Brisants de Naphte,  
Gage de vie —  
Neftianyé Kamni !*

*Adapté par Alexandre KARVOVSKI*

Mamed Araz

## L'ENFANT QUI JOUE AVEC LE SOLEIL

*C'est un enfant qui joue tout au bord de la mer,  
La côte et les flots bleus n'appartiennent qu'à lui.  
Voici que l'onde vive — enfantines chimères —  
Devient une montagne ou bien une prairie.*

*A l'horizon lointain l'astre est soudain vermeil,  
La mer s'enflamme alors, brûle d'un feu ardent.  
Le garçonnet s'élançe et court vers le Soleil,  
Espérant attraper ce jouet si fascinant.*

*« Tu te noieras, fiston ! lui crie soudain sa mère,  
Car haut est le soleil et profonde la mer. »  
L'enfant s'arrête alors pour faire demi-tour.  
« Ah, ces grandes personnes qui grondent toujours ! »*

*Sur le Soleil il jette des poignées de sable.  
« Je m'en vais maintenant le laver » qu'il se dit.  
Vers les flots bleus il court, l'enfant infatigable,  
Mais sa mère lui crie : « Non, non, reviens ici ! »*

*« Je t'ai mis dans les yeux du sable, ô beau Soleil!  
Je voudrais t'embrasser, te demander pardon... »  
Mais maman le rabroue : gare aux coups de soleil,  
Il est temps de rentrer, allons manger, partons...*

*A mes oreilles sonne la voix angoissée :  
« Car haut est le soleil et profonde la mer. »  
Au plus profond des mots j'ai voulu pénétrer,  
En saisir l'essence, comprendre le mystère.*

*Que de rêves hardis sont freinés en chemin  
Par ces nombreux « arrête ! » tempérés par des « biens » !  
Laissez donc le gamin poursuivre le Soleil  
Et fourrer dans sa poche étoiles et merveilles.*

*S'il bute un jour, tant pis, ce n'est pas un malheur.  
Que l'onde ne lui soit un obstacle invincible.  
Ne lui inspirons pas de la vague la peur.  
Qu'il croie que le Soleil est un astre accessible !*

Adapté par Elisabeth MOURAVIOVA

Fikret Godja

DANS LE PORT DE BAKOU

*Les navires sur l'eau  
Respirent la fatigue ;  
L'oeil vigilant du phare sur la digue  
Est plein d'amour pour les vaisseaux.  
Le golfe leur ouvre les bras,  
Ils atterrissent, telles des mouettes,  
Et, comme fait l'ouvrier las  
Qui revient du travail, les bateaux se dévêtent  
En déposant sur le rivage leurs marins  
Tout habillés de blanc, tout aspergés d'embruns.  
Et la rumexir monotone des flots  
Semble la voix fatiguée du bateau,  
Et les marins qui marchent par la ville  
Sont une part de la mémoire du navire.  
Et à Bakou, le même soir, sous bien des toits,  
En l'honneur du retour les verres s'entrechoquent  
Et les marins racontent, les marins évoquent  
Leurs aventures, leurs exploits...  
Ainsi, le soir, du fond des liquides déserts  
Reviennent les bateaux, chameaux fourbus des mers.*

*Adapté par Cyrilla FALK*

Mamed Ismail

## SAINTE NOSTALGIE

*Dans notre pauvre et douce famille  
Nous étions quatre autrefois :  
La brebis au front blanc, si comique,  
Le pommier, maman et moi.  
Mère incarnait l'humaine beauté,  
Moi les fils de la planète,  
Le pommier tous les arbres plantés,  
La brebis toutes les bêtes.  
Oh ! que le plus doux et le plus cher  
Bien loin semblent en allés :  
Caresses d'enfant, larmes de mère,  
Jus de pommes et bon lait...*

## DOUTES

*Assez vogué dans les eaux territoriales  
de l'inspiration.  
Du poème combien de desseins s'exhalent,  
et d'hésitations ?  
Mais à travers la peine,  
les doutes bienséants,  
pareils à la Caspienne  
nous cherchons l'Océan!*

*Adapté par Henri ABRIL*

## Issa Ismailzadé

1941

*L'année de ma naissance  
Devait servir d'adresse,  
Servir de référence  
Au soldat inconnu.  
L'année de ma naissance  
Est elle-même née  
Dans la boue des tranchées,  
Dans le feu, la fumée  
Des combats acharnés.*

*L'année de ma naissance,  
Les tranchées la gravèrent  
Dans le sein de la Terre,  
Comme une large plaie  
Faites d'un coup de sabre,  
L'année de ma naissance,  
La botte du soldat,  
Défenseur de mon sol,  
A jamais la grava  
Dans la voûte des cieus,  
Que les bouches à feu  
Ornèrent de leurs salves  
En réchauffant les astres.*

*L'année de ma naissance  
Est marquée à jamais  
Par les larmes amères  
Versés sur l'oreiller,  
Par les regards des mères,  
Pleins de vaine espérance,  
Sur la route fixés.  
Le jour de ma naissance,  
Point ne veux le fêter :  
Le tintement des verres  
Ne doit pas réveiller  
Les peines assoupies  
Au fond de la mémoire,  
Les peines refroidies,  
Tel le mets dans l'assiette  
De mon aimable frère,  
Qui en fait une tête.*

*L'année de ma naissance  
Fait naître mes souffrances.  
J'ai honte de vous voir,  
Portraits bordés de noir !*

*Adapté par Cyrilla FALK*

## Tchinguiz Aliogly

\* \* \*

*Tombe la neige.  
Tombe la neige.  
Que dois-je faire  
de cette neige dans la nuit ?*

*Les flocons dansent, dansent,  
Les cieux inquiets s'écroulent.  
Puis la neige se pose,  
enfin apaisée.*

*Tombe la neige  
Effaçant toute trace.  
S'éteignent et meurent  
les bruits de tous les pas.*

*Que dois-je faire  
De cette neige dans la nuit ?  
Tes mains sont si loin !  
Et c'est de tes paumes  
Que la neige tombe.  
N'a-t-elle pas la blancheur  
de tes poignets si fins ?*

*Tombe la neige,  
Danse folle d'oiseau.  
Et soudain apparaît  
Dans ce tourbillon  
Ta fine silhouette  
par les flocons tracée.*

*Tombe la neige,  
fillette en robe blanche  
Etendant ses ailes  
au-dessus de la terre.  
C'est une blanche angeoise  
que cette neige-là.  
J'ai posé en silence  
mes mains sur la fenêtre,  
Cliché illuminé  
des flocons dans la nuit.*

*Adapté par Elisabeth MOURAVIOVA*

Vaguif Ibraguim

LA MOUETTE

*La voix des vagues folles  
Plane au-dessus des flots,  
La mémoire des mers  
Plane au-dessus des eaux.  
Serait-ce d'un pêcheur  
La dernière parole,  
Est-ce un dernier adieu  
Qui sur les mers s'envole ?  
Ou bien, changé en mouette  
Quelqu'un revient sur terre,  
Ne jetant que son ombre  
Aux vagues tutélaires...  
Est-ce âme de pêcheur  
Que les vagues entraînent,  
Et les embruns tournoient  
Fredonnant leur antienne  
Un jour, sentant sa mort,  
La mouette plongera  
Et, transformée en vague,  
Dans la mer revivra.  
Seulement la mémoire  
Aura sombré entière.  
Et pareil à la mouette  
Sera le bleu des mers*

*Adapté par Henri ABRIL*

List des matières

7

PROSE

185

POÈSE

PROSE

POESIE

DESIGN:  
SS PRODUCTION

ARTISTE:  
ELTOURAN AVALOV

IMPRIME PAR:  
TCHACHIOGLOU

© TOUS DROITS RESERVES

F-18906

ISBN: 978-9952-8179-5-9